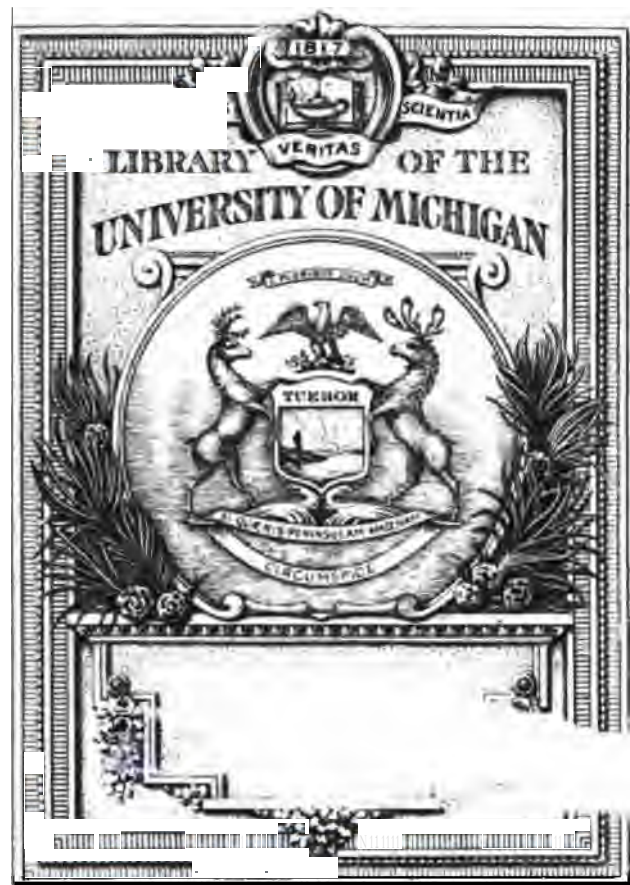






CALENDRIER

DU

BON CULTIVATEUR,

ou

MANUEL

DE L'AGRICULTEUR PRATICIEN.

Les formalités exigées par les lois ayant été remplies, les contrefacteurs seront poursuivis rigoureusement. Tout exemplaire qui ne sera pas signé de la main de M. Guidat, fondé de pouvoir de l'Auteur, sera réputé contrefait.

IMPRIMERIE DE M^{me}. HUZARD (née VALLAT LA CHAPELLE),
Rue de l'Éperon, n^o.

777-44

CALENDRIER



DU

BON CULTIVATEUR,

OU

MANUEL

DE L'AGRICULTEUR PRATICIEN;

PAR C.-J.-A. MATHIEU DE DOMBASLE.

Troisième Edition.



PARIS

MADAME HUZARD , IMPRIMEUR-LIBRAIRE ,

RUE DE L'ÉPÉON N . 7 .

1830.

TABLE DES MATIERES.

Avertissement de l'Auteur	Page	r
---------------------------------	------	---

PREMIERE PARTIE.

JANVIER. Labours d'hiver	2
Entretien des chemins	4
Vaches,	11
Jeune bétail	14
Attelages	ib.
Batteurs	10
Entretien des clôtures	11
Sillons d'écoulement	ib.
Semer les pavots	18
Engraissement du bétail à cornes.	ib.
— des cochons.	24
FÉVRIER. Semer les féveroles	30
l'avoine	31
— les pavots	32
Entretien des sillons d'écoulement.	ib.
Engraissement des moutons.	ib.
MARS. Semer l'avoine	34
— le trèfle commun	36
— le trèfle blanc	39
— la lupuline	40
— la luzerne	ib.
— le sainfoin	42
Plâtrer les trèfles; sainfoins et luzernes	44

a

TABLE

Semer les pois	Page 45
— les vesces	48
— les carottes..	47
— les panais.	49
Semis de choux et de rutabagas en pépinière	50
Semer les betteraves	52
— les lentilles	53
— les laitues pour les cochons	64
— la chicorée	ib.
Herser le blé	56
Bêtes à laine	56
Tirer des sillons d'écoulement	ib.
Fumer les blés par dessus	67
tendre les taupinières	58
Murer les jeunes prés	ib.
Semer la spergule... ..	59
Biner le colza	ib.
Sarcler la gaude d'hiver	60
Biner les cardères.	61
Vaches	is.
Attelages	es
Semer la gaude.	ib.
— le blé de printemps.	63
— le lin	65
Planter les topinambours	68
Semer la moutarde noire.	69
— les graines de prés	71
— la pimprenelle.	ib.
— le pastel	ib.
Cultures de printemps en temps sec	72
Semeurs	74
Plantation de la garance	75
 AVRIL. Semer l'orge	77
Planter les pommes de terre	80
Semer des vesces.	86
— des prairies artificielles	ib.
Nourriture des bêtes à laine	ib.

DES MATIÈRES.

vij

Sarcler les carottes.	Page 87
— les pavots	<i>ib.</i>
Tirer les sillons. d'écoulement....	88
Étendre les taupinières	<i>ib.</i>
Herser l'avoine et l'orge	<i>ib.</i>
Planter le maïs.....	89
Labourer les jachères.....	91
Biner le blé..	94
Semer la moutarde blanche.	<i>ib.</i>
Semer des laitues pour les cochons	95
Biner les féveroles	96
Sarcler les pépinières de betteraves , rutabagas et choux	97.
Sarcler la gaude de printemps	<i>ib.</i>
— le lin	98
Biner les topinambours	<i>ib.</i>
Sarcler le pastel.	99
Plantation du houblon	<i>ib.</i>
MAI. Échardonner les blés.	101
Herser les pommes de terre.	<i>ib.</i>
Nourriture des bestiaux au vert	102
Les moutons au pâturage	107
Semer les rutabagas et choux-navets	109
Transplanter les rutabagas, betteraves et choux	111
Parcage des moutons	114
Cochons au trèfle	115
Laiterie	116
Semer des vesces	<i>ib.</i>
Faucher les vesces d'hiver	117
Planter les haricots	118
Semer le colza de printemps	<i>ib.</i>
Plâtrer les vesces	119
Semer le chanvre	<i>ib.</i>
Semer le millet	121
Monte des vaches	122
Semer la cameline	123

JUIN. Semer la navette de printemps.	Page 124
Biner les pommes de terre et les autres récoltes sar- clées	125
Semer les navets	128
Fenaïson	119
Fenaïson du trèfle, de la luzerne, des vesces, etc.	138
Tonte de moutons... ..	142
Semer le sarrasin	145
Prairies artificielles dans le sarrasin	146
Semer les cardères	147
Ébourgeonner les cardères	ib.
Couper les sommités des féveroles	148
Monte des brebis... ..	150
 JUILLET. Récolte du colza et de la navette.	151
Semer le colza	155
Récolter le seigle	158
Herser les navets	159
— les carottes	ib.
Semer les navets en seconde récolte	160
Récolter la gaude	162
— le pastel	164
Biner les récoltes sarclées	166
Semer du sarrasin après les vesces....	ib.
 AOUT. La moisson des blés, des orges et des avoines.	167
Semer la navette.. ..	176
— le trèfle incarnat ou farouch	
Récolter le lin	179
Récolter le chanvre	180
Semer la spergule	181
Récolter les cardères	182
— la moutarde noire.	183
— les pavots	184
Semer la gaude	185
Rouissage du lin et du chanvre	186
Déchaumage	189

DES MATIÈRES.

ix

SEPTEMBRE. Semer le froment.	Page 190
Semer le seigle	197
Récolter les féveroles,	199
Planter les cardères.	200
Semer les vesces d'hiver.. ..	ib.
Faire les regains	201
Récolter la graine de trèfle	203
Planter le colza	204
Semer l'épeautre.....	206
Récolte et conservation des pommes de terre	ib.
Arrachage et conservation des betteraves et des ca- rottes.	210
Récolter le maïs.	211
— la gaude de printemps	212
— la navette d'été, la cameline et la moutarde blanche.	ib.
— le sarrasin	ib.
Distillation des pommes de terre.	213
Récolter le houblon	214
Semer l'escourgeon ou orge d'hiver.	215
OCTOBRE. Curer les fossés d'écoulement.	
Nourriture d'hiver des bestiaux.	218
Paille et foin hachés... ..	220
Racines coupées... ..	222
Donner au bétail à cornes les pommes de terre cuites ou crues.....	223
Botteler le foin.	224
Labours préparatoires	225
Fabrication du vin	226
Arrachage de la garance	240
NOVEMBRE. Battage des grains.	
Conservation des navets et rutabagas	242
Saigner les sols humides.. ..	243
Entretenir les sillons d'écoulement	245
Semences tardives de blé.	ib.

x • TABLE

DÉCEMBRE, Entretien des sillons d'écoulement. Page	246
Comptabilité, inventaire	247
Agnelage	254

SECONDE PARTIE.

DES INSTRUMENTS PERFECTIONNÉS D'AGRICULTURE..	256
De l'extirpateur...	258
· Du rayonneur	261
Du rouleau	262
Du semoir	265
De la houe à cheval	269
De la charrue à deux versoirs	271
De la machine à battre les grains	274
Conservation des instruments d'agriculture	276
Instruction sur la conduite de l'araire ou charrue simple	277
De l'introduction des nouveaux instruments d'agriculture dans une exploitation rurale	291
DES IRRIGATIONS	299
Formation des irrigations	300
De la conduite de l'eau dans les irrigations	306
DE LA MARNE. Des moyens de la reconnaître et de l'employer à l'amendement des terres.....	3
DU FUMIER. Des moyens d'en augmenter la quantité, de le recueillir et de l'employer de la manière la plus utile.	330
De la meilleure manière de mettre les prés en culture, et de convertir les terres arables en prés	345
DES ASSOLEMENS .	363

	DES MATIÈRES.	ai
	AMÉLIORATION DU BÉTAIL A CORNES	Page 884
	LA RICHESSE DU CULTIVATEUR, ou les Secrets de 3 .-N. Benoit.	403
,	CATALOGUE des instrumens de la Fabrique de Roville	473

FIN DI LA TARI.

|

AVERTISSEMENT

DE L'AUTEUR.

LES personnes qui ont lu les premières éditions de cet ouvrage trouveront dans celle-ci de nombreux changements. Les huit années qui se sont écoulées depuis la première publication du *Calendrier* ont été remplies, pour moi, par une suite non interrompue de pratiques agricoles et d'observations de tous les jours. Aussi souvent qu'il est arrivé que de nouveaux faits sont venus modifier mes opinions sur quelque point de pratique, je n'ai pas hésité à changer les indications ou les conseils que je sou mets aux personnes qui se livrent à l'art de cultiver la terre. Je ne sais si, dans l'esprit de quelques hommes, des variations de ce genre ne formeront pas un sujet de reproche; quant à moi, j'avoue que j'y ai vu le seul moyen de justifier la confiance que le public agricole a bien voulu m'accorder, et l'accueil qu'il a fait à cette publication.

Bovine, le 1^{er}. octobre 1829.

CALENDRIER DU CULTIVATEUR.

PREMIÈRE PARTIE.

JANVIER.

LABOURS D RIVER.

IL arrive encore souvent que le temps permet, dans ce mois, de continuer les labours d'hiver *que* l'on a commencés en décembre ou même sur la fin de novembre : ceux que l'on donne en janvier et **en-****core** dans le courant de février sont même ordinairement meilleurs que ceux qui ont été donnés plus tôt , parce que la terre a moins le temps de se tasser avant le printemps; il est cependant nécessaire qu'il survienne encore des gelées ~~répétées~~ après que les labours ont été exécutés.

Dans les terres argileuses, ces labours d'hiver sont d'une 'haute importance , et présentent le ~~moyen~~ le plus efficace d'obtenir, pour les semailles de mars, le sol dans un parfait état ~~d'ameublisse-~~
~~ment~~. Là, on ne doit pas craindre de labourer par ~~des~~ temps très humides , et quoique la terre *se taille* et forme de grosses mottes, les gelées la pulvériseront parfaitement. Dans les terres blanches, au con-



traire , sur lesquelles la gelée exerce peu d'action , le sol est ordinairement en plus mauvais état , c'est à dire dans un état moins meuble après un labour d'hiver, que si le sol n'avait pas été cultivé. Les terres de cette espèce ne veulent être labourées que lorsqu'elles sont bien **ressuyées** , et un labour donné par la pluie ou dans un trop grand état d'humidité du sol les gêne pour long temps. Chaque cultivateur doit étudier avec soin, sous ce point de vue, les terres auxquelles il a affaire.

Lorsque les terres argileuses sont dans un état excessif d'humidité , le plus grand obstacle au labour est le piétinement produit par les animaux qui marchent sur la terre non labourée. Dans **ce** cas , il est ordinairement très avantageux d'atteler ces animaux à la file, en les faisant tous marcher dans la raie ouverte. Dans le même état du sol, on donne souvent un excellent labour par de petites gelées , qui consolident le sol seulement à la profondeur d'un demi-pouce ou d'un pouce.

ENTRETIEN DES CHEMINS.

L'entretien des chemins est un des objets les plus **importants** et ordinairement les plus négligés dans toutes les exploitations rurales. Si un cultivateur calculait ce qu'il lui en **coûte** pendant toute l'année, soit par l'augmentation des attelages de ses voitures, soit, **ce** qui revient au même , par la diminution du poids qu'il peut transporter sur chaque voiture, dans l'état de dégradation ordinaire des chemins d'ex-

exploitation, il **reconnaîtrait** facilement qu'il trouverait une immense économie à réparer lui-même ces chemins, quand même il devrait en supporter seul la dépense qui devrait aussi profiter à d'autres **qu'à** lui. Dans beaucoup de cas, avec des chemins passables, et dans la belle saison, un seul mauvais pu produit par une fondrière, ou la montée trop rapide d'un pont force à augmenter les attelages pour tous les transports des fumiers ou des récoltes, de manière à augmenter de vingt-cinq ou cinquante pour cent la dépense de tous les charrois de **l'exploitation**. Dans une grande ferme, cet excédant de **dépense** se portera peut-être chaque année à 2 ou 3000 fr. ; et si le cultivateur voulait consacrer, dans les mois d'hiver, à la réparation de ces chemins, des travaux de ses attelages et de ses domestiques, pour une valeur d'une couple de 10() fr., il arriverait en peu d'années à mettre dans le meilleur état du moins les chemins qui lui sont le plus utiles. On pourrait en dire autant aux propriétaires : combien ne voit-on pas de grandes propriétés qui perdent un quart ou la moitié de la valeur qu'elles auraient si elles **étaient situées** sur une grande route, parce que, placées à une ou deux lieues dans l'intérieur des terres, elles manquent, par l'état *de* dégradation des chemins vicinaux, de communications praticables en toute saison ? Il est une multitude de cas où, au moyen de l'application judicieuse d'une somme de 10 à 15,000 fr. employée à mettre ces chemins en bon état, et d'un entretien ultérieur de quelques centaines de francs par an, on **accroîtrait** la valeur

d'une grande propriété, d'une centaine de 1,000 fr. , et quelquefois de beaucoup davantage.

Lorsqu'il arrive que l'on se livre , *dans* les campagnes , à quelques travaux d'amélioration d'un chemin devenu totalement impraticable , on le fait presque toujours avec si peu. d'intelligence, qu'il est impossible d'en attendre quelque résultat utile. Le cadre que je me suis ~~tracé~~ dans cet ~~ouvrage~~ ne me permet' pas d'entrer ici ~~dans~~ le détail des procédés de confection. et d'entretien des chemins , et je dois me borner à quelques données tris rapides : en *général*, c'est par l'emploi des matériaux que l'en pêche presque toujours dans la ~~confection~~ ou la réparation des chemins ruraux ; dans beaucoup de localités, les ~~matériaux~~ sont *sur place* et les cultivateurs les ~~donnent~~ sur les chemins pour en débarrasser leurs champs ; mais ils sont si ~~mal~~ employés qu'ils deviennent plus nuisibles qu'utiles. Lorsqu'on transporte des pierres sur un ~~chemin~~ avec l'intention de le réparer , ordinairement on jette ~~pêle-mêle~~ ces pierres , grosses et petites , et à peine prend-on le soin. de les étendre t aussi tel ~~chemin~~ est ~~impraticable~~ , quoiqu'on y ait employé le double de la quantité des matériaux qui auraient ~~suffi~~ pour le rendre excellent. Il est absolument indispensable de casser avec soin toutes les pierres que l'on emploie sur les chemins , je ~~n'en~~ excepte que celles qui peuvent être nécessaires pour remplir des trous profonds ; mais il faut qu'elles soient toujours ~~recouvertes~~ d'une épaisseur de six pouces au moins de pierres concassées à la grosseur d'une noix environ ; la grosseur d'un

neuf est déjà trop forte. Les pierres ainsi concassées se lient entre elles par le tassement , et forment une surface beaucoup plus solide qu'un pavé.

Les pierres les plus dures sont celles qui conviennent le mieux à cet usage ; cependant on est forcé d'employer celles que l'on a à proximité : dans beaucoup de localités, on trouve des galets roulés de nature siliceuse , avec lesquels on peut construire des chemins d'une extrême solidité, si l'on casse chacun de ces galets en deux ou trois morceaux au moins ; lorsqu'on les emploie entiers , ils ne font que de mauvais chemins , ou du moins il faut un très long espace de temps pour qu'ils se consolident , parce que leur forme menue les rend mobiles les uns sur les autres, en sorte qu'au passage de chaque voiture fortement chargée , ils se déplacent à droite et à gauche , et peuvent ainsi très difficilement se lier entre eux. Lorsque ces galets ne sont pas assez gros pour qu'on puisse les casser, on peut remédier, jusqu'à un certain point, à cet inconvénient en les entre-mêlant d'une petite quantité de boue amassée sur les chemins, pourvu que cette boue ne soit pas une terre argileuse , mais provienne des détritiques des pierres broyées par les roues des voitures. La boue de cette espèce, employée dans un état de demi-liquidité, et en quantité seulement suffisante pour remplir les interstices que laissent entre eux les galets arrondis , qui doivent toujours s'appuyer les uns sur les autres, forme avec ces galets un ciment qui prend beaucoup de solidité en se desséchant ; mais il faut pour cela que la boue soit mélangée très soigneusement avec

8 JANVIER.

les galets , qu'elle soit bien humectée , et que l'on n'en **emploie** que la quantité strictement nécessaire ; si *les galets* sont un peu gros , il est indispensable de les casser , ainsi que toutes les pierres calcaires ou siliceuses que l'on emploie à la **réparation** des chemins. Cette opération est coûteuse , et elle forme presque toujours la principale dépense des travaux de ce genre ; mais elle est tellement indispensable , que ce sera toujours du soin avec lequel on la pratiquera que dépendront en grande partie la bonté et la durée d'un chemin.

Lorsque l'on construit un chemin ou qu'on le répare neuf , on commet ordinairement la faute de lui donner trop d'élévation au milieu , c'est à dire de le faire trop bombé. Il en résulte que les voitures, cheminant peu à l'aise sur les cotés qui sont fort inclinés, passent toutes au milieu et suivent la même voie , où elles forment promptement des ornières. On doit, au contraire, employer tous les moyens pour que les voitures puissent marcher avec une égale commodité sur tous les points, afin que la fatigue et l'usure se répartissent et se divisent sur toutes les parties ; car rien ne contribue davantage à la promptitude de la dégradation d'un chemin que la fréquence de l'action des roues sur les mêmes points; et aussitôt qu'il s'y est formé la plus petite excavation , l'eau qui s'y amasse détrempant le fond , le passage continuel des roues l'augmente avec une merveilleuse promptitude. Il faut donc que les voitures puissent fréquenter librement toutes les parties du chemin, et il faut pour cela ne donner aux côtés

qu'une inclinaison presque insensible et uniforme ; elle sera toujours suffisante pour procurer l'écoulement de l'eau, tant qu'il n'y aura pas sur le chemin d'ornières ni de trous ; mais dès qu'il s'en forme, l'eau y séjourne malgré la plus forte inclinaison des côtés , en sorte que cette forte inclinaison est entièrement inutile.

Par le même motif , on ne doit jamais laisser séjourner sur le chemin des tas de pierres ou autres matériaux, qui, rétrécissant le passage des voitures, les forcent à suivre toutes la même voie. Partout où un obstacle accidentel a rétréci ainsi un chemin, on peut s'apercevoir facilement de la promptitude des dégradations sur le point qui éprouve une fatigue continuelle.

Lorsque le sol est suffisamment ferme, c'est à dire qu'il n'est pas marécageux , il est entièrement inutile, pour construire un excellent chemin, de former d'abord un encaissement ou une espèce de ~~fondation~~ en grosses pierres, cela est même plus nuisible qu'avantageux.

Il suffit de donner à la surface du terrain la forme très légèrement bombée que l'on veut donner au chemin , et d'en couvrir toute la surface d'une couche de pierres concassées, de huit à douze pouces d'épaisseur, selon la solidité des matériaux que l'on emploie , et selon que l'on présume que le chemin sera plus ou moins fatigué. Il vaut mieux procéder à cette opération en deux fois, en ne mettant d'abord que la moitié de l'épaisseur, et attendre, pour ajouter le reste , que cette partie soit bien tassée : le passage

10 JANVIER.

successif des voitures consolidera toute *cette masse* de manière à n'en plus former *qu'un* seul corps, pourvu que l'on ait soin de ne pas permettre qu'il se forme des ornières, parce que, dès ce moment, toutes les voitures, suivant la même voie, travaillent à la détérioration du chemin ; tandis qu'elles tendent plutôt à le consolider lorsqu'elles passent alternativement et également sur tous les points, comme cela arrive toujours lorsqu'aucun obstacle ne les en *empêche*, et qu'il n'y a pas encore d'ornières ouvertes. On peut dire que si les ornières sont le premier indice de la détérioration d'un chemin, elles deviennent elles-mêmes la cause la plus *efficace* de l'accroissement rapide de détérioration, parce que les roues de toutes les voitures qui suivent constamment les ornières passent précisément sur le point *où* elles doivent produire le plus de *dommage*, attendu que le fond des ornières est constamment détrempé par l'eau qui y séjourne.

Lorsqu'on s'aperçoit qu'il s'est formé des ornières sur un chemin, on doit procéder avec diligence à la réparation, qui n'exige que très peu de dépense lorsqu'on s'y prend bien et qu'on y pourvoit à temps : il faut remplir les ornières de pierres concassées en très petits *fragments*, et n'en mettre que la quantité rigoureusement nécessaire pour remplir l'ornière et la mettre de niveau avec les parties voisines. J'ai presque toujours vu que dans *ce* cas, on emploie à la réparation, sur *dix* mètres de chemin, une quantité de matériaux qui eût été *suffisante* pour en réparer parfaitement une longueur de cent mètres ; le che-

JANVIER.

11

min est ~~alors~~ toujours très mal réparé, car tentes les pierres qui ne peuvent entrer dans l'ornière ~~produisent~~, sur la surface du chemin, des inégalités très nuisibles, qui arrêtent l'eau sur quelques points, et qui ~~suffisent~~ souvent pour déterminer les voitures à passer sur tel point plutôt que sur tel autre; ce qu'on doit éviter par dessus tout, dans les soins que l'on prend relativement au chemin.

Je puis assurer, d'après mon expérience, qu'en suivant les procédés que je viens d'indiquer, on peut obtenir dans les campagnes, avec très peu de dépense, ~~d'excellents~~ chemins; mais je dois avertir les personnes qui voudraient se livrer à *des* travaux de *ce* genre, que la plus grande difficulté qu'elles ~~éprouveront~~ provient de ce que les habitants des campagnes ont ~~généralement~~ si peu d'habitude de les exécuter, que la surveillance la plus assidue est indispensable dans les premiers ~~moments~~, pour former des ouvriers propres *à ces* travaux; cependant il est d'une extrême importance de s'attacher à former, *dans* chaque commune, quelques ouvriers capables d'exécuter ces travaux avec intelligence, car, sans cela, toutes les dépenses que l'on peut faire pour la réparation des chemins ruraux sont à peu près perdues.

VACHES.

C'est dans ce mois que les vaches commencent ordinairement à vèler dans les grandes ~~marcaires~~. Il est fort important de leur donner une bonne nourriture non seulement du moment du part,

comme on le fait communément, mais une couple de mois à l'avance, afin d'avoir des veaux mieux constitués, et aussi afin d'augmenter la production du lait pendant le reste de l'hiver et le printemps. En effet, lorsque les bêtes sont maigres et défaites au moment où elles mettent bas, il est très difficile de les rétablir ensuite, au moyen de la nourriture la plus abondante. Une vache qui était en bon état au moment où elle a mis bas donnera, pendant plusieurs mois, à nourriture égale, une fois et demie et peut-être deux fois autant de lait qu'une autre qu'on aura laissée dépérir avant cette époque.

Les choux ou les racines, comme pommes de terre, betteraves, carottes, navets, doivent faire alors une bonne partie de la nourriture des vaches : sans cela, on ne pourra les entretenir qu'avec une très grande quantité de foin ; ce qui, presque dans tous les cas, entraîne une dépense énorme, sans jamais entretenir les bêtes en aussi bon état que lorsqu'elles reçoivent une portion de nourriture fraîche. Une ration journalière d'un litre ou deux de féveroles concassées ou humectées vingt-quatre heures à l'avance, ou de deux ou trois livres de tourteaux de lin ou de colza, augmente considérablement aussi la production du lait.

Lorsque les vaches mettent bas, les personnes inexpérimentées sont ordinairement disposées à s'inquiéter de la lenteur de la sortie du veau, et à vouloir secourir la mère, en aidant la sortie. Rien n'est plus nuisible que cette pratique, et les propriétaires

JANVIER.

de bestiaux ne peuvent trop se mettre en garde contre les fâcheux résultats de l'ignorance des personnes auxquelles le soin des vaches est confié. Quelque doux et modérés que soient les **mouvements** qu'on peut faire pour tirer le veau , il peut en résulter les plus funestes effets pour lui ou pour la mère. Lorsque le veau est bien placé à sa sortie de la matrice , il faut . laisser les choses entièrement à leur cours naturel : lorsqu'il se présente mal, c'est en le repoussant adroitement , et non en le tirant , qu'on peut faciliter le part; mais cette opération ne doit être tentée que par une personne très expérimentée, et lorsqu'on n'a pas à sa disposition quelqu'un qui en ait l'habitude , le plus prudent est d'abandonner entièrement l'opération à la nature.

On suit , dans divers cantons, différentes méthodes pour nourrir les veaux : la plus économique et la meilleure est de ne pas les laisser **teter** du tout, en les habituant, dès. le moment de leur naissance, à boire dans un baquet. Les huit ou dix premiers jours , on leur donne du lait **fraîchement** trait ; ensuite on le remplace par du **lait** écrémé, dans lequel on ajoute un peu de tourteau de lin réduit en poudre fine , ou de farine de féveroles ou d'orge. Dans quatre litres de lait écrémé , on délaie **peu** à peu , et en agitant avec une spatule, une once de tourteau de lin pulvérisé ou de farine; on Lait chauffer à la température du lait qui vient d'être trait , et on le donne au veau. Dans la suite, on augmente la dose de farine. Ceci se rapporte aux veaux **d'é-**

14 JANVIER.

lève, car pour ceux que l'on veut engraisser pour la boucherie., les substances farineuses ne peuvent pas remplacer le lait pur.

JEUNE BÉTAIL.

Il est fort important de donner, pendant tout l'hiver , aux veaux d'élève de l'année précédente une nourriture abondante et substantielle ; car si on les laisse dépérir pendant cette saison, leur croissance est arrêtée, et ils se rétablissent fort difficilement par la nourriture verte de l'été. Si l'on n'a que peu de foin à leur donner, une grande abondance de racines est nécessaire.

On peut en dire autant des *élèves* de deux ans ; cependant la meilleure nourriture doit toujours être donnée aux élèves les plus jeunes. Eu général , la principale cause de *dégénération* des races d'animaux est le défaut d'une nourriture assez *substantielle* pendant la jeunesse, et les veaux de la race la plus chétive peuvent recevoir un développement extraordinaire par un meilleur régime pendant les deux premières années de la vie.

ATTELAGES.

Cette saison est celle où les attelages ont ordinairement le moins d'occupation ; cependant leur entretien est si *coûteux* , qu'un bon économiste ne doit jamais *les* laisser oisifs. L'homme qui tient une comptabilité régulière, et qui a l'habitude d'écrire chaque soir le nombre d'heures de travail de ses chevaux, et l'emploi de *ce travail* , sentira bien vite

tout ce qu'il lui en coûte pour chaque heure d'oisiveté de ces attelages. La conduite des fumiers , de la marne , etc. , est à peu près la seule occupation relative à la culture des terres , qu'on puisse leur donner dans ce mois. Les sols légers présentent, à cet égard , un avantage considérable sur les terres argileuses, parce que le charriage peut s'y exécuter presque en tout temps. Dans les dernières, on est souvent forcé de faire des dépôts de fumier près des chemins, le plus à portée possible des terres qui doivent le recevoir : ce double maniement entraîne une dépense de main-d'œuvre assez considérable ; mais pour peu que les terres soient éloignées, il ne faut pas hésiter à prendre ce parti , afin d'abrégier le travail des attelages, dans le temps des travaux les plus urgens.

Lorsqu'on fait ainsi des dépôts de fumier temporaires , on ne doit pas permettre que les domestiques le déposent , sans soin , sur une grande surface : ces tas, quand même ils ne devraient subsister qu'un ou deux mois, doivent être bien retroussés , et aussi bien soignés que ceux de la cour de ferme ; sans cela, le fumier perdra une partie considérable de ses sucs les plus précieux , par l'effet des pluies d'hiver et de printemps.

La machine à battre offre un moyen d'employer utilement les attelages dans des temps où il serait impossible de leur procurer un autre travail, et ce n'est pas là un des moindres avantages de l'adoption de cette machine dans les grandes exploitations.

BATTEURS.

Le battage des grains est alors en pleine activité. Cette opération doit être l'objet d'une surveillance très assidue de la part du propriétaire , non seulement pour prévenir toute infidélité de la part des batteurs, qui souvent ne deviennent fripons que par suite des occasions qu'on leur en fournit , mais aussi pour qu'ils ne laissent pas de grains dans la paille : si l'on n'y prend pas garde , la quantité de grain qu'on perd ainsi est souvent suffisante pour payer les frais de battage. C'est un très mauvais système que de dire , dans ce cas , que ce grain profitera aux bestiaux , car la plus grande partie est dévorée par les souris ou perdue dans la litière ; d'ailleurs , lorsqu'on donne de la paille aux chevaux, on n'entend pas leur donner du blé, ce qui deviendrait une nourriture beaucoup trop chère.

On ne doit pas oublier aussi que, dans la plupart des circonstances , le meilleur emploi de la paille , dans une exploitation rurale , n'est pas de la faire manger aux bestiaux, ce qui produit très peu de fumier, mais d'en faire de la litière , en nourrissant copieusement le bétail avec d'autres ~~alimens~~ plus substantiels. On ne doit cependant pas négliger de placer d'abord devant les bêtes la paille qui doit leur servir de litière : on leur fournit ainsi l'occasion d'en choisir les parties qu'ils ~~appètent~~ le plus et de manger au moins une partie du grain qui peut ^y être resté au battage.

La machine A battre ne laisse pas de grains dans

les épis,, ou du moins elle en laisse si peu lorsqu'elle fonctionne bien, que l'on peut évaluer le produit en grain que l'on en obtient , au quinzième environ de plus que le produit du battage au fléau pour le même nombre de gerbes. Cet excédant est bien plus que suffisant pour payer la totalité des frais du battage.

ENTRETIEN DES CLÔTURES.

Ce mois est le plus convenable pour tondre et réparer les haies , ainsi que pour curer les fossés de clôture , dans les sols qui peuvent le supporter. La méthode la plus avantageuse, dans presque toutes les circonstances , est de faire faire ces ouvrages à la tâche, en veillant convenablement à leur bonne exécution.

SILLONS D'ÉCOULEMENT.

A chaque fonte de neige , ou à chaque grande pluie, on ne doit pas manquer d'examiner très en détail les sillons d'écoulement qu'on a dû pratiquer, à l'automne, dans les blés et autres récoltes hivernales. Le défaut de surveillance à cet égard, ou l'épargne de quelques heures de travail qui auraient été nécessaires pour les débarrasser de la terre que les pluies y ont entraînée , ou de la neige qui embarrasse le cours de l'eau,, est trop souvent suivi de pertes très considérables. Ce soin est nécessaire pour toutes les semailles d'automne , mais spécialement pour le colza , qui n'a pas de plus grand

18 JANVIER,

ennemi que le défaut d'écoulement des eaux. On doit étendre ces soins aux sillons d'écoulement des terres qui doivent être ensemencées ou cultivées de bonne heure au printemps, surtout dans les sols argileux : le défaut d'attention, à cet égard, peut entraîner un retard de quinze jours ou même un mois, sur l'époque à laquelle ces sortes de terres pourront se laisser cultiver convenablement au printemps.

SEMER LES PAVOTS.

Le pavot peut quelquefois se semer en ce mois ; mais comme cette opération a lieu plus fréquemment en février, je renvoie ce que j'ai à en dire, au mois suivant.

ENGRAISSEMENT DU BÉTAIL A CORNES.

Le cultivateur qui se livre à l'engraissement d'hiver du bétail est, dans ce mois, au plus fort de son opération.

Cette branche de l'industrie agricole ne peut guère être suivie avec profit que par l'homme qui possède une grande habitude dans les achats et les ventes de bestiaux ; un autre sera souvent trompé par les marchands de bétail près desquels il achète, et par les bouchers, qui, en général, acquièrent une connaissance parfaite du poids d'une bête par l'inspection et le tact. Il y a bien peu de cas où un engraisseur ne travaille pas avec un grand désavantage, s'il ne fréquente pas lui-même les foires et

marchés, pour acheter et vendre; à moins, toutefois, que cette spéculation ne soit menée assez en grand pour pouvoir payer largement un homme zélé et fidèle, qui possède parfaitement ces connaissances, chose toujours difficile à trouver.

Une balance destinée à peser les bestiaux en vie est d'une grande ressource pour celui qui n'a pas une très longue habitude de juger du poids d'une bête en la *touchant*, et le plus habile connaisseur trouvera même souvent qu'elle lui est fort utile. La plupart d'entre eux ne conviendront pas de cette vérité, et il est assez naturel, au reste, que lorsqu'un homme a passé une grande partie de sa vie à acquérir une justesse de tact qui lui offre de grands avantages dans les marchés qu'il peut faire, il *reçoit*, avec une prévention défavorable, un moyen qui peut, dans beaucoup de cas, suppléer à cette connaissance pratique, et même la rectifier quelquefois.

La balance nécessaire pour cela n'est pas une chose très coûteuse : elle consiste en une espèce de cage assez grande pour qu'un *boeuf* puisse y entrer, et fermée par une porte à une de ses *extrémités*; à l'autre, on place un râtelier, dans lequel on met un peu de foin pour déterminer la bête à y entrer. Cette cage se suspend à une romaine, après en avoir fait la tare, on y fait entrer le *boeuf*, dont on détermine ainsi le poids très facilement. Cet instrument présente aussi l'avantage de pouvoir acquérir des connaissances très précises sur les effets des divers régimes auxquels on peut soumettre les

so

JANVIER.

bestiaux , en constatant l'augmentation de poids qu'ils ont acquise pendant un temps donné.

Pour déterminer le poids de *chair nette* d'un boeuf d'après son poids en vie , on se sert , en Angleterre, de la formule suivante : on prend la moitié du poids de l'animal en vie , on y ajoute les quatre septièmes du tout , on prend la moitié de la somme, et l'on a le poids , *chair nette*, c'est à dire après en avoir ôté la tête, les pieds, les entrailles et le suif.

Par exemple, un boeuf pèse, en vie, 700 livres,

La moitié. 350 livres,

Les $\frac{4}{7}$ du poids total • 400

TOTAL 750

La moitié donne 375 livres.

Ainsi vingt livres du poids de l'~~animal~~ en vie en donnent dix, cinq septièmes, *chair nette*. Dans ce cas-ci , on suppose un boeuf en chair , mais qui n'a pas encore pris de graisse ; lorsqu'il est un peu plus gras, les vingt livres en donnent ordinairement onze , et pour les boeufs complètement gras, douze ou douze et demie. Au reste, cette proportion peut varier dans les diverses rates de bétail à cornes ; les personnes qui voudraient se livrer à cette spéculation avec quelque étendue feront bien d'acquérir des connaissances précises à ce sujet , relativement à la race de bestiaux sur laquelle ils opèrent ; c'est le seul moyen de n'être pas à la merci des acheteurs.

Une question fort importante , dans une exploita-

JANVIER.

tien rurale, est de savoir quelle est la manière la plus profitable d'employer le fourrage et les autres ~~alimens~~ destinés aux bestiaux : dans quelques localités , on croit, à cet égard , que les vaches laitières donnent plus de profit que le bétail à l'engrais dans d'autres l'opinion est tout à fait opposée. On conçoit que la solution de cette question dépend essentiellement des prix relatifs des divers produits dans chaque localité ; elle peut dépendre beaucoup aussi de la race du bétail , qui peut être plus ou moins propre à l'engraissement , ou à la production du lait , du beurre ou du fromage.

L'engraissement du bétail présente un avantage *très* considérable sur l'entretien des vaches laitières : c'est qu'on peut , chaque année , proportionner le nombre de bêtes qu'on achète pour l'engrais la quantité de fourrage ou d'autre nourriture qu'on a récoltée ; tandis qu'on ne pourrait , dans beaucoup de circonstances , sans une grande perte , vendre une partie considérable de ses vaches , dans une année où le fourrage aurait manqué. Le capital qu'an emploie à l'achat des bestiaux destinés à être engraisés rentre *aussi* dans l'espace de quatre à cinq mois, tandis qu'avec les vaches il est aliéné presque indéfiniment.

On peut compter qu'un boeuf , dans les cinq mois environ que dure son engraissement, consomme autant de nourriture qu'une vache dans l'année entière ; il donne aussi à peu près autant de fumier (en supposant la vache nourrie à l'étable pendant toute l'année) ; et le fumier fourni par le bétail à l'engrais

est sans contredit de meilleure qualité que celui que donnent les bêtes maigres.

Beaucoup de nourriture de diverses espèces peut être employée à l'engraissement des boeufs : ~~quel-~~
~~quefois~~ , mais rarement, l'engraissement d'hiver se fait avec le foin seul : dans ce cas, on calcule ordinairement qu'un boeuf de sept cents à sept cent cinquante livres, auquel on donne quarante livres de ~~bon foin~~ par jour, augmente, chaque jour, de deux livres de viande ; quant à moi , je n'ai pas ~~toujours~~ atteint cette proportion. Il est beaucoup plus ~~écono-~~
~~mique~~ de remplacer une grande partie du foin par des racines, telles que pommes de terre , betteraves, rutabaga , et surtout des carottes et des panais. Si, au lieu de quarante livres de foin , un ~~boeuf~~ en ~~re-~~
~~çoit~~ seulement dix livres avec soixante livres de pommes de terre, il profite peu ~~près~~ également , et cette nourriture est beaucoup plus économique.

Beaucoup de personnes croient qu'il est nécessaire de faire cuire ~~les~~ pommes de terre ; ~~cepen-~~
~~dant~~ , depuis ~~quelques~~ années , je suis bien revenu de cette opinion, et j'ai engraisé mes boeufs avec du foin et des pommes de terre crues, tout aussi promptement que j'aurais pu espérer de le faire en donnant les pommes de terre cuites. On doit, dans ce cas, donner seulement dix ou douze livres de pommes de terre par tête les ~~premiers~~ jours , et n'en augmenter la quantité que graduellement.

Les tourteaux d'huile , et surtout ceux de lin engraisent aussi très promptement le bétail; ~~sou~~

veut on les pile , et on les mêle à la boisson qu'a a donne aux bêtes; d'autres fois, on lea répand sur les racines coupées par tranches.

Il est rare que les céréales puissent être employées avec profit à l'engraissement du bétail; mais les féveroles le sont souvent avec beaucoup d'avantage; quelquefois on les fait moudre **grossièrement**, ~~tres~~ se contentent de les faire tremper dans l'eau , vingt-quatre ~~heures~~ à l'avance.

Les résidus de la distillation des grains ou des pommes de terre présentent un des moyens les plus économiques d'engraisser le bétail à cornes : on les leur donne **ordinairement** avant qu'ils soient **refroidis** ; dans plusieurs exploitations, on les fait **même** couler dans l'auge en sortant de l'alambic, de sorte que les **bêtes** sont forcées d'attendre qu'ils soient refroidis, avant d'y toucher. Il paraît certain qu'en général les **alimens** chauds favorisent l'engraissement, de même qu'une température élevée dans l'étable.

Un des ~~soins~~ les plus **importans** pour l'engraissement du bétail , c'est la plus exacte régularité dans les heures où l'on distribue la nourriture ; dans beaucoup d'exploitations où l'on entend le mieux cette opération, on pousse l'attention, à cet égard, jusqu'à un point qui paraît minutieux, mais qui contribue beaucoup à la promptitude de l'engraissement. J'ai trouvé qu'au lieu de donner trois repas par jour aux **bœufs** à l'engrais, il vaut mieux n'en donner que deux, par exemple à six heures du matin et à quatre heures de l'après-midi : les animaux

ont plus de temps pour se reposer dans l'intervalle. On varie alors la nourriture dans ces repas : on donne d'abord du foin, lorsqu'il est mangé on leur présente les pommes de terre ou autres racines, et l'on finit par donner encore une poignée de foin, en fermant les portes de l'étable pour laisser ces animaux en repos. On doit toujours leur présenter de bonne eau à discrétion à chaque repas, lorsqu'ils ont mangé leur premier foin. On doit laisser aux animaux un long espace de temps pour manger, et chaque repas dure deux heures environ.

Un autre soin presque aussi important, c'est celui de la propreté : si, dans beaucoup de cas, on néglige, pour l'entretien des vaches, le pansement de la main, qui cependant leur est toujours très utile, on ne doit jamais s'en dispenser pour les bêtes à l'engrais; elles doivent être étrillées et bouchonnées tous les jours avec autant de soin que les chevaux. La litière doit toujours être très abondante et fréquemment renouvelée.

La tranquillité des bêtes contribue puissamment aussi à leur prompt engraissement; beaucoup d'excellens engraisseurs ne laissent jamais entrer d'étrangers dans leurs étables, les chiens surtout en sont exclus *avec* le plus grand soin. L'obscurité du local est aussi une circonstance qui influe beaucoup sur la production de la graisse.

ENGRAISSEMENT DES COCHONS.

Dans les exploitations rurales où l'on ne spéculé pas sur l'éducation ou l'engraissement des cochons,

il est très rare qu'on n'en engraisse pas quelques uns pour l'usage de la maison : si l'on considère l'entretien ou l'engraissement du bétail dans une ferme, sous le rapport de la production du fumier, il n'y en a aucune espèce , qui sous ce rapport, soit plus profitable que **les cochons** , c'est à dire qui , à quantité de nourriture égale, produise une plus grande quantité de fumier et d'aussi bonne qualité. Je suppose ici qu'on arrange les choses de manière à ne pas laisser écouler hors des loges l'urine de ces animaux, mais qu'on la fait absorber par une quantité . suffisante de litière.

Les cochons s'engraissent parfaitement au moyen du lait **aigre** écrémé , auquel on ajoute seulement , sur la **fin** de l'engraissement, un peu de farine de pois, de **maïs** , d'orge , de sarrasin, ou de féveroles : ces dernières. paraissent inférieures sous ce rapport. Lorsqu'on a commencé à **les** engraisser avec du lait aigre , on ne doit jamais le supprimer ; car alors , avec toute autre nourriture , ils diminuent au lieu d'augmenter.

On engraisse plus fréquemment *les cochons avec* des racines; les carottes, les panais et les pommes de **terre** ; sont celles qui profitent le mieux dans ce cas ; les pommes de terre doivent toujours être cuites et mêlées à une portion de grains , soit réduits en farine , soit cuits avec les pommes de terre. Les grains se **cuisent** très facilement en les faisant tremper dans l'eau pendant . vingt-quatre heures , et en les plaçant ensuite, en une couche, au dessus des pommes de terre, dans le tonneau **où on les fait**

cuire à la vapeur ; ce qui est la manière la plus économique d# faire cuire ces racines.

On a remarqué que l'engraissement est plus prompt, lorsqu'on fait aigrir la nourriture qu'on donne à ces animaux. En supposant qu'an les% engraisse avec des pommes de terre mêlées à du grain , voici comme ou doit s'y prendre pour avoir constamment cette nourriture aigre : on mêle un demi-hectolitre de farine de maïs , de pois, d'orge ou de sarrasin, etc. , à un hectolitre de pommes de terre cuites, et écrasées pendant qu'elles sont encore bien chaudes, et sans ajouter d'eau, ou du moins très peu; on y mêle quelques livres d'un levain aigre de farine d'orge préparé à l'avance ; lorsque la fermentation est bien établie, on ajoute encore un hectolitre de pommes de terre cuites et. écrasées , et on mile bien le tout; la masse se gonfle considérablement et devient fort aigre. On la délaie dans de l'eau au moment où on veut la donner aux bêtes ; dans le commencement de l'engraissement , on donne cette nourriture fort claire, et ensuite plus épaisse. On peut préparer cette pâte pour huit ou dix jours au moins ; car plus elle est aigre , meilleure elle eat. Lorsqu'elle est presque finie, on emploie ce qui reste,, pour servir de levain à une nouvelle cuvée.

Lorsqu'on fabrique de l'eau-de-vie de grain ou de pommes de terré , on ne peut employer les résidus plus utilement qu'à l'engraissement des cochons; on les leur donne aussitôt; qu'ils sont un peu refroidis. Les résidus de la distillation des grains n'ont besoin d'aucune addition ; mais ceux de la distilla-

Lion des ~~pommes~~ de terre donneraient nu ~~lard mort~~, si l'on n'y joignait pas, sur la fin de l'engraissement, un peu de grain moulu ou cuit.

faut que les grains soient à bien bas prix, pour qu'il soit ~~profitable~~ de les employer seuls à l'engraissement des cochons; il est en ~~général~~ bien plus avantageux de les ~~joindre aux~~ racines. Cependant il peut se rencontrer des ~~circon~~ ~~nces~~ où l'engraissement par le moyen des grains seuls sait encore profitable. On ~~calcule~~ qu'un bon cochon augmente en poids, de vingt à ~~vingt-cinq livres~~ par ~~hectolitre~~ de grains, moitié orge et moitié ~~pois~~, qu'il consomme. Les grains ~~doivent~~, dans tous les cas, être donnés, soit ~~détrempés~~, ou, ~~encor*~~. ~~mieux~~. ~~cuits~~, soit moulus ~~grossièrement~~: dans ce dernier cas, on doit encore faire détremper la farine quelque temps d'avance, et ~~éclaircir~~ la ~~pâte~~ avec beaucoup d'eau. Il est encore préférable de flaire ~~aigrir~~ cette paie, comme pour les pommes de terre.

Je suis surpris qu'on n'ait ~~pas encore songé~~ à employer, pour l'engraissement des ~~cochons~~, la ~~gela-~~ tine contenue dans les os. En ~~réduisant~~ les os en poudre, on pourrait ~~facilement~~ extraire ~~une~~ grande partie de ~~leur~~ ~~gélatine~~, en les ~~mettant dans l'eau~~ qui produit la vapeur destinée à faire cuire les ~~pot-~~tes de terre: par ce moyen, les seuls ~~fais~~ ~~nécessai-~~res pour obtenir ce ~~bouillon~~ seraient le broiement des os. J'ai plusieurs années, je projette de faire des expériences à ce sujet, mais j'en ai été détourné par d'autres occupations; je les recommande aux personnes qui sont à portée de s'y livrer: je conserve

très peu de doute sur les résultats favorables, qu'on obtiendrait de ce procédé. Le porc est, de tous nos bestiaux, celui auquel une nourriture animale paraît le plus profitable; aussi on voit que les pommes de terre, qui ne contiennent pas ou très peu de substance *animalisée*, ne leur profitent guère, si l'on n'y joint pas des grains qui contiennent ces principes, et les grains qui en contiennent le plus sont ceux qui réussissent le mieux pour cela. Le bouillon que je propose ici serait analogue au lait et aux lavures de cuisine, qui tiennent des matières animales en solution, et qui conviennent si bien à ces animaux. Il faudrait rechercher, au reste, si ce genre de nourriture ne communiquerait pas, une mauvaise qualité à la chair des animaux ou au lard.

. Il est probable qu'il faudrait prendre quelques précautions pour empêcher que les os concassés ne s'attachassent au fond de la chaudière, il *suffirait* pour cela d'en garnir le fond d'un paillason *assujetti avec* des pierres, et sur lequel on placerait les os. Plus les os seront pilés en poudre fine, plus on en extraira de matière nutritive.

La meilleure manière de faire consommer ce *bouillon* serait, je crois, de le mêler aux pommes de terre cuites, en l'employant en place d'eau pour les délayer. On pourrait probablement, par ce moyen, se dispenser d'ajouter du grain aux pommes de terre.

L'engraissement *complet* d'un cochon des races que l'on rencontre le plus fréquemment en **France** exige environ quatre mois; on peut engraisser ces animaux avant qu'ils aient atteint toute leur croissance, et

JANVIER.

dès l'âge de six mois; mais pour la plupart des races, il est plus profitable d'attendre à l'âge d'un an. Il est des races de porcs récemment introduites d'Angleterre, qui s'engraissent beaucoup plus promptement, et qui se maintiennent même très grasses, avec la nourriture que l'on donne communément aux races ordinaires pour les entretenir, en sorte qu'on peut les tuer en tout temps, sans qu'il soit nécessaire de les mettre spécialement à l'engrais.

Pour les cochons, de même que pour les animaux de toute espèce, la plus grande propreté, une abondante litière *renouvelée* souvent, et une exactitude ponctuelle dans les heures où on leur distribue la nourriture, sont des circonstances qui contribuent essentiellement à favoriser l'engraissement : les *bêtes* connaissent, avec une exactitude étonnante, l'heure où on a coutume de leur apporter à manger ; si on manque à l'heure fixe, elles attendent avec impatience, se tourmentent, et perdent plus en une heure, de temps que ne pourra leur profiter le repas qu'on leur fait attendre.

Les cochons, ainsi que tous les autres bestiaux à l'engrais, doivent recevoir, à chaque repas, une quantité de nourriture suffisante pour les rassasier complètement, mais de manière qu'ils n'en laissent point.

L'engraissement des cochons est plus profitable lorsqu'on le commence sur des bêtes en bonne chair, plutôt que sur des bêtes très maigres, qui demandent un très long espace de temps pour leur faire prendre de la chair ; ce qui précède : toujours la production de la graisse. Il est donc fort important

de maintenir ^{de} longue main en bon état, au moyen d'une nourriture suffisante , les bêtes qu'on destine à l'engraissement : c'est d'ailleurs un moyen de leur faire prendre bien plus de développement ; car un cochon très bien nourri peut être , à six mois , *aussi* grand qu'un autre de la même race le sera à un an , s'il a été mal nourri.



FÉVRIER.

SEMER LES FÉVEROLES.

Las féveroles semées en ce mois sont ordinairement les plus productives , quoiqu'on puisse souvent en retarder la semaine jusqu'en mars. Les terres fortes, argileuses, même les plus tenaces, sont celles dans lesquelles la culture de cette plante présente le plus d'avantages. Dans les sols de cette espèce, elles forment une excellente préparation , et peut-être la meilleure de toutes pour le blé , pourvu que la récolte de fèves ait *été* entretenue bien nette de mauvaises herbes, soit par deux ou trois binages à la main, soit par le travail de la houe à cheval, en arrachant avec soin les herbes à la main dans les lignes. Les fèves cultivées ainsi donnent presque toujours ~~une~~ ^{une} ~~récolte~~ double de celles qui ont été semées à la volée et abandonnées elles-mêmes.

La culture en lignes espacées de vingt-quatre à vingt-sept pouces convient parfaitement à ~~cette~~.

plante. Comme elle ne craint nullement d'être enterrée profondément, c'est à dire à trois pouces au moins , ~~même dans~~ les terres les plus argileuses, on peut répandre la semence dans la raie ouverte par la charrue, soit .à la main , soit avec le semoir , en laissant deux raies vides. On peut *aussi* planter les ~~fèves~~ au plantoir, sur le dos des bandes de terre retournées par la charrue, en enfonçant le plantoir de deux pouces au moins. Par ces diverses méthodes, on peut les aligner assez exactement pour permettre l'usage de la houe à cheval entre les lignes.

Les fèves réussissent parfaitement bien aussi sur un défrichement de gazon , de trèfle ou d'autres prairies artificielles, le tout sur un seul labour. C'est une des meilleures récoltes, pour la première année, sur des ~~défrichemens~~ de cette espèce.

Les fèves se cultivent souvent en mélange avec l'avoine ; on doit, dans ce ~~cas~~ , semer ~~sous~~ raies les fèves , le plus tôt possible après l'hiver, et semer , seulement une quinzaine de jours après , l'avoine , qu'on enterre à la herse. Si l'on sème les deux ~~ensem-~~
~~ble~~ , les fèves produisent très peu , parce qu'elles sont étouffées par l'avoine.

SEMER L' AVOINE.

L'avoine peut déjà se semer souvent en février ; cependant le temps le plus ordinaire de la semaine est en mars.

SEMER LES PAVOTS.

Le pavot doit se semer le plus tôt qu'il est possible d'entrer dans les terres. Souvent on peut le faire dès le mois de janvier ; mais en général on ne doit pas passer celui de février. Les sols légers, sablonneux ou graveleux, mais cependant riches et profonds, sont ceux qui conviennent le mieux à cette plante ; elle se sème presque toujours sur un labour d'automne. On en cultive deux variétés : dans l'une, la semence est grise, et les capsules s'entr'ouvrent au moment de la maturité ; dans l'autre, qui a ses semences blanches, les capsules restent toujours fermées. Cette dernière paraît préférable, parce qu'elle n'est pas sujette à laisser répandre ses semences par les grands vents, comme l'autre ; cependant, quelques personnes croient qu'elle est moins productive.

On les sème ordinairement à la volée, à raison de quatre à cinq livres de graine par hectare. On pourrait aussi les cultiver en lignes, à vingt-quatre pouces de distance.

ENTRETIEN DES SILLONS D'ÉCOULEMENT.

On doit continuer, en ce mois, la surveillance la plus exacte sur les sillons d'écoulement, afin de les débarrasser de tout ce qui pourrait gêner la circulation des eaux.

ENGRAISSEMENT DES MOUTONS.

Le cultivateur qui a une ample provision de ta-

On ne peut, dans beaucoup de circonstances, les employer d'une manière plus profitable qu'à l'engraissement des moutons destinés à être vendus en mars, avril ou mai ; car le prix de ces bêtes grasses est ordinairement très élevé dans cette saison. Cependant cette spéculation est soumise aux mêmes considérations que j'ai énoncées relativement à l'engraissement des bœufs, sur les connaissances pratiques relatives aux achats et aux ventes, qui sont presque toujours nécessaires pour assurer les bénéfices d'un engraisseur. Pour les personnes qui ont de grands troupeaux de bêtes à laine, et qui se contentent d'engraisser les moutons qu'elles ont élevés, ou leurs bêtes de réforme, cette considération devient moins importante ; si l'on court le risque, dans ce cas, de vendre avec moins d'avantage que d'autres, on ne risque pas, au moins, d'être trompé doublement, au moment de l'achat et à celui de la vente ; ce qui, dans un très grand nombre de circonstances, peut réduire à rien les bénéfices de celui qui veut spéculer sur l'engraissement du bétail.

Presque toutes les racines que l'on cultive pour fourrage conviennent très bien à l'engraissement des moutons, pourvu qu'on y joigne un peu de foin. On peut ranger ces racines dans l'ordre suivant, relativement à la propriété dont elles jouissent de contribuer à l'engraissement : les panais, les carottes, les pommes de terre, les betteraves, les rutabagas, les navets. On ajoute quelquefois à cette nourriture des tourteaux de lin pilés, dont on sau-

poudre les racines coupées par tranches , ou des grains moulus grossièrement.

Avec une nourriture abondante , l'engraissement des montons peut ~~se~~ terminer en deux mois. Il est avantageux, sous le rapport de la quantité de nourriture qu'on doit y employer, d'accélérer autant qu'on peut l'engraissement, en, faisant consommer aux bêtes d'aussi fortes rations qu'elles peuvent le supporter , sans néanmoins faire mitre chez elles le dégoût par une surabondance excessive de nourriture.

Un local spacieux et aéré *est* nécessaire aux moutons que l'on engraisse, tandis qu'une étable chaude et bien close convient beaucoup mieux aux boeufs. Ou doit toujours tondre les moutons en les mettant à l'engrais, car ils profitent beaucoup moins lorsqu'ils sont chargés de leurs toisons.



MARS.

SEMER L'AVOINE.

Ce mois est l'époque la plus commune *des* semailles d'avoine. Il y a, dans la culture de cette plante, deux erreurs trop ordinaires , qu'on doit éviter. La première est de la placer après une autre récolte de grains , et principalement de blé, ce qui épuise considérablement le sol et tend à l'empoisonner d'herbes nuisibles : c'est presque toujours ,

ou après une récolte sarclée , ou sur le défrichement d'une prairie naturelle ou artificielle , qu'il convient de semer l'avoine; elle réussit très *bien* aussi sur un défrichement de trèfle et sur un seul labour. L'autre erreur -est de croire que cette récolte ne paie pas aussi bien que celle d'orge les soins qu'on lui donne, et en conséquence, de ne la placer que dans des terres dans lesquelles l'orge ne donnerait pas une récolte passable , et de donner à l'avoine beaucoup moins de cultures préparatoires qu'à l'orge. Les prix relatifs de ces deux *grains* doivent seuls diriger le cultivateur sur la préférence qu'il doit donner à l'un ou à l'autre dans les terrains qui sont propres à tous deux ; mais en général , on doit tenir pour certain que les soins qu'on donne à la récolte d'avoine , par un ou deux labours préparatoires de plut , ainsi que la bonne qualité du sol qu'on y consacre , sont toujours amplement payés par l'augmentation de la récolte.

De toutes les céréales , l'avoine est celle qui présente le plus de différence dans la quantité de **semence** qu'on emploie dans divers cantons : dans quelques parties de l'Angleterre, on regarde comme avantageux d'employer **cinq à six hectolitres** , et même plus , de semence par hectare ; en France , la quantité la plus ordinaire est de **deux à trois hectolitres**.

Outre l'avoine commune , on en cultive plusieurs autres variétés : *l'avoine* **noire de Hongrie**, dont les grains forment une grappe assez serrée, placée d'un seul côté de la tige, avait été beaucoup vantée, il y

36 MARS.

a quelques années ; cependant sa culture a été abandonnée dans beaucoup de localités , parce que son produit n'est supérieur à celui de l'avoine commune que dans des sols très riches, et que d'ailleurs le grain est de qualité inférieure. La *blanche de Hongrie* est moins difficile sur le sol , très productive en paille, et est préférée dans plusieurs circonstances.

On cultive , depuis quelques années , dans les départements du nord-est de la France deux variétés très hâtives d'avoine, l'une à grains blancs, et l'autre à grains noirs ; elles sont très rustiques et d'excellente qualité. La noire s'est montrée plus productive dans mes cultures.

L'*avoine-patate* est une variété que l'on cultive depuis quelque temps en Angleterre, et qui y est fort estimée : le grain est blanc, court et fort pesant; il donne plus de farine que toutes les autres variétés. Elle est encore peu répandue en France.

L'*avoine de Géorgie*, nouvellement introduite , paraît d'excellente qualité , très hâtive et très productive.

L'avoine est , au reste , la moins délicate des céréales sur la nature et la préparation du sol.

SEMER LE TRÈFLE ROUGE OU COMMUN (*Trifolium pratense*).

Cette plante se sème presque toujours avec les céréales de printemps , ou sur le blé ou le seigle semé en automne. Dans le premier cas, on doit semer

d'abord, sur le labour, l'orge ou l'avoine ; ensuite herser pour couvrir le grain , semer le trèfle , et l'enterrer très légèrement . soit avec une herse de bois, soit avec la herse renversée, soit avec un *chassis* garni d'épines. Dans la plupart des cas, lorsqu'il survient une averse immédiatement après la remaille du trèfle , il n'a pas besoin d'être enterré du tout.

Lorsqu'on le sème sur le blé, on ne doit de même le recouvrir que très légèrement : si la surface est très meuble, la herse de fer l'enterre souvent trop profondément ; il vaut mieux alors passer d'abord la herse , et semer ensuite par un temps pluvieux sans enterrer la semence , ou tout au plus avec la herse de bois. Un binage donné à la main au *froment* ou au seigle enterre parfaitement bien la semence de trèfle, et c'est certainement le meilleur moyen d'en assurer la levée régulière.

Le trèfle réussit très bien aussi dans le lin, dans le sarrasin , dans le colza de printemps ou d'hiver. Dans ce dernier cas, si l'on bine le colza , comme on devrait toujours le faire, on sème le trèfle avant le dernier binage.

Une excellente manière de cultiver le trèfle, ainsi que la luzerne, est aussi de les semer ~~dans de l'a-~~voine ou de l'orge destinée à être ~~fauchée~~ en vert. On coupe, la céréale deux fois , et on a ensuite ordinairement une belle coupe de trèfle à l'automne.

Lorsque le sol est en très bon état , et convient

38 MARS.

particulièrement au trèfle, on a à craindre, dans les années humides, que le trèfle semé dans une céréale de printemps ne prenne d'abord trop d'accroissement et ne s'élève beaucoup avant la moisson. Cela présente deux inconvénients : 1°. la récolte du grain est beaucoup diminuée ; 2°. le grain moissonné doit rester beaucoup plus long-temps sur le terrain, pour sa dessiccation, qui devient fort difficile si la saison est pluvieuse. Il est vrai que le mélange du trèfle rend la paille excellente, si le tout est rentré bien sec ; mais on risque de perdre le grain et la paille, si la saison est défavorable. Le moyen d'éviter ces inconvénients est de ne semer le trèfle que quelque temps après que la céréale de mars est levée, et lorsqu'on sème dans du froment ou du seigle de ne répandre la semence de trèfle qu'un peu tard, dans la saison, lorsque la céréale commence à couvrir le terrain.

Le semeur, pour le trèfle, de même que pour toutes les graines très fines, doit toujours semer en une allée et une venue sur la même place, en répandant la moitié de la graine chaque fois : par ce moyen, la semence est bien plus égale.

Trente livres de semence par hectare sont la quantité qu'on emploie communément ; quelques livres de plus valent encore mieux, parce qu'il est important, pour toutes les prairies artificielles, d'avoir des récoltes très épaisses ; j'en mets ordinairement quarante.

On doit apporter un grand soin au choix de la se-

noce de trèfle; la bonne graine est grosse , bien nourri, d'une teinte jaune ou violette bien, **bril.** **lante.**

La céréale dans laquelle on sème du trèfle ou une autre prairie artificielle doit être semée un peu claire , si le soi est très riche , et on doit prendre beaucoup de précaution pour qu'elle ne verse pas ; car, dans **ce cas** , le trèfle est presque toujours perdu.

La plupart des terres se lassent assez facilement du trèfle : alors on s'aperçoit qu'il réussit moins bien après que le sol' *en a porté* un certain nombre de fois , A des époques trop rapprochées. Il faut **déjà** qu'un terrain soit de bonne qualité et bien cultivé, pour pouvoir supporter , pendant vingt ou trente ans , une récolte de trèfle tous les quatre ans. Dans les sols argileux, on a moins I craindre cet inconvénient.

Presque tous les soli conviennent au trèfle ; ou ne peut guère en excepter que les terrains extrêmement légers et pauvres. *Dans* les sols argileux , il est nécessaire que la terre soit bien pulvérisée pour assurer la levée d'~~une~~ graine aussi. *fine.*

SEMER LE TRIPLE BLANC (*Trifoli repens*) .

Le trèfle blanc ou rampant se sème aussi dans la ~~même~~ saison , et ordinairement ~~dans une~~ récolte de grain., de ~~même~~ que le trèfle ~~rouge~~. Il est vivace et ~~convient particulièrement pour le pâturage~~ des moue. ~~tous~~ il réussit beaucoup ~~aux que le trèfle rongé~~

40 **MARS.**

dans des terrains *très* légers , sablonneux ou calcaires. On l'associe fréquemment aux graminées des prairies. Si on le sème seul , on met quinze à vingt livres par hectare.

SEMER LA LUPULINE (*Medicago lupulins*).

C'est aussi dans ce mois que se sème ordinairement la lupuline, appelée souvent *minette dorée* ou *trèfle jaune* , à cause de la couleur de sa fleur. Elle est bisannuelle comme le trèfle rouge, et réussit mieux que lui sur les terres sèches et légères de médiocre qualité. On peut la faucher ou la faire pâturer ; on ne court pas autant de dangers pour l'enflure des bestiaux avec cette plante qu'avec le trèfle ou la luzerne. Dans un sol très pauvre elle n'est propre qu'à être *pâturée*. Les sols calcaires paraissent convenir particulièrement à cette plante : elle réussit très bien dans les argiles marneuses.

On la sème , comme le trèfle , dans une récolte de grain , à raison de trente à trente-cinq livres par hectare.

SEMER LA LUZERNE (*Medicago sativa*).

Cette plante se sème en mars , on seulement en avril, si l'on a à craindre les gelées tardives qui peuvent lui faire beaucoup de tort.

De toutes les plantes dont on peut former une prairie durable, la luzerne est sans contredit la plus productive ; mais on croit généralement que c'est aussi celle qui est la plus exigeante sur la nature



du terrain où on la place ; un sol riche , meuble , profond, et non sujet à retenir l'humidité , *même* dans ses couches inférieures, est regardé comme le seul dans lequel cette culture puisse réussir. En effet, les racines de la luzerne s'enfoncent **annuellement** , et pénètrent jusqu'à plusieurs pieds de profondeur ; aussitôt qu'elles rencontrent une couche de terre de mauvaise qualité ou de l'eau , la plante non seulement cesse de croître , mais dépérit. Comme , d'un autre côté, une luzernière n'est en plein rapport qu'à sa troisième ou souvent à sa quatrième année , et que cette plante exige une très bonne préparation du terrain , *ce* qui rend sa culture fort conteuse, on voit qu'il est très important de ne la placer que dans un sol où elle puisse avoir une longue durée. Cependant l'expérience m'a appris que la luzerne réussit très bien dans quelques sols calcaires pierreux ou marneux , qui passent généralement pour très peu fertiles, parce que les récoltes de céréales n'y ont que peu de succès. Dans un terrain qui lui convient bien , elle peut subsister dix à quinze ans. Pour la nourriture des bestiaux à l'étable , *rien n'est* plus utile que quelques **arpens** d'une bonne luzernière placés à proximité des bâtiments de l'exploitation , parce qu'on peut commencer à la faucher ordinairement quinze jours avant le trèfle ; elle donne toujours trois coupes abondantes, et souvent quatre.

Elle se sème , comme le trèfle rouge , dans une récolte de grains , dans un sol parfaitement nettoyé

42 MARS.

de mauvaises herbes, profondément défoncé , et fortement amendé. Quarante à cinquante livres de graines par hectare , on n'en emploie communément que quarante ; mais je connais plusieurs excellens cultivateurs qui regardent comme essentiel d'augmenter cette quantité d'un quart, et la beauté des récoltes qu'ils obtiennent plaide fortement en faveur de cette pratique.

Un hersage énergique en mars doit toujours être exécuté sur les luzernières, ce qui détruit beaucoup de mauvaises herbes , et favorise singulièrement la croissance de la plante. S'il arrivait cependant que , par l'effet d'une saison très défavorable , la luzerne se fût très peu enracinée dans l'année de la semence, on devrait la ménager dans le hersage du printemps suivant; mais, dans toute autre circonstance , on ne doit pas craindre de déchirer les collets des plantes par les dents de la herse : cela leur est , au contraire, très utile.

SEMER LE SAINFOIN (*Hedysarum onobrychis*).

C'est aussi la saison la plus convenable pour la semence du sainfoin. Tout cultivateur qui a des terres qui conviennent à cette plante ne peut pas les employer d'une manière plus profitable. Pour le sainfoin , comme pour la luzerne, ce n'est pas seulement la couche supérieure du sol qu'il faut considérer , mais surtout les couches inférieures. Le sainfoin réussit surtout dans les sols dont les couches infé-

rieures sont calcaires . soit marneuses , ~~craïeuses~~ ou graveleuses, soit même composées de pierres calcaires sous une très légère couche de terre , pourvu que les racines pivotantes du sainfoin puissent ~~s'in-~~
~~sinuer~~ entre les pierres ou dans leurs fissures. Cependant je connais quelques exemples de sainfoin qui ont très bien réussi dans des sables légers placés près du lit d'une rivière , et qui ne paraissent pas calcaires : il y a encore des expériences à faire sur ce sujet.

Le sainfoin , à ~~moins~~ que le sol dans lequel il est placé ne soit très riche , ne donne ordinairement qu'une coupe ; *mais*, soit en vert, soit en sec, il y a peu de fourrage plus substantiel pour le bétail.

On cultive depuis quelques années, dans plusieurs ~~départemens~~ , une variété *de* cette plante dont la végétation est bien plus hâtive, et qu'on appelle, par cette raison , *sainfoin à deux coupes*; mais quelques personnes se plaignent qu'elle dégénère ~~prompte-~~
~~ment~~ lorsque le sol dans lequel on la place n'est pas très riche.

Le sainfoin se sème dans l'avoine ou dans l'orge , A raison de quatre A cinq hectolitres par hectare.

La semence de sainfoin vent être enterrée beaucoup plus profondément que celle de la luzerne ou du trèfle ; ~~il~~ faut donc passer plusieurs fois la herse , ou biner très profondément. Il est très important de n'employer que de la graine de la dernière récolte.

Le hersage en Mars sur les sainfoins venus est aussi utile que sur la luzerne.

**PLÂTRER LES TRÈFLES , SAINFOINS ET
LUZERNES. .**

C'est ordinairement en mars , quelquefois ~~seule-~~
~~ment~~ en avril, qu'il est le plus avantageux d'appli-
quer le plâtre à ces trois récoltes, ainsi qu'à la
lupuline et au trèfle blanc.. En général , le moment
le plus favorable est celui où la plante a déjà com-
mencé sa croissance et commence à couvrir la terre.
On emploie ordinairement autant de plâtre en me-
~~sure~~ qu'on mettrait de semence de blé sur la même
étendue de terrain, c'est à dire deux hectolitres par
hectare.

Des expériences faites en 1820 et 1821 par plu-
sieurs cultivateurs du département de la Meurthe ,
et en particulier par M. de Valcourt , agriculteur
très éclairé et excellent observateur, prouvent qu'on
peut employer indifféremment le plâtre cru ou cal-
ciné ou les plâtras, pourvu que les uns et les autres
soient réduits en poudre également fine.

La découverte des effets produits par le plâtre sur
la végétation des plantes de la famille des légumi-
neuses est une des plus importantes qui, aient été
faites , dans ces derniers temps . par ses résultats
dans l'art des assolemens. En effet , quoique le plâ-
tre appliqué directement sur les céréales ou sur les
plantes de plusieurs autres familles , ne paraisse ,
dans la plupart des circonstances, exercer aucune
influence sur leur végétation: cependant il est cer-
tain que toutes les récoltes , de quelque genre

MARS.

45

qu'elles soient , sont bien plus productives après un trèfle plâtré qu'après celui qui ne l'a pas été c'est donc un moyen de fertilité dont aucun cultivateur ne doit se priver, quand même il devrait aller chercher le plâtre à vingt lieues.

Ou ne doit pas répandre le plâtre par un temps sec ; il faut choisir un temps couvert , ou ne le répandre que le soir, ou de très grand matin, ou après une pluie , lorsque, les feuilles des plantes sont humides.

Il se rencontre quelques sols où le plâtre ne produit aucun effet sensible sur aucune espèce de récolte ; mais ce cas est très rare.

SEMER LES POIS (*Pisum sativum*).

Les sols meubles , légers ou de consistance moyenne, conviennent mieux aux pois que les terres argileuses tenaces. C'est une récolte qui épuise peu , même lorsqu'on en récolte la graine. C'est une culture pour laquelle on fait rarement beaucoup de dépense, soit en engrais , soit en labour ; cependant elle paie aussi bien que toute autre les soins qu'on lui donne. Les pois ne doivent pas revenir sur le même sol avant cinq ou six ans.

On cultive plusieurs variétés de pois , parmi lesquelles le pois gris ou bisaille est celle qui s'accommode le mieux des terres un peu argileuses et compactes. On sème ordinairement en mars, et on enterre un peu fortement la semence ; on sème souvent sous raie par un labour de trois ou quatre pouces de

profondeur. L'extirpateur convient très bien pour enterrer cette semence , lorsque le sol est meuble.

On ne peut déterminer exactement la quantité de semence qu'il convient d'employer, et qui varie en raison de la grosseur des grains de chaque variété. Cela varie de cent cinquante à deux cents litres par hectare, et même davantage.

SEMER LES. VESCES (*Vicia sativa*).

C'est dans ce mois qu'on fait ordinairement les premières semailles des vesces. Cette plante, dont l'utilité serait assez bornée si l'on ne considérait que ses graines , a acquis une importance majeure par l'usage qu'on en fait comme fourrage vert dans la nourriture des bestiaux à l'étable. Peu d'autres plantes peuvent , avec autant d'avantage que celle-ci, remplacer les trèfles qui ont été détruits par l'hiver , accident qui pourrait sans cela entraîner les plus graves inconvénients dans une exploitation rurale où l'on a adopté l'excellente méthode de la nourriture du bétail à l'étable. Les vesces peuvent d'ailleurs très bien former par elles-mêmes la base de cette nourriture depuis le milieu de mai ou le commencement de juin , époque où l'on fauche ordinairement les vesces d'hiver jusque dans le courant d'octobre. Pour cela , on doit en semer de mars en juillet tous les quinze jours ou trois semaines. Cependant , comme la réussite des dernières semailles de vesces est très casuelle, il est très utile d'avoir une ressource dans d'autres prairies artificielles.

Les terres **fraîches**, un peu argileuses, sont celles qui conviennent le mieux à cette plante. Elle peut, dans beaucoup de cas, remplacer la jachère comme préparation pour le blé : alors on doit la semer en mars sur un labour, et lui appliquer **l'engrais** qu'on destinait à la jachère; immédiatement après l'avoir coupée, on donnera un second labour, et un troisième avant la **semaille** du blé. Dans la plupart des cas, cette préparation ne sera nullement inférieure à une jachère complète. Cela suppose cependant que la terre est propre ; si elle était empoisonnée de mauvaises herbes, il vaudrait beaucoup mieux employer le printemps et l'été à lui donner plusieurs cultures. La vesce fauchée à l'époque de sa floraison, ou peu de temps après, n'est nullement épuisante.

La quantité de semence est d'environ cent soixante-quinze à deux cents litres par hectare.

On y mêle ordinairement un quart d'avoine ou d'orge, et cette pratique est très utile, parce que les céréales soutiennent les vesces qui sont très disposées à se coucher lorsque la végétation est forte.

SEMER LES CAROTTES (*Daucus carota*).

On **sème** assez souvent les carottes en février ; cependant mars est la saison la plus commune.

Beaucoup de personnes croient que les sols très légers et sablonneux sont les seuls qui conviennent à **cette** plante ; cependant elle réussit très bien sur les terres de consistance moyenne — même un peu **argi-**
leuses, pourvu qu'elles se laissent bien ameublir par

48 MARS.

les cultures préparatoires, et qu'elles aient 'du fond. Cette récolte est fort coûteuse à cause de la **difficulté** du premier sarclage : aussi ne doit-on la tenter que sur un sol bien 'nettoyé de mauvaises herbes. D'un autre côté, il y a très peu de récoltes qui surpassent, ou même qui atteignent la valeur de **celle-ci**, dans leur application à la nourriture des bestiaux. On peut calculer qu'en général un terrain donné produit, en carottes, une récolte de moitié plus considérable en poids qu'une récolte **de pommes de terre**, et double en volume. La carotte est un des **alimens** les plus nutritifs et les plus sains qu'on puisse donner toute espèce de bétail. Les chevaux de travail s'entretiennent très bien avec quinze ou vingt livres de carottes par jour et une faible ration d'avoine, s'ils travaillent fortement. La carotte a de plus l'avantage de se conserver avec toutes ses qualités jusqu'au mois d'avril, et même plus loin.

Un **labour** profond, c'est à dire de huit on dix pouces, est absolument nécessaire pour la complète réussite de cette plante ; si l'on en donne plusieurs, les **suivans** peuvent n'être que de quatre ou cinq pouces. On ne fume pas ordinairement pour cette récolte ; cependant on peut, par ce moyen, augmenter beaucoup le produit. Si l'on emploie du fumier, on doit avoir grande attention à ce qu'il soit bien consommé. Du fumier pailleux contient ordinairement une grande quantité de mauvaises semences, qui augmenteraient beaucoup le travail du sarclage.

La surface du sol doit être parfaitement meuble

au moment de la semaine; si l'on sème à la volée , on mettra huit à dix livres de graine par hectare, et on l'entertera très peu. On n'emploie souvent que la moitié de cette quantité de semence , et l'on a encore des récoltes assez épaisses. La culture en lignes à dix-huit pouces de distance, convient parfaitement polir cette plante , parce qu'elle diminue beaucoup le travail et les frais du sarclage ; si l'on ne veut ou ne peut pas nettoyer l'intervalle des lignes la houe à cheval , on peut le faire très promptement à la grosse houe à main ; il ne reste plus alors qu'à arracher à la main, ou à la petite binette , les herbes dans les lignes.

Les carottes se sèment souvent aussi en mars sur le seigle, le colza d'hiver, ou même sur le blé, ainsi que dans le lin ; elles forment ainsi une seconde récolte très précieuse.

De quelque manière qu'on sème , on doit froisser avec soie la graine entre les mains , afin de la débarrasser de toutes ses barbes ; elle se répand ainsi bien plus également.

SEMER LES PANAIS (*Pastinaca sativa*).

Le panais se sème dans le même temps que la carotte , et sa culture est à peu près la même. On assure que les sols très riches , frais et profonds , sont les seuls qui lui conviennent. Cependant quelques expériences me donnent lieu de croire que l'on pourrait en étendre la culture à des terrains assez médiocres, pourvu qu'ils soient bien fumés ; dans un bon sol, cette plante donne peut-être un produit supérieur

50 MARS.

à toute autre en valeur nutritive pour les bestiaux. Un avantage particulier du panais , c'est qu'il ne craint nullement les plus fortes gelées : ainsi on peut le laisser en terre pendant l'hiver, jusqu'au moment de le consommer.

Aucune racine n'est plus profitable pour l'engrais des bêtes à cornes ainsi que des cochons, ou pour la nourriture des vaches laitières : elle convient très bien aussi aux chevaux.

On met **dix** à douze livres de graine par hectare.

SEMIS DE CHOUX ET DE RUTABAGAS EN PÉPINIÈRE.

C'est en mars qu'il est le plus convenable de semer en pépinière les choux et les rutabagas destinés à être mis en place en mai ou au commencement de juin pour être consommés avant l'hiver ; ceux qu'on ne voudrait consommer qu'au mois de février ou mars suivant ne doivent être semés qu'en avril et même au commencement de mai , pour être transplantés en juin ou au commencement de juillet.

Ce mode de culture par le repiquage présente le très grand avantage de donner plus de temps pour préparer convenablement le sol qu'on destine à cette récolte. Dans presque tous les cas, les frais additionnels de repiquage sont compensés et au delà par l'économie sur les premiers sarclages, qui sont bien moins coûteux dans une pépinière de peu d'étendue, que sur toute la surface des plantations. D'ailleurs , comme on peut ainsi facilement placer la pépinière

dans un sol très riche et fortement amendé, on a bien plus de chances pour sauver le jeune plant des ravages de la puce .de terre , qui détruit si souvent ces plantes, dans la grande culture.

La méthode du repiquage présente cependant un inconvénient assez grave, c'est la nécessité d'arroser au moment de la transplantation, si la saison est très sèche. Dans mon opinion, cette méthode de culture, malgré cet inconvénient, est encore préférable aux semis en place.

On peut semer la pépinière , soit à la volée , soit en lignes distantes de neuf pouces ; dans tous les cas, on doit laisser le plant très clair au premier sarclage, afin qu'il puisse prendre beaucoup de force avant d'être transplanté : c'est le meilleur moyen de le mettre en état de résister à la sécheresse après la transplantation.

Les choux et le rutabaga présentent une ressource très précieuse, pour les moutons et les bêtes à cornes, pendant tout l'hiver et jusqu'au mois d'avril. J'entends parler principalement ici des grands choux à fourrage, tels que le chou-cavalier; et le chou branchu du Poitou, dont on jouit pendant l'hiver, excepté pendant les fortes gelées. Quant aux rutabagas, on peut en jouir sans interruption de septembre à avril. Ils résistent mieux à l'hiver que les navets ; cependant , lorsque là terre n'est pas couverte de neige, ils sont assez facilement détruits, même par des gelées modérées. Dans quelques parties de l'Angleterre, les rutabagas se donnent aux chevaux de travail ; alors on diminue beaucoup leur ration d'avoine.

SEMER LES BETTERAVES (*Beta vulgaris*).

Les semis de betteraves en pépinière se font dans la dernière quinzaine de mars ou au commencement d'avril, lorsqu'on n'a plus à craindre de fortes gelées. Pour les semis en place, il vaut mieux attendre la première quinzaine d'avril.

Ce que j'ai dit sur les motifs qui doivent engager à donner la **préférence** à la culture par repiquage pour les choux et les rutabagas s'applique d'autant mieux à la betterave, qu'elle résiste beaucoup mieux à la sécheresse au moment de la transplantation ; et l'on n'a presque jamais besoin d'arroser le plant, pourvu que la racine soit environ de la grosseur du doigt, car le plant plus petit résiste beaucoup moins. La manière de traiter les semis est aussi la même, si ce n'est que la graine de betterave doit être beaucoup plus enterrée, c'est à dire à un pouce au moins.

La betterave forme une excellente nourriture pour les moutons et l'engraissement du bétail à cornes, ou pour les bœufs de travail ; elle **favorise** la production de la graisse plus que celle du lait : aussi, lorsqu'on en donne aux vaches laitières, elles ne doivent pas former plus du tiers de leur nourriture totale : ce régime les entretient en très bon état. La betterave forme aussi une bonne nourriture pour les chevaux de travail, quoique **inférieure**, sous tous les rapports, à la carotte et au panais. Elle se conserve très facilement jusqu'en mars et avril.

On cultive plusieurs variétés de betteraves : celle qui s'emploie le plus communément à la nourriture

des bestiaux est la rose longue , connue sous le nom de *racine de disette* , dont la racine croit en partie hors de terre. La betterave de Silésie, blanche intérieurement et extérieurement , me paraît préférable, d'après une longue expérience ; elle est aussi rustique , aussi productive, plus sucrée, et de meilleure qualité pour la nourriture du bétail ; elle est moins sensible A la gelée , et craint moins la sécheresse, parce que les racines s'enfoncent plus profondément. Le seul avantage que présente la variété longue commune, c'est que, tenant en terre seulement par l'extrémité de sa racine , il faut moins de travail pour l'arracher et la nettoyer.

SEMER LES LENTILLES (*Ervum lens*).

Cette plante se sème dans la dernière quinzaine de ce mois, ou au commencement d'avril. Les terres légères et meubles sont celles qui lui conviennent le mieux. Indépendamment de sa graine, qui a toujours une assez haute valeur, sa paille forme un fourrage qui équivaut au moins au meilleur foin. Si on la fauche aussitôt que les siliques sont formées, c'est peut-être le plus nourrissant de tous les fourrages , soit en vert , soit en sec. Il y a de l'inconvénient à en donner trop aux bestiaux, même en fourrage sec.

On, met ordinairement cent cinquante litres de graines par hectare : si c'est la petite variété, on peut diminuer cette quantité. La culture en lignes s'applique très bien à cette plante ; dix-huit pouces de

distance entre les lignes, dans un sol très riche , et douze ou quinze dans un sol médiocre.

SEMER LES LAITUES POUR LES COCHONS.

Dans les exploitations rurales où l'on élève beaucoup de cochons, il est d'un grand avantage de semer, en diverses fois, en mars, avril et mai, quelques ares de laitue, que ces animaux aiment excessivement , et qui contribue beaucoup à les entretenir en bonne santé pendant l'été. Un sol très riche, meuble, fortement amendé, et situé près des **bâtiments** de l'exploitation, est ce qui convient pour cela ; on **sem**era, soit à la volée , à raison d'une livre et demie de graine pour dix ares, soit en lignes, à douze ou quinze pouces de distance, à raison d'une livre de graine pour dix ares ; dans tous les cas, on enterrera très peu la semence.

On sarclera et binera soigneusement, car *sans* ces soins la laitue profite peu.

SEMER LA CHICORÉE (*Cichorium inty bum*).

C'est dans *ce* mois que se 'sème communément la chicorée , soit dans une récolte d'orge ou d'avoine , lorsqu'on la destine à la consommation des bestiaux, soit seule pour l'usage des fabriques de café-chicorée.

Les terres argileuses ou de consistance moyenne sont celles qui conviennent le mieux à cette plante ; il est **nécessaire qu'elles** soient très riches et profondes, si l'on veut avoir des racines d'un gros volume : on ne doit pas alors employer de fumier, l'année de la

~~semaille~~ ; un labour profond est-aussi nécessaire dans ce cas que pour la culture de la carotte. La culture en lignes à dix-huit pouces de distance est aussi la plus convenable pour l'économie ~~des frais~~ de sarclage, opération indispensable et qui doit être faite avec beaucoup de soin.

Quant à la chicorée dont on *veut* employer les feuilles à la nourriture *des* bestiaux, le semis à la volée et un peu dru est le plus convenable. Il n'est pas nécessaire, dans ce ~~cas-ci~~, que le sol soit très riche, car cette plante est fort rustique.

La chicorée fauchée en vert est une fort bonne nourriture pour les vaches laitières, et surtout pour les cochons ; il est convenable cependant de ne pas la donner seule aux vaches. Cette plante a l'avantage de résister aux plus fortes sécheresses. Elle convient bien aussi pour le ~~pâturage~~ des moutons.

Dans les semis à la volée, on met vingt-quatre livres de graine par hectare ; elle demande à être enterrée peu profondément.

La variété que l'on cultive pour la fabrication du café a la racine plus grosse et plus charnue, à peu près comme une carotte blanche. Je me suis assuré qu'elle fournit un fourrage aussi abondant et d'aussi bonne qualité que la variété commune. On peut faucher les feuilles sans nuire aux racines, dans les premiers jours d'octobre, lorsque la végétation est arrêtée.

HERSER LE BLÉ.

Dans ce ~~mois~~, et même plus tôt, aussitôt que le

sol est bien ressuyé , c'est une excellente opération que de donner un hersage énergique au blé. L'espèce de culture qui en résulte contribue puissamment à faciliter la croissance des racines coronales. Dans la plupart des cas, on distingue bientôt, à la vigueur de leur végétation , les champs qui ont été traités de la sorte. On doit employer , à cette opération , une herse à dents de fer , plus ou moins pesante , selon l'état de la terre, mais toujours assez pour que toute la surface du sol soit bien remuée. On ne doit pas s'inquiéter de ce que la herse arrache quelques pieds de blé.

Quand même on serait dans l'intention de donner plus tard un binage à la main, on ne doit pas négliger le hersage.

BÊTES A LAINE.

Ce mois, ainsi que celui d'avril, sont toujours les plus embarrassans pour la nourriture des moutons. C'est presque toujours l'époque où les brebis et les agneaux dépérissent d'une manière souvent irréparable, si l'on n'a pas une provision suffisante de racines, ou des pâturages composés de quelques plantes qui résistent bien à l'hiver, comme la pimprenelle , et le pastel , que l'on a soin de ménager dès le mois d'octobre, pour en faire usage au premier printemps.

TIRER DES SILLONS D'ÉCOULEMENT.

Aussitôt qu'un champ est labouré et semé, sur—

MARS.

tout dans les terres humides , on ne doit pas manquer de faire ou de relever avec soin les sillons d'écoulement. Cette opération peut s'exécuter avec une charrue ordinaire , mais mieux encore avec la charrue à deux versoirs. Il arrive souvent que le cultivateur a lieu de se repentir bien amèrement d'avoir remis cette opération au lendemain , lorsqu'il survient une forte averse dans la nuit.

FUMER LES BLÉS PAR DESSUS.

C'est au commencement de ce mois, et même souvent dès la fin de février, aussitôt que les terres sont un peu ressuyées , qu'il convient d'appliquer aux jeunes blés les engrais qu'on veut donner en couverture, tels que de riches composts , des tourteaux d'huile en poudre, des touraillons, de la fiente de pigeons en poudre, de la suie , de la poudrette , etc. Si l'on appliquait avant les grandes pluies de l'hiver cette espèce d'engrais qu'on n'emploie qu'en très petite quantité, et dont les principes sont très solubles, les pluies les entraîneraient presque en totalité : c'est lorsque la récolte commence à végéter, qu'il est le plus profitable de les employer ; mais il faut aussi qu'il tombe encore un peu de pluie après qu'ils ont été répandus : sans cela , leur action est à peu près nulle.

Une très petite quantité d'engrais de cette espèce, bien appliquée , produit ordinairement des effets très considérables , surtout dans les sols légers. C'est un puissant moyen de rétablir une récolte qui

a souffert de l'hiver, on qui n'a pas reçu des engrais en quantité suffisante avant la remaille.

ÉTENDRE LES TAUPINIÈRES.

Un cultivateur soigneux ne doit jamais manquer de faire parcourir tous ses prés en mars, pour faire étendre la terre des taupinières. Le travail est fort facile, pour les taupinières récentes; pour les vieilles, cela exige plus de peine ; mais en faisant ce travail à temps, il ne s'en trouve jamais de vieilles. En général, les taupes ne font du tort dans les prés qu'aux **négligents**. Les taupinières nombreuses dans un pré non seulement rendent le fauchage plus difficile , mais font perdre beaucoup de foin en empochant de faucher d'aussi près. Lorsqu'au contraire on les étend à mesure qu'elles se forment, la terre neuve qui est ainsi continuellement ramenée à la surface , fait beaucoup de bien à la prairie. On doit faire cette opération le plus tard qu'on le peut dans la saison, c'est à dire lorsque l'herbe commence déjà à grandir, car si on la fait trop tôt, il se forme bientôt un grand nombre de nouvelles taupinières.

PATURER LES JEUNES PRÉS.

Le bétail, de quelque espèce que ce soit, ne doit jamais entrer dans les jeunes prés pendant *l'été* de la remaille , ni pendant l'automne et l'hiver qui suivent, à moins que les herbes ne soient déjà très fortes et bien enracinées; mais dès le mois de mars suivant, il est très utile de les faire brouter très ras

par les moutons. Rien ne contribue davantage à épaissir l'herbe pour les années suivantes, en la faisant taller. C'est un des soins les plus importants dans la formation des prairies composées de graminées. Les brebis et les agneaux y trouvent d'ailleurs une ressource, très précieuse dans cette saison.

SEMER LA SPERGULE (*Spergula arvensis*).

Lorsqu'on veut récolter la graine de la spergule, c'est ordinairement en mars qu'on la sème; la graine en est mûre vers la fin de juin. C'est une plante qui convient particulièrement aux sols sablonneux et frais. Cependant je l'ai vue croître spontanément dans des terres blanches assez argileuses ; elle s'y plaisait tellement, qu'elle s'était presque emparée de tout le sol, et sa végétation était fort vigoureuse. En général, cette plante s'élève peu, et convient mieux pour pâturer que pour faucher ; cependant on la fauche souvent aussi. Elle s'emploie principalement à la nourriture des vaches laitières, et produit un beurre de qualité très distinguée. Elle épuise très peu le sol, même lorsqu'on laisse mûrir ses semences. On sème vingt—quatre livres de graine par hectare.

BINER LE COLZA.

Les colzas d'automne auront besoin, dans ce mois, d'un binage, et peut—être de deux. Lorsque le colza a été semé à la volée, on se dispense souvent de ces binages, qu'on ne peut alors exécuter qu'à la boue à main ; cependant l'augmentation sur la récolte les

paie toujours richement , sans compter les effets du nettoisement de la terre pour les récoltes suivantes. Vingt femmes qui entendent bien cette opération doivent biner correctement un hectare dans leur journée , à moins que le sol ne soit excessivement sale, ou très dur.

Lorsque le colza a été semé en lignes et au semoir, ces binages s'exécutent Men plus économiquement et d'une manière plus parfaite, au moyen de la houe à cheval. Les lignes étant espacées de dix-huit pouces , un cheval et deux hommes peuvent facilement faire un hectare et demi par jour ; trois ou quatre femmes seront nécessaires pour suivre l'instrument , et arracher à la main les ~~herbes~~ dans les lignes.

Dans les colzas repiqués , on est presque toujours forcé de faire biner à la houe à main , parce qu'on ne peut, si ce n'est dans des sols extrêmement riches, espacer les lignes de plus de neuf à douze pouces.

SARCLER LA GAUDE D'HIVER.

La gaude qui a été semée en août doit être sarclée en mars, cette opération doit être faite aussitôt que les tiges commencent à monter. Comme alors les plantes sont fortes, on emploie la houe à long manche , et on laisse les plantes espacées , autant que possible, de cinq à six pouces. Ce sarclage est beaucoup moins coûteux que celui de la gaude semée au printemps , parce que , pour cette dernière, on doit sarcler lorsque la gaude est encore très petite : c'est là le principal avantage des semis de gaude avant l'hiver.

ver. Vingt à vingt-cinq femmes sarclent ordinairement un hectare de terre , dans cette saison, dans une journée , avec la houe à long manche, à moins que le sol ne soit excessivement sale ou très dur.

S'il repousse encore des herbes après ce sarclage, on les arrache à la main lorsque la gaude a à peu près la moitié de sa hauteur

BINER LES CARDÈRES.

Les cardères plantées en septembre auront besoin d'un binage en ce mois ; ensuite on devra le *répéter* aussi souvent qu'il *poussera* de mauvaises herbes. Si on les a plantées en lignes, la houe à cheval convient très bien pour ces opérations.

VACHES.

Dans une exploitation bien réglée, la provision de racines , *telles que* pommes de terre , rutabagas , betteraves , carottes , ou de choux, doit durer pendant tout le mois de mars et d'avril. Il n'est pas avantageux de mettre le bétail en pâture, lorsqu'on le nourrit ainsi pendant l'été , avant le moment où l'herbe est déjà assez grande pour qu'il puisse bien s'y nourrir. Si on l'y met trop tôt , le pâturage en souffre et le bétail aussi , parce que la petite quantité d'herbe fraîche qu'il pâture le *dégoûte* de la nourriture sèche qu'il reçoit à l'étable. Les pâtures communes , que chacun exploite à peu près comme un bien au pillage , sont peu susceptibles de l'application de ce principe.

ATTELAGES.

A une époque où les travaux sont aussi **urgens** qu'A celle-ci, un cultivateur diligent doit apporter le plus grand soin à ce que les attelages fassent des journées complètes de travail_ Neuf heures d'ouvrage en deux attelées , en s'y prenant de grand matin , peuvent très bien être supportées par des chevaux bien entretenus. Deux chevaux attelés à un bon araïre ou charrue sans avant-train doivent toujours, dans ces neuf heures , labourer de quarante à **soixante** ares, selon la nature du sol. Chez moi, une paire de **boeufs** ne fait jamais moins de trente ares , et **souvent** cinquante dans tous les labours ordinaires. Il y a cependant des cas de labours très difficiles dans lesquels les attelages ne peuvent atteindre à cette tâche ; mais ces cas sont très rares dans des terres bien cultivées.

Les carottes sont encore une des meilleures nourritures qu'on puisse donner aux chevaux en mars et avril ; ces racines les maintiennent en aussi bon état et aussi vigoureux que l'avoine. On peut aussi **don-**ner moitié ou un quart de la ration d'avoine en nature , et l'équivalent du reste en carottes ou en panais.

SEMER LA GAUDE (*Reseda luteola*).

La gaude se sème , soit en août pour être récoltée l'année suivante en juin ou juillet , soit en mars pour être récoltée dans la même année, en septembre. La première méthode est préférable, parce que

les sarclages sont plus faciles et **moins coûteux**, et que la récolte se fait à une époque où il est plus facile de la faire sécher. Cependant j'ai remarqué que les semailles de printemps sont souvent aussi productives que celles d'automne.

On a annoncé que cette plante se contente des terrains les plus pauvres ; quant à moi, après l'avoir cultivée pendant **plusieurs** années, j'ai remarqué qu'on ne peut en obtenir des récoltes passables que dans un sol riche et de bonne qualité. Les terres où cette culture m'a réussi le mieux sont des terres de consistance moyenne parfaitement ameublies par des cultures préparatoires. Cette plante, dans les **commencements** de sa croissance, restant long—temps très petite, et exigeant, par cette raison, des sarclages très soignés et très coûteux, parce que les plants doivent être très rapprochés, on ne doit jamais la mettre que dans une terre bien propre.

On sème quinze livres de graine par hectare, et on ne l'enterre presque pas.

SEMER LE BLÉ DE PRINTEMPS.

Les semailles de blé de printemps se font ordinairement en mars, **quoiqu'elles** réussissent souvent très bien en avril et même en mai.

Le blé de printemps n'est pas une variété particulière, c'est simplement le même blé qu'on sème h l'automne, et qui, par une culture continuée pendant quelques années, s'est habitué h une végétation plus prompte. Il produit ordinairement moins que le blé **d'automne** ; **mais** souvent la différence n'est pas

considérable, surtout sur des terres très riches et légères, qui lui conviennent spécialement, et souvent mieux qu'au blé d'automne.

Le blé de printemps n'est cultivé en grand que dans quelques cantons ; mais il mériterait *de* l'être plus généralement, à cause de la grande ressource qu'il offre pour le **remplacement** des blés d'automne, lorsqu'il arrive que ceux-ci ont été détruits par l'hiver ; du reste, une très bonne préparation du sol lui est nécessaire. On ne doit, dans aucun cas, le placer immédiatement après une récolte de blé d'hiver.

Il demande d'être semé plus dru que le blé d'automne. Il est avantageux pour cette récolte, comme en général pour toutes les céréales du printemps, de mettre assez de semence pour que le terrain soit bien garni, au moyen de la principale tige de chaque grain, et sans compter sur les talles latérales : il arrive souvent, en effet, que lorsque la récolte est claire, ces talles se développent successivement pendant un long espace de temps. Alors on est forcé de faire la récolte lorsque les principaux épis sont mûrs, et lorsqu'un grand nombre d'autres sont encore verts, ce qui **occasionne** une perte considérable. J'ai éprouvé plusieurs fois cet inconvénient sur des orges semées trop clair, et sur du blé de printemps.

Au reste, comme les grains de ce blé sont en général plus petits que ceux du blé d'automne, il *n'est* pas nécessaire, pour cela, de semer beaucoup plus *en mesure* qu'on ne mettrait de semence de blé d'au.

tomne pour les semailles faites à l'arrière-saison. Je crois cependant qu'on ne doit jamais employer, pour le blé de printemps, moins de deux cent cinquante litres par hectare.

4. SEMER LE LIN (*Linum usitatissimum* ,

Le lin doit être exclusivement cultivé dans des sols tris riches et très meubles. Il y a beaucoup d'inconvénients à fumer le sol pour cette semaille, à moins que ce ne soit un engrais en poudre qu'on peut répandre très également. Le fumier ordinaire ne pourrait jamais être assez également mêlé avec la terre, ce qui causerait une inégalité très préjudiciable dans la végétation des plantes. Dans ce cas, les unes prennent le dessus, et jettent des branches latérales lorsqu'elles sont encore fort basses, parce qu'elles ont trop d'air, et les autres sont étouffées par les plus vigoureuses. Une récolte semblable est presque sans valeur, parce que la principale qualité d'un beau lin est que chaque brin ait la plus grande longueur de tige possible sans branches.

C'est donc ordinairement dans une terre 'richement amendée les années précédentes, et bien propre, qu'on sème le lin. Deux ou trois labours préparatoires, ou un bon labour et deux ou trois cultures à l'extirpateur, sont nécessaires dans ce cas. Après le dernier labour donné en mars, ou le dernier travail à l'extirpateur, on herse plusieurs-fois, et ensuite on sème et on enterre à la herse.

Le lin réussit cependant très bien avec un seul labour, et sur un seul labour, pourvu que le sol, ne

soit pas trop aride par sa nature ni trop humide. Cette manière de cultiver le lin est même la plus économique de toutes, de même que c'est , dans presque tous les cas, la meilleure manière d'employer un pré rompu la première année de sa culture. Le lin cultivé *ainsi* donne presque toujours un produit très abondant en filasse et en graine ; dans ce cas , on donne un labour très soigné ; on herse aussitôt, on sème immédiatement , et on couvre d'un léger trait de herse.

Cette plante réussit bien aussi sur un trèfle rompu et sur un seul labour, pourvu toutefois que le sol soit propre et très riche.

Dans les cantons où l'on cultive beaucoup de lin, on est dans l'usage d'en renouveler la semence tous les deux ou trois ans par de la graine tirée de Russie , connue dans le commerce sous le nom de *graine de lin de Riga*. Il est certain que cette graine produit, dans nos climats , un lin qui porte beaucoup moins de semence, mais qui est bien plus élevé, et qui donne une filasse bien plus abondante et de meilleure qualité que la graine récoltée chez nous , e ~~qu'elle~~ dégénère au bout d'un très petit nombre d'années. Dans quelques cantons c'est la semence de la première récolte produite par la graine de Riga, qu'on regarde comme la plus propre à produire de belle filasse.

D'hal ~~les agronomes croient que~~ cette différence vient uniquement de ce que, dans nos cultures de lin pour lit blasai, les plantes sont trop serrées et récoltées trop tôt • poils que les semences puissent

acquérir toute la perfection dont ~~elles sont suscep-~~
~~tibles~~. On a conseillé, en conséquence , de cultiver à
part les terrains destinés à produire la graine qu'on
doit semer en y mettant beaucoup moins de semence,
et en laissant parfaitement mûrir la graine. L'expé-
rience que j'ai acquise depuis dix ans a ~~complète-~~
~~ment~~ justifié cette opinion , et l'espèce de lin de
Riga s'est conservée dans mes cultures sans aucune
~~dégénération~~ au moyen de la précaution ~~que je~~ prends
de ne placer cette récolte que dans des sols qui lui
conviennent parfaitement, de ne semer que la moi-
tié de la quantité de graine que l'on doit employer
lorsqu'on destine le lin à produire de la belle filasse,
et de laisser ~~complètement~~ mûrir la semence avant
la récolte. Cette culture du lin pour la semence ne
présente d'autre inconvénient que celui qui résulte
de l'énorme quantité de graine qu'on est forcé d'em-
ployer pour ensemer une terre à lin cultivée
pour la filasse. En effet, on ~~ne récolte~~ ordinairement
que trois fois la quantité de graine qu'on a employée
pour la ~~semaille~~ , souvent deux fois seulement , ou
même moins. Il faudrait donc que le cultivateur qui
veut semer annuellement un hectare de lin en sacri-
fiât la moitié, ou au moins le tiers, pour se procurer
sa provision de graine pour l'année suivante.

Il suit de là que la graine de lin cultivée conve-
nablement pour prévenir la ~~dégénération~~ devra
toujours avoir un prix assez élevé.

Quoique j'indique ici le mois de mars comme
l'époque de la ~~semaille~~ du lin , on peut aussi le se-
mer avec succès en avril et même en mai ; mais ces

semilles sont beaucoup plus casuelles que celles *qui* se font plus tôt.

Les diverses variétés de lin qu'on a indiquées paraissent uniquement dues à la culture; cependant le lin *têtard*, dont les capsules s'ouvrent très facilement, et dont la filasse est grossière, paraît former une variété distincte.

Pour obtenir de belle filasse, on doit mettre de deux cents à deux cent cinquante litres de graine par hectare , et seulement cent litres lorsque l'on veut obtenir de l'excellente graine.

Le trèfle réussit très bien *.dans le lin , ainsi que les carottes , qui forment , dans beaucoup de cas , une seconde récolte très profitable.*

Pour avoir de beau lin , on ne doit en ressemer, sur le même terrain, qu'après un intervalle de six ans au moins ; huit à dix ans valent encore mieux.

PLANTER LES TOPINAMBOURS (*Helianthus tuberosus*).

M. Yvert est le premier qui ait indiqué , comme avantageuse, la culture de cette plante en plain champ, pour la nourriture des bestiaux; elle présente , sous ce rapport , des avantages qui doivent attirer l'attention des cultivateurs, dans un grand nombre de localités : quoiqu'elle soit beaucoup plus productive dans un sol riche , cependant elle s'accommode fort bien de terrains pauvres et sablonneux ; elle ne craint pas les plus fortes gelées , de sorte qu'on peut laisser les tubercules en terre jus-

MARS.



qu'au moment de les consommer. Ils forment une *bonne* nourriture pour tous les bestiaux , et ~~présen-~~
~~tent~~ une ressource précieuse pour les moutons, à la fin de l'hiver et au commencement du printemps; cependant il est probable qu'ils sont moins nutritifs que les pommes de terre. Les tiges vertes, qui s'élèvent de quatre à douze pieds , et qu'on peut couper lorsque les tubercules sont ~~mûrs~~, sont mangées aussi avec plaisir par les vaches et les ~~moutons~~. Si on les laisse sécher sur pied, elles servent très bien à chauffer le four.

La méthode de plantation est la même que pour les pommes de terre ; cependant, comme cette plante ne craint pas les gelées, on peut la planter dès le mois de février; mais celui, de mars est l'époque la plus ordinaire.

Le plus grave inconvénient que présente cette culture consiste dans l'extrême ~~difficulté~~ de purger ~~complètement~~ de topinambours un terrain qui en a produit , et où les petits tubercules laissés en terre, et même les racines, suffisent pour reproduire constamment de nouvelles plantes.

SEMER LA. MOUTARDE NOIRE (*Sinapis*
nigra).

Cette plante exige, pour donner un produit un peu abondant , un terrain très riche , très meuble et une excellente culture préparatoire. Elle s'accommode mieux que beaucoup d'autres récoltes

MARS.

d'un sol très humide. On la sème ordinairement en mars.

C'est une culture qui a le grave inconvénient d'infester la terre de ses semences pour plusieurs années, à cause, de l'extrême facilité avec laquelle elle s'égrène , et de la propriété que possèdent ses semences de se conserver long-temps sans germer. Il y a maintenant quatre ans (1820) que j'en ai cultivé sur de très bonnes terres, dont le produit a été très satisfaisant, parce que cette graine, qui s'emploie à la fabrication de la moutarde , a un prix beaucoup plus élevé que les autres graines à huile. Après la récolte , j'ai cru me débarrasser de toutes les graines qui étaient tombées à terre , en faisant herser soigneusement le terrain, pour favoriser leur germination : en effet, la terre était couverte, en automne, d'une quantité incroyable de plantes. Ayant été labourée alors , il s'en est montré encore presque autant au printemps suivant : de sorte qu'après plusieurs cultures, je n'ai pu y mettre qu'une récolte sarclée. Aujourd'hui, la terre est encore loin d'en être débarrassée. Il est probable qu'une grande partie de ces graines étaient tombées dans des crevasses de la terre, qui étaient fort nombreuses ; cependant il en a germé , depuis , une si énorme quantité, que je suis porté à croire qu'une partie de celles qui étaient tombées sur le sol ont été enterrées par la herse trop profondément pour pouvoir germer, et ont été ensuite enfouies par le labour. On met dix à douze livres de graine par hectare.

SEMER LES GRAINES DE PRÉ.

C'est dans ce mois que se sèment ordinairement les graines de pré dans l'avoine. Lorsqu'on les sème ~~dans~~ le blé, on le fait souvent en février, à moins qu'on ne veuille biner le blé, soit à la houe à main, soit à la houe à cheval : alors on ne sème la graine de pré qu'au moment du dernier binage.

SEMER LA PIMPRENELLE (*Poterium sanguisorba*).

Cette plante se sème de même que les graines de pré; elle réussit assez bien sur de mauvais sols sa ~~blonneux~~ ou ~~craïeux~~, et y procure un pâturage de moutons peu abondant, mais tris précieux par la faculté qu'elle a de résister aux plus grandes sécheresses et aux plus grands froids. Il est fort utile de ne pas la faire pâturer à l'automne, mais de réserver la pousse de cette saison, qui continue de ~~croître~~ ~~pendant~~ l'hiver, pour la faire pâturer au commencement du printemps; elle présente, ainsi, une excellente ressource pour les brebis et les agneaux, dans une saison où il est souvent si difficile de leur donner une nourriture convenable.

On met soixante livres de graine par hectare.

SEMER LE PASTEL (*Isatis tinctoria*).

Cette plante se cultive . soit pour son usage dans la teinture, soit comme pâturage pour les moutons. Dans le premier cas, elle exige le sol le plus riche,

71 MARS.

le plus profond et le plus meuble, si l'on veut obtenir un produit un peu considérable. La meilleure manière de la cultiver dans ce but est de la semer en rayons, à quinze ou dix-huit pouces de distance, qu'on bine soigneusement pendant la croissance de la plante. Les feuilles se cueillent deux fois, et quelquefois même trois pendant *l'été*. J'en ai obtenu ainsi plus de trois mille kilogrammes de pastel en coques par hectare. Au reste, c'est une récolte qui ne peut convenir qu'à un très petit nombre de cultivateurs, quoiqu'elle soit très lucrative, parce qu'elle exige des travaux et des soins de fabrication très minutieux dans une saison de l'été où l'attention du cultivateur doit se porter sur plusieurs autres objets plus importants : j'en ai abandonné la culture par ce motif.

Le pastel, cultivé pour le pâturage des moutons, présente, comme la pimprenelle, le précieux avantage d'une végétation très hâtive au printemps : dès le mois de mars, et souvent même dès février, elle fournit déjà une pâture assez abondante. C'est dans des terrains secs qu'on la sème ordinairement, dans ce but, en mars et à la volée. On met quarante livres de graine par hectare. Les sols calcaires lui conviennent particulièrement.

CULTURES DE PRINTEMPS EN TEMPS SEC,

Un des soins les plus importants que doive prendre un cultivateur, c'est de ne jamais toucher la terre au printemps ou en été, soit pour les labours, soit pour le travail de l'extirpateur, de la herse, des

houes à main ou à cheval , que lorsque le sol est parfaitement **ressuyé**. Une pluie qui vient à tomber immédiatement après une culture quelconque peut même gâter la terre pour tout le reste de la saison , de même qu'une culture donnée lorsque la terre est humide ; dans ces cas, tout le travail qu'on s'est donné précédemment pour ameublir le sol peut être perdu dans un instant. Il y aura souvent une différence de moitié dans le produit d'un champ cultivé un jour de beau temps et dans un état bien **ressuyé**, et celui du champ voisin cultivé , deux jours après , par la pluie. Cet avertissement s'adresse à ceux qui cultivent des terres argileuses ou des terres blanches : quant aux sables et sols légers, on les cultive à peu près quand on veut.

Quelques plantes très rustiques souffrent moins que d'autres des fautes qu'on peut commettre sous ce rapport ; cependant elles n'y sont pas du tout indifférentes : telle est l'avoine, et surtout les *fèves*. Au reste , cette dernière plante craint moins que d'autres les labours en temps humide, parce que , se semant de très bonne *heure* , il survient presque toujours après cette époque des gelées qui **ameublissent** la surface du sol. Ces gelées de printemps sont un aide que doit souvent appeler à son secours le cultivateur de terres argileuses. Pour ces sols , c'est le meilleur de tous les **instruments d'agriculture** ; mais il y a aussi quelques sols de nature plus ou moins consistante sur lesquels les gelées n'exercent aucune action pour les ameublir ; dans ceux-ci il faut être aussi attentif à l'état de la terre pour les

labours d'automne ou d'hiver que pour ceux de printemps.

SEMEURS.

Il n'y a pas d'ouvrier plus important dans une exploitation rurale qu'un bon semeur; on ne peut, pour ainsi dire, pas le payer trop cher; car, dans presque toutes les circonstances, le produit des récoltes dépend essentiellement de son habileté et de son zèle. On ne doit jamais le presser pour accélérer sa besogne; car l'important n'est pas de mettre beaucoup de semence en terre, mais de la répandre également. Il n'y a aucune récolte pour laquelle ce soin ne soit très important; mais il en est pour lesquelles c'est la circonstance qui exerce le plus d'influence sur le succès: par exemple, pour le lin, il est impossible d'obtenir une belle récolte si la semaille n'est pas faite très également.

Pour toutes les graines fines, lorsque la quantité de semence qu'on emploie est assez considérable pour la répandre en deux jets, c'est à dire en passant deux fois sur chaque partie du terrain, on ne doit jamais manquer de le faire: trois valent même mieux que deux. Lorsque la quantité de semence est trop petite pour cela, et qu'on est forcé de la semer d'un seul jet, cela exige le plus grand soin et une habitude consommée pour la répandre également. Un cultivateur ne devrait pas hésiter à faire venir un semeur de très loin pour semer les colzas, ~~dût-il~~ le payer 10 francs par jour plutôt que de les faire semer par un maladroit.

Lorsqu'on ~~sème~~ plusieurs espèces de graines sur le même terrain , comme des graines de pré , etc., on ne doit jamais les mêler ensemble , mais les semer l'une après l'autre, parce que toutes les fois que le volume de graines ou même leur pesanteur spécifique n'est pas égal , la ~~semaille~~ se fait nécessairement avec inégalité si on les sème à la fois.

On ne doit jamais semer par le vent, si *ce* n'est pour les semences très pesantes, comme les pois , ~~les fèves~~ , etc. , *et même le blé et l'orge* ; l'avoine ne peut déjà plus se semer avec égalité , pour peu que le *vent* soit fort. *Pour* toutes les graines fines et légères, l'attention la plus scrupuleuse à cet égard est *de* rigueur.

PLANTATION DE LA GARANCE.

Un terrain sablonneux très léger , profond et riche, est le seul qui convienne A la culture de la garance. Il ne suit pas que le sol soit déjà dans un grand état de fertilité ; il faut encore lui consacrer des engrais ~~abondans~~ , tant au moment de la plantation que dans le cours des années suivantes. Ainsi on ne doit tenter cette culture que dans ~~une~~ exploitation très riche en fumier, et où l'on peut en consacrer ~~une~~ quantité considérable à la garance , sans nuire à l'~~a-~~
~~rendement des~~ autres récoltes.

En général , la culture de la garance dans ~~un~~ sol qui ne lui convient pas très bien , ou avec une ~~mé-~~diocre quantité d'engrais , ou avec une culture ~~né-~~gligée, donne plutôt de la perte que du profit ; ~~tan-~~dis que c'est une culture fort lucrative ~~lorsqu'ou~~

7^e MARS.

réunit toutes les circonstances favorables à sa réussite. Cependant , comme elle exige beaucoup de main—d'oeuvre , elle convient surtout aux petits propriétaires , qui exécutent ce travail eux—mêmes. Le terrain qui a été cultivé en garance est aussi , pour les récoltes suivantes, dans le plus haut état de fertilité possible à cause des **défoncemens** que cette culture exige, de la destruction des mauvaises herbes par les **fréquens** binages, et de l'abondance des engrais que le sol a **reçus**.

La garance se multiplie **par** ses graines ou par des rejetons. Ce dernier moyen est beaucoup plus prompt ; mais **il est peut-être** bon de revenir de temps en temps à la multiplication par les graines , afin d'avoir des plantes plus vigoureuses.

L'époque de la plantation varie dans divers cantons depuis le mois de mars ou même de février , **us—qu'au** mois de mai. Le terrain doit être préparé par un profond défoncement à bras , ou au moins par le **royollement** , opération fréquemment pratiquée en Flandre , et qui consiste à faire suivre une charrue à laquelle on fait prendre le plus de profondeur possible par un certain nombre d'ouvriers, qui approfondissent encore à la bêche le fond du sillon.

Le terrain étant préparé, on le divise en planches alternativement larges et étroites, ordinairement de six et de quatre pieds ; on plante dans les planches larges, **en lignes** distantes de dix—huit pouces à deux pieds. Pendant le reste de la saison , et pendant les années suivantes, on tient le sol parfaitement net de mauvaises herbes par de **fréquens** binages.

Lorsque les plantes grandissent , on enlève à la pelle de la terre des planches vides pour chausser la garance , en élevant le sol des planches où elle est plantée. Les années suivantes, on continue la même opération en couvrant toujours les planches de nouvelle terre mêlée de fumier; en sorte que le terrain présente des planches très bombées à côté de fossés profonds.

AVRIL.

SEMER L'ORGE.

C'est en avril qu'on sème le plus communément les orges , quoiqu'on le fasse quelquefois en mars , et qu'on puisse retarder cette **semaille** , surtout pour quelques variétés, jusque dans le courant de mai.

Les variétés d'orge de printemps qu'on cultive le plus communément sont : la grande orge à deux rangs (*hordeum distichum*) , la petite orge quadrangulaire (*hordeum vulgare*), l'orge nue à six rangs (*hordeum caeleste*) , l'orge nue à deux rangs (*hordeum nudum distichum*).

La grande orge à deux rangs, ou orge plate , est celle qui s'accommode le mieux des semailles **hâtives**, parce qu'elle souffre le moins des dernières gelées de printemps, et que sa croissance est moins prompte que celle des autres variétés. Son grain est gros , pesant et d'excellente qualité.

La petite orge quadrangulaire peut se semer plus tard , sa **végétation** étant beaucoup plus prompte. Elle s'accommode mieux aussi d'un sol médiocre ; mais son produit est en général plus faible , et son grain est moins gros et moins pesant que celui de la grande orge.

L'orge nue à six rangs a été très vantée, il y a une quinzaine d'années , sous la dénomination de *blé d'Égypte*. Je la crois plus difficile sur la qualité du terrain que les variétés précédentes ; mais son grain a beaucoup plus de valeur , parce qu'il peut très bien entrer dans la fabrication du pain, auquel il ne donne nullement la saveur particulière au pain d'orge, Son écorce est si fine, que le grain est transparent comme un morceau de gomme , et **qu'à la** mouture il ne produit presque pas de sou. Un quart de farine de cette orge, avec trois quarts de farine de froment, forme un tris bon **pain** Sa végétation est très hâtive , et j'ai obtenu une très belle récolte d'une remaille faite le 2 juin.

Les barbes de l'épi tombent au moment de la maturité, et sa paille est mangée par les bestiaux aussi volontiers que celle du blé.

J'ai cultivé aussi l'orge nue à deux rangs ; mais plusieurs **inconvéniens** m'en ont fait abandonner la culture , et en particulier la faiblesse de la tige, qui soutient mal un épi trop pesant , de sorte qu'une grande partie des épis tombent avant la maturité. Elle talle aussi fort peu, de sorte qu'elle exige une semence très épaisse ; lorsqu'elle est claire , une grande partie des derniers épis sont encore verts

lorsque ceux des tiges principales arrivent à maturité. Sa paille n'a pas plus de valeur que celle de l'orge ordinaire. Du reste , son grain est beaucoup plus gros et a une plus belle apparence que celui de l'orge céleste , et je le crois d'aussi bonne qualité , mais je n'en ai jamais obtenu que des récoltes tris inférieures en quantité. Peut-être, au reste , cela tient-il à la nature du sol ou à quelque autre circonstance particulière, car je sais que d'autres cultivateurs en sont conteras.

L'orge, en général, exige un sol riche, léger , ou du moins parfaitement ameubli par les cultures préparatoires. Dans un sol un peu argileux , un labour profond donné en automne, et deux ou trois cultures à l'extirpateur, au printemps, sont la meilleure préparation « u'on puisse lui donner.

Ce grain demande à être enterré un peu profondément ; deux ou trois , et même quatre pouces , dans les sols très légers, ne sont pas trop : par cette raison , l'extirpateur convient mieux que la herse pour couvrir la semence.

L'orge ne réussit jamais mieux que lorsqu'elle est semée dans un sol bien ressuyé : la semer dans la poussière est ce qui lui convient le mieux.

Pour la grosse orge plate, ainsi que pour l'orge nue à deux rangs , on emploie deux cent cinquante à trois cents litres de semence par hectare ; pour la petite orge quadrangulaire, deux cent vingt cinq à deux cent cinquante. Pour l'orge céleste , deux cents suffisent , parce que cette variété talle beaucoup et très promptement.

AVRIL.

PLANTER LES POMMES DE TERRE.

Les pommes de terre se plantent quelquefois en mars ; on peut, aussi planter la plupart des variétés *dans* la première quinzaine de mai , et même assez souvent ce sont ces dernières qui sont les plus **productives** ; cependant l'époque la plus **ordinaire** de la plantation est le courant d'avril.

De toutes les récoltes sarclées qu'on peut cultiver en remplacement de la jachère , la plus précieuse , sans contredit , est la pomme de terre , parce que non seulement elle fournit un aliment très nutritif et très sain pour tous les bestiaux, mais elle présente aussi une excellente **nourriture** pour l'homme. Dans un pays où l'on cultive une grande quantité de pommes de terre pour l'usage des bestiaux , les hommes ont toujours une ressource assurée contre la disette. Depuis quelques années , la culture de cette plante a beaucoup augmenté ; cependant elle est encore presque exclusivement entre les mains des **manouvriers** ou petits propriétaires qui exécutent eux-mêmes les menues cultures qu'elle exige ; elle ne peut guère devenir un article de la grande culture champêtre que lorsque les menues cultures seront exécutées au moyen *de* la boue à cheval , qui y remplace un très grand nombre de bras.

C'est ainsi que les améliorations en agriculture sont toujours liées les unes aux autres, et que l'usage de bons **instrumens** forme , dans la **plupart** des cas , la base de l'édifice : sans la production d'une

grande quantité de fumier, et par conséquent sans l'entretien d'un grand nombre de bestiaux à *l'étable*, il est impossible d'obtenir des terres tout le *produit* qu'elles peuvent rendre ; sans une culture étendue des prairies artificielles, on ne peut, dans presque tous les cas , entretenir un grand nombre de bestiaux ; d'un autre côté , on *ne* peut cultiver beaucoup de prairies artificielles, *sans* supprimer les *jachères* : sans cela , il ne resterait pas assez de terre pour les grains ; mais il est impossible de supprimer les jachères, sans étendre la culture des récoltes sarclées ; enfin, il est impossible de cultiver, du moins économiquement, des récoltes sarclées, sans l'emploi de quelques *instrumens* perfectionnés d'*agriculture*. La houe à cheval, en particulier, convient parfaitement à la culture des pommes de terre; dans les cantons où cet instrument est en usage, c'est ordinairement pour cette culture qu'elle y a été introduite.

On cultive un nombre très considérable de variétés de pommes de terre . et les semis en procurent chaque année de nouvelles. Une nomenclature de ces variétés serait ici *sans* intérêt, parce que les qualités qui font donner la préférence à l'une d'entre elles dans un canton disparaissent souvent dans un autre. J'ai essayé, dans le département que j'habite, quelques unes des variétés qui sont les plus estimées dans les environs de paris, et j'ai trouvé qu'elles étaient de beaucoup inférieures à plusieurs de celles qui se cultivent dans le pays. Cependant un cultivateur doit mettre beaucoup de soin dans le choix

8% **AVRIL.**

des variétés qu'il cultive ; .car il en est quelques unes qui sont souvent *du* double plus productives que d'autres, où d'une bien meilleure qualité pour la nourriture de l'homme. Certaines variétés réussissent beaucoup mieux que d'autres dans telle ou telle nature de sol ; d'ailleurs . l'époque de la maturité étant très différente dans les diverses variétés , il est fort important d'employer celles qui conviennent le mieux dans chaque circonstance, relativement à l'époque où l'on veut les planter, ou relativement à l'époque de l'arrachage , qui doit souvent être avancée , lorsque cette récolte doit être remplacée par une autre, immédiatement après l'arrachage.

On doit donc apprendre à connaître les propriétés relatives, pour chaque canton et pour chaque situation, des variétés qui se cultivent dans les environs, ou de celles qu'on fait venir de loin , en essayant d'abord celles-ci sur de petites étendues de terrain ; on se dirigera ensuite d'après ces connaissances. Au reste, il est fort important de tenir toujours les diverses variétés bien séparées dans les cultures, au lieu de les planter pêle-mêle , comme cela se voit trop souvent ; un champ semblable est l'enseigne la plus certaine de la négligence du cultivateur.

Toutes les terres , excepté celles qui sont trop argileuses pour se laisser bien ameublir par les labours, peuvent être employées utilement à la culture des pommes de terre. Dans les sols légers, un ou deux labours préparatoires suffisent souvent ;

mais , dans les terres argileuses , un labour avant l'hiver, et deux ou même trois au printemps , sont souvent nécessaires pour mettre le sol dans un état convenable; l'extirpateur peut remplacer fort avantageusement un ou deux labours de printemps.

Si l'on veut cultiver les pommes de terre au moyen de la houe à cheval , il est nécessaire de les planter en lignes également espacées : cela peut s'exécuter en traçant les lignes avec le rayonneur sur la terre bien hersée, et en plantant à la houe à main on à la bêche le long de ces lignes ; mais il est bien plus économique de les planter derrière la charrue, et cette méthode est de toutes la plus simple, et celle qui doit être préférée dans la plupart des circonstances. Lorsque la charrue prend une bande de onze à douze pouces de largeur, on laisse une raie vide après en avoir planté une, de sorte que les lignes se trouvent espacées de vingt-deux à vingt-quatre pouces : c'est là la moindre distance qu'on doit mettre entre elles. Lorsque la charrue ne prend que neuf pouces de largeur de raie, ce qui est beaucoup préférable , on doit laisser deux raies vides ; les lignes se trouvent alors espacées de vingt-sept pouces. Cette distance pourra paraître considérable aux personnes qui sont habituées à planter les pommes de terre à douze ou quinze pouces de distance ; mais si l'on veut en faire l'expérience, on verra que le produit ne sera pas inférieur, et l'on aura le très grand avantage de pouvoir donner au terrain une culture bien plus parfaite; ce qui est très essentiel dans la culture des pommes de terre , qu'on doit toujours consi-

dérier , dans un assolement , comme récolte préparatoire.

Pour exécuter cette plantation , on divise le champ, dans sa longueur, en deux ou trois parties ; dans chacune , on place une ouvrière , qui doit planter l'étendue du sillon qui se trouve dans sa division ; pendant que les femmes sont occupées à planter lès deux raies d'un sillon , la charrue entame un billon voisin , et y ouvre des raies dans lesquelles les femmes iront planter , pendant que la charrue reviendra couvrir les pommes de terre , plantées dans le premier billon , et ainsi successivement, en faisant marcher de front le labour et la plantation dans deux billons voisins ; de cette manière , et lorsque le service est bien organisé, la charrue ni les planteuses ne **chôment** jamais. Les femmes ne doivent pas jeter les pommes de terre négligemment dans le sillon, mais les placer , à la main , contre la bande de terre qui vient d'être retournée, en les appuyant pour les enfoncer un peu, afin que le cheval qui vient dans la raie ne les dérange pas. Dans les saisons, ou les sols tris humides, on ne doit pas placer la pomme de terre au fond du sillon, mais k une couple de pouces au-dessus , sur le revers de la bande de terre , en l'enfonçant dans la terre de cette bande : par ce moyen , on n'a pas à craindre la pourriture , qui , dans certaines saisons et certains sols , détruit une grande quantité de pommes de terre , avant qu'elles aient *levé*. On espace les pommes de terre de huit, dix ou quinze pouces dans la ligue , selon que les varié—

tés occupent plus ou moins d'espace ; d'autres **ouvrières tirent** dans le sillon , et y répartissent également le fumier qu'on avait préalablement étendu sur la surface du sol. Cependant, si l'on a du fumier en abondance , le sol sera mieux amendé pour les récoltes suivantes, en fumant toute la surface, c'est à dire en enterrant le fumier à la charrue, sans distinction des sillons plantés ou vides.

Les grosses pommes de terre se coupent en deux, il est très rare qu'il convienne de les couper en trois ; les moyennes doivent s'employer entières , et l'on ne doit jamais en employer de petites pour semence, à moins de nécessité. En général , on remarquera que la récolte sera toujours plus considérable lorsqu'on a planté de gros **tubercules** ou de gros morceaux. On a souvent proposé , il est vrai , d'employer seulement à la plantation les pelures des pommes de terre , ou même les yeux détachés des tubercules : cela réussit dans une terre de jardin , et lorsque toutes les circonstances se trouvent réunies pour favoriser la végétation ; mais dans des circonstances moins favorables , une grande partie des germes pourrissent ou se dessèchent ; ceux qui poussent ne donnent qu'un petit nombre de tiges grêles , et un produit très peu considérable en tubercules. Ce procédé ne doit être recommandé que lorsque la disette en fait une nécessité absolue.

Lorsque la plantation est terminée , si l'on craint la sécheresse, il est fort important de herser parfaitement la surface du sol, et même de faire suivre la

herse par le rouleau, dans les sols légers, et lorsque la surface est bien sèche.

SEMER DES VESCES.

Lorsque la nourriture des bestiaux à l'étable roule en tout ou en partie, dans une exploitation rurale, sur les vesces fauchées en vert, on doit en semer encore une ou deux fois en *ce* mois; car il est fort important que les récoltes se succèdent sans interruption, pour la consommation.

SEMER DES PRAIRIES ARTIFICIELLES.

Le trèfle rouge et blanc, la lupuline, la luzerne, le sainfoin, les graines de pré, etc., peuvent souvent se semer, dans ce mois, avec autant de succès qu'en mars.

NOURRITURE DES BÊTES A LAINE.

La nourriture des troupeaux de cette espèce cause ordinairement encore plus d'embarras dans le courant d'avril qu'en mars. Des provisions ~~suffisantes~~ pour cette époque forment la pierre de touche d'un cultivateur prévoyant. Les navets doivent toujours être consommés au plus tard en mars; plus tard, les rutabagas, carottes, pommes de terre et betteraves, doivent former le supplément de la faible nourriture que les bêtes peuvent déjà trouver au ~~pâturage~~ : cependant, lorsqu'elles reçoivent des ~~racines~~, une bonne partie de la nourriture doit toujours consister en fourrage sec.

En Angleterre, c'est un usage assez commun que de réserver le regain d'automne, sans le faucher, pour la nourriture des brebis et des agneaux en avril : c'est une excellente méthode , qui n'est pas assez pratiquée en France.

SARCLER LES CAROTTES.

Lorsque les carottes ont été semées de très bonne heure, elles ont ordinairement besoin d'être sarclées dans le courant de ce mois ; la règle générale est de donner ce premier sarclage, aussitôt qu'on peut distinguer les jeunes carottes des mauvaises herbes; on ne doit cependant jamais y procéder lorsque la terre est trop humide et s'attache aux pieds des *sarcleuses*.

SARCLER LES. PAVOTS.

Les pavots doivent aussi , ordinairement, recevoir le premier sarclage en avril. Tout ce que j'ai dit sur le sarclage des carottes s'applique également ici ; cependant la précaution de ne pas *travailler* par un temps humide est de rigueur pour les *pavots*, plus encore que pour toute autre espèce de récolte. Lorsqu'on a commis cette faute , les plantes *en* souffrent ordinairement pendant tout le reste de la saison.

Les pavots doivent être espacés à quinze ou ~~dix~~-huit pouces de distance ; mais dans le premier sarclage, on les laisse beaucoup plus épais, parce qu' ~~un~~ grand nombre peuvent encore périr. -On achève de

88 **AVRIL.**

les éclaircir dans le second binage, qui se donne à la boue à long manche , lorsque les feuilles ont deux ou trois pouces de longueur.

TIRER LES SILLONS D'ÉCOULEMENT.

On doit continuer, pour les semailles faites en avril , le soin que j'ai indiqué en mars , de tirer les sillons d'écoulement aussitôt qu'un champ est semé.

ÉTENDRE LES TAUPINIÈRES.

Si les taupinières et fourmilières des prés n'ont pas été étendues en mars, cette opération doit se faire , au plus tard , dans la première quinzaine d'avril.

HERSER L'AVOINE ET L'ORGE.

Lorsque l'avoine est levée, ~~et surtout~~ au moment où elle commence à taller, un hersage plus ou moins profond , selon l'état de la terre , lui fait toujours le plus grand bien. Il y a une circonstance où cette opération est capitale , c'est lorsque , dans un sol argileux ou dans une terre blanche, de fortes pluies ont battu la surface du sol : si une sécheresse survient alors, elle formera une croûte dure, impénétrable aux rosées ainsi qu'à toutes les ~~influences~~ ~~fluences~~ de l'atmosphère , et qui d'ailleurs étrangle les jeunes plantes, et arrête ainsi leur croissance. Un hersage donné à propos , lorsque le sol commence à se ~~ressuyer~~ et avant que la croûte soit formée , présente les ~~résultats~~ les plus favorables ,

et les champs qui l'ont reçu souffrent infiniment moins des sécheresses de l'été.

Cette opération: est également profitable à l'orge ; mais elle exige plus de précaution, parce que les jeunes tiges de l'orge **sont beaucoup plus cassantes**, que celles de l'avoine. On ne doit l'exécuter qu'au moment le plus chaud du jour et par un grand soleil : alors les plantes , un peu flétries , y résistent beaucoup mieux.

PLANTER LE MAÏS (*Zea maïs*).

Un sol chaud, léger, et bien amendé , est celui qui convient le mieux au maïs ; on ne le plante guère que sur la fin d'avril ou dans le commencement de mai ; plus tard, on a à craindre qu'il **n'arrive** pas à maturité , dans nos climats. On le sème quelquefois à la volée, mais cette méthode est décidément vicieuse ; le mieux est de le planter semer en lignes , à trois pieds de distance ; si l'on emploie le semoir, on en met deux ou trois grains par pied de longueur dans la ligne, sauf à retrancher la **plus** grande partie au moment des binages ; on les caisse alors à deux pieds et demi ou trois pieds de distance. Les lignes **où l'on** dépose les semences doivent être tracées avec le rayonneur, et peu approfondies, parce que ce grain pourrit tris facilement ; on les recouvre ensuite avec la herse renversée. Lorsqu'on plante au plantoir, on met entre les trous la distance qu'on veut conserver entre les plantes , et l'on met deux grains dans chacun.

Ce que je **viens de** dire s'applique au grand maïs,

qui est le plus fréquemment cultivé ; il y en a deux autres variétés plus petites dans toutes leurs parties, beaucoup plus hâtives, et qui doivent se semer ou se planter beaucoup plus rapprochées que le grand. L'une est le *mais quarantain*, qui, à raison de la promptitude de sa croissance, peut se cultiver dans des climats où le grand maïs n'arriverait pas à maturité : le grain est beaucoup plus petit et moins productif ; l'autre est le *mais à poulets*, plus petit encore, plus hâtif et moins productif que le précédent ; son grain n'a pas besoin d'être moulu, pour engraisser parfaitement les volailles.

Les feuilles qui enveloppent l'épi du maïs s'emploient, dans beaucoup de cantons, pour remplir les paillasses des lits ; elles sont infiniment préférables, sous ce rapport, la paille de blé ; elles ont beaucoup plus d'élasticité et une durée presque indéfinie, sans rien perdre de cette qualité. Dans beaucoup de villes, leur prix est assez élevé, et forme un produit accessoire très important de la culture du maïs.

Les intervalles des plantes de maïs peuvent être employés très avantageusement à y cultiver des pommes de terre et surtout des haricots ; cependant on perd, dans ce cas, l'avantage de pouvoir cultiver aussi facilement le *maïs* avec la houe à cheval.

Tous les bestiaux mangent avec plaisir les feuilles et les tiges de cette plante : aussi les cultive-t-on quelquefois pour cet usage. On doit alors la semer beaucoup plus dru, et enterrer la graine par un fort hersage.

LABOURER LES JACHÈRES.

Lorsque les jachères n'ont pas été déchaumées avant l'hiver , le premier labour se donne ordinairement en avril ou mai , lorsque les semailles et plantations du printemps sont terminées; on donne ensuite, dans le courant de Pété, deux autres labours au moins. Si l'on veut que cette opération atteigne le but qu'on se propose , on doit avoir le plus grand soin de ne jamais laisser venir une herbe à graine dans les terres en jachère : sans cette précaution, on perd une très grande partie des avantages que présente la jachère ; car il est possible , et cela n'est que trop commun , qu'après avoir labouré la terre trois fois dans un été , elle reste plus empoisonnée de mauvaises herbes qu'elle ne l'était auparavant : il suffit , pour cela , qu'un seul labour ait été trop retardé, et que les semences des herbes nuisibles se soient répandues sur le sol.

Au reste , dans les méthodes d'agriculture perfectionnée, on fait bien plus rarement usage de la jachère complète, c'est à dire de celle qui laisse le terrain oisif pendant tout le printemps et l'été. Il n'y a réellement qu'un petit nombre de cas qui puissent exiger l'emploi de ce procédé dans un sol extrêmement argileux et tenace ; dans toutes les autres circonstances, l'usage des récoltes sarclées, joint à quelques demi-jachères, suffit parfaitement pour ameublir et nettoyer toutes les espèces de sol. On appelle *demi-jachères* celles qui n'occupent qu'une partie de la belle saison, et qui se donnent avant ou après une récolte productive :

ainsi, lorsqu'on-transplante , en mai ou en juin, des rutabagas ou des betteraves, on peut, pendant trois mois de printemps , donner une excellente *demi-jachère*, et après une récolte de navette , de colza ou de seigle , qui laisse le terrain libre à la fin de juin ou au commencement de juillet, ou a encore un espace de temps bien suffisant, jusqu'à l'automne, pour donner trois labours. Ces demi jachères, lorsqu'elles sont bien soignées , préparent tout aussi bien le sol, dans la plupart des circonstances , qu'une jachère complète. En effet, les avantages qu'on tire de la jachère sont d'ameublir le sol, en exposant successivement toutes ses parties aux influences de l'atmosphère , et de le nettoyer des mauvaises herbes dont il contient les semences ou les racines; mais il n'est pas nécessaire , pour atteindre l'un ou l'autre de ces deux buts, de mettre un long intervalle entre les labours ; l'essentiel est de les donner à propos.

Dans le travail des jachères ou des demi jachères, l'extirpateur peut remplacer très économiquement le travail de la charrue pour un ou plusieurs labours, mais jamais pour le premier. Comme le travail de cet instrument est beaucoup plus expéditif et moins coûteux que celui de la charrue , on peut, eu l'employant et en en alternant l'usage avec des labours à la charrue , multiplier les cultures, et rendre ainsi les effets de la jachère bien plus utiles.

Dans les labours d'été , il est presque toujours nécessaire de faire suivre chaque labour par un hersage énergique, et lorsqu'il n'est pas suffisant pour briser toutes les mottes, on doit employer le rouleau, dont

on alterne l'usage avec celui de la herse , jusqu'à ce que la terre soit bien pulvérisée. Ce n'est qu'ainsi qu'on peut faire produire A la jachère tout l'avantage qu'on doit en attendre pour ameublir le sol et le nettoyer des mauvaises herbes.

Cependant dans les sols infestés *de* chiendent , la terre doit rester dans l'état où l'a mis le labour, parce qu'alors elle se dessèche beaucoup plus promptement, ce qui contribue infiniment à détruire le chiendent ; le hersage doit alors être donné immédiatement avant le labour qui suit , car , pour une bonne culture , il faut toujours qu'un hersage soit donné, soit après, soit avant chaque labour.

Lorsqu'on doit donner successivement plusieurs labours à un terrain, il est extrêmement important de varier, à chaque fois, la largeur et la profondeur de la tranche. Les premiers labours doivent ordinairement être les plus profonds : ainsi, dans le premier labour, on donnera, par exemple, dix ou onze pouces de largeur à la tranche , sur sept ou huit de profondeur ; dans le second , neuf pouces de largeur sur six ; dans le troisième, huit pouces sur quatre ou cinq. Sans cette précaution, qu'on néglige presque toujours, la charrue est disposée à revenir constamment dans les **mêmes raies**, et l'on tourne et retourne les bandes de terre sans les diviser. Trois labours , exécutés de la manière que je l'indique, et séparés par des hersages, divisent beaucoup mieux la terre que six, donnés avec la négligence ordinaire.

g⁴ **AVRIL.**

BINER LE BLÉ.

Le binage du blé à la boue à main est une opération longue et assez coûteuse ; cependant l'augmentation qu'elle ~~procure~~ toujours sur la récolte paie largement les frais qu'elle entraîne , et le sol reste en bien meilleur état pour les récoltes suivantes. Dans le binage du blé semé à la volée , vingt ouvriers font facilement un hectare dans la journée , dans la plupart des circonstances.

Comme on donne très rarement plus d'un binage au blé lorsque cette opération s'exécute à la houe à main, on doit le donner le plus tard qu'il est possible, c'est à dire lorsque le blé est sur le point de couvrir le terrain ; si on le donnait plus tôt, il repousserait encore beaucoup de mauvaises herbes ; mais , dans le premier cas , elles sont bientôt étouffées par le blé. Les chardons cependant , s'ils ne sont pas arrachés, pourront encore repousser et prendre une végétation vigoureuse : il est donc nécessaire d'~~é-~~
~~chardonner~~ encore trois semaines ou un mois plus tard, époque où l'on ne pourrait plus cultiver ~~com-~~
~~plètement~~ le sol avec la houe à main.

SEMER LA MOUTARDE BLANCHE (*Sinapis alba*).

Le mois d'avril est l'époque la plus ordinaire des semailles de *moutarde blanche*, plante à huile, appelée , dans quelques endroits , *graine de beurre* , *graine jaune* ou *graine rousse*; on peut cependant

la semer encore dans tout le courant de mai, et dans des sols sablonneux hâtifs, on la sème souvent jusqu'au 15 juin; ces semailles tardives sont même souvent plus productives que les premières. Elle exige un sol meuble, un peu frais et fertile; cependant elle m'a paru moins difficile sur les sols que la ~~mou-~~tarde noire; son produit est ordinairement plus considérable. Elle n'a pas, comme cette dernière, l'inconvénient de remplir la terre de ses graines, parce que ses siliques ~~s'ouvrent~~ beaucoup plus difficilement. On la sème à la volée, à raison d'environ dix litres de graine par hectare, et on l'enterre, soit à la herse, soit par ~~un~~ trait léger d'extirpateur.

On croit communément que son nom de *graine de beurre*, ou *plante à beurre*, vient de ce que, mangée par les vaches, elle procure une grande quantité de beurre; il me semble bien plus probable que ce nom est dû à la couleur de sa graine, qui présente absolument la nuance du beurre. Je n'ai jamais employé cette plante comme fourrage; je crois au moins qu'à cause de son extrême âcreté, elle ne devrait pas être donnée en grande quantité au bétail. Des observations faites à l'École royale vétérinaire de Lyon font présumer que la moutarde sauvage, qu'on donne aussi quelquefois au bétail, peut devenir nuisible lorsqu'elle est mangée seule par les chevaux ou les vaches.

SEMER DES LAITUES POUR LES COCHONS.

Dans le mois de mars, j'ai conseillé aux ~~cultiva-~~teurs qui entretiennent beaucoup de cochons de se-

mer pour eux une petite étendue de terre en laitues. On fera bien de continuer ces semis en avril et même en mai , afin d'en avoir , pour la consommation ; à diverses époques.

Celles qui ont été semées en mars doivent être sarclées dans ce mois, et ensuite binées et entretenues très proprement ; sans ces soins, les laitues ne prennent qu'une très faible croissance.

BINER LES FÉVEROLES.

Les féveroles auront sans doute besoin d'un binage en avril ; comme, dans un bon système de culture , cette plante doit être considérée comme récolte préparatoire , on ne doit jamais se dispenser de cette opération, qui est d'ailleurs richement payée par l'abondance de la récolte. Lorsqu'elles ont été plantées ou semées en lignes , on y emploiera la houe à cheval, et l'on arrachera avec soin les herbes dans les lignes. On renouvellera une fois ou deux le travail de la boue à cheval, jusqu'à ce que les fèves soient trop hautes pour permettre d'y entrer avec l'instrument.

Soit qu'on doive biner ou non les féveroles, on ne doit pas négliger de les herser fortement avec la herse à dents de fer , aussitôt qu'elles sont levées. On ne doit nullement craindre de blesser les plantes; le hersage le plus énergique est toujours le plus avantageux, et on verra, à la récolte, une différence très considérable entre le champ qui aura éprouvé cette opération et son voisin , oit on l'aura négligée , ou exécutée avec un ménagement déplacé.

**SARCLER LES PÉPINIÈRES DE BETTERAVES
RUTABAGAS ET CHOUX.**

Les pépinières de choux, betteraves et rutabagas doivent être sarclées à la main , aussitôt **qu'on** peut distinguer les jeunes plantes des mauvaises herbes : dans ce premier sarclage, **on** n'arrachera pas encore les plantes qui se trouvent trop rapprochées ; mais au second sarclage , qui se donnera huit ou quinze jours plus tard, on éclaircira les plantes de **manière** qu'on puisse facilement passer deux doigts entre chacune , pour celles qui ont été semées en lignes. **Lorsqu'elles** ont été semées à la volée , on doit les espacer à trois ou quatre pouces , si l'on veut avoir de beaux replanta.

Les betteraves semées en place , sur la fin de mars , devront aussi , probablement , recevoir le premier binage en avril ; il est fort important qu'il soit donné le plus tôt possible.

SARCLER LA GAUDE DE PRINTEMPS.

La gaude semée au commencement de mars, **de..** **vra** recevoir le premier sarclage en avril ; il doit se donner à la petite binette à main ou avec un couteau , de même qu'on sarde les oignons .ou les carottes dans un jardin; **on** n'éclaircira pas les plantes, à moins **qu'elles** ne soient extrêmement épaisses. Ce premier binage est fort coûteux , ce qui -doit engager à semer **la** gaude de préférence avant l'hiver. Il doit être répété encore une ou deux *fois* , jusqu'à

AVRIL.

ce que la gaude soit assez grande pour étouffer le*
mauvaises herbes.

SARCLER LE LIN.

C'est encore dans ce mois que les premiers lins ~~semés~~ demandent un sarclage. C'est une opération longue et coûteuse ~~lorsque~~ la terre n'est pas très propre ; mais le succès de la récolte en dépend. Il est même souvent nécessaire d'arracher encore une fois les herbes plus tard , lorsque le lin a déjà cinq à six pouces de hauteur : cela exige de grandes précautions de la part des ~~sarclouses~~ , pour ne pas briser les tiges du lin avec leurs pieds. C'est à pieds nus que cette opération s'exécute le mieux.

Pour ces sarclages , de même que pour tous ceux de cette saison, on doit avoir grand soin d'éviter les temps humides; ~~il est~~ donc fort important de prendre à la fois un grand nombre d'ouvriers , afin d'expé-
dier promptement la besogne , lorsque le temps est beau et la terre en bon état.

BINER LES TOPINAMBOURS.

Le premier binage doit se donner aux ~~topinam-~~
~~bours~~ , aussitôt qu'on s'aperçoit que la terre ~~com-~~
~~mence~~ à se couvrir de mauvaises herbes; on doit biner aussi souvent que ~~cela~~ est nécessaire pour maintenir ^{la} surface du sol propre et meuble. Un fort hersage, au moment où les plantes commencent à paraître hors de terre , produit un très bon effet.

AVRIL.

99

Lorsqu'on a planté les topinambours en lignes, la houe à cheval fait ensuite les trois quarts de la besogne.

SARCLER LE PASTEL.

Le pastel destiné à l'usage de la teinture doit ordinairement recevoir le premier sarclage en avril. S'il a été semé en lignes, la houe à main à long manche suffira pour l'intervalle entre les lignes; les lignes seules seront sarclées à la petite binette. La houe à cheval ne peut guère être employée pour ce premier sarclage, parce qu'on serait forcé d'attendre trop long temps pour que les plantes soient en état de le supporter; elle servira très bien pour les binages suivants.

PLANTATION DU HOUBLON.

C'est ordinairement en avril, et souvent aussi en mai, qu'on plante le houblon, en employant des rejetons qu'on détache des vieux pieds. Lorsqu'on fait une nouvelle plantation avec des pieds enracinés, qu'on tire d'une ancienne houblonnière qu'on détruit, on plante en automne, et l'on obtient ordinairement une récolte abondante, dès l'année suivante; tandis que lorsqu'on ne plante que des rejetons, la récolte de la première année est nulle.

Le houblon exige un sol riche et très profond, qui ne soit ni très sablonneux, ni très argileux, ni trop humide. Une ancienne prairie rompue, ou un terrain qui a été pendant long-temps en jardin ou

10 AVRIL.

en verger , lui convient parfaitement. Presque toujours un défoncement à bras, à la profondeur de dix-huit pouces, lui est très avantageux. La houblonnière doit être fumée fréquemment et abondamment.

La distance la plus convenable à mettre entre les pieds de houblon est de cinq à six pieds en tout sens. La première année , on ne lui donne que de petites perches, mais ensuite les perches doivent avoir dix-huit à vingt pieds de hauteur. Dans quelques cantons , on réunit les pieds par groupes de trois ou quatre , à deux pieds environ de distance , et on donne à chaque groupe trois ou quatre perches , un peu inclinées Tune vers l'autre , de sorte que leurs extrémités supérieures se réunissent ; mais le plus souvent on place les pieds à une distance égale entre eux, et l'on donne à chaque pied une perche, qu'on place verticalement et qu'on enfonce solidement en terre , en faisant d'abord un trou au moyen d'une barre de fer du poids de trente ou quarante livres , dont une extrémité se termine par un renflement pointu , eu forme de poire très allongée. Un ouvrier tenant cette barre verticalement, la pointe en bas , la soulève , et , la laissant retomber de tout son poids , forme , en quelques coups , le trou dans lequel doit être placée la perche.

Il est essentiel que les perches soient écorcées avant d'être employées, ce qui augmente beaucoup leur durée : celles de chêne sont les meilleures.

On bute le houblon lorsqu'il est un peu grand , eu amoncelant de la terre à sou pied, et l'on tient

MAI.

loi

la houblonnière toujours bien nette de mauvaises herbes.



ÉCHARDONNE & LES BLÉS.

CE n'est guère qu'en mai, lorsque le blé est déjà un peu grand et en tuyaux , qu'on peut réussir à y détruire les chardons. **Lorsqu'à** cette époque on les coupe entre deux terres , ils ne repoussent plus , tandis que si on les coupe plus tôt, ils sont bientôt aussi grands qu'ils l'étaient. Cette opération, qu'on ne doit jamais négliger, se fait assez promptement au moyen d'un instrument composé d'une lame plate, étroite et tranchante par son extrémité ; l'autre forme une douille , qui **s'emmanche** au bout d'un long bâton. L'ouvrier travaille en poussant l'instrument contre la racine **du** chardon.

HERSER LES POMMES DE TERRE.

Les pommes de terre plantées vers le milieu d'avril, commenceront probablement à sortir de terre dans le commencement de mai. Il est fort important de leur donner alors un fort hersage, en passant même deux ou trois fois sur la même place, et hersant en long et en travers, si la surface de la terre est un peu dure : par ce moyen , on détruira

une grande partie des mauvaises herbes , ce qui produira l'effet d'un premier binage.

NOURRITURE DES BESTIAUX AU VERT.

C'est ordinairement dans le courant de mai qu'on peut commencer à mettre le bétail à la nourriture verte. Le ray-grass d'Italie, la luzerne , l'escourgeon , le trèfle incarnat . etc. , sont les premières récoltes qui peuvent fournir de la nourriture verte aux animaux. Viennent ensuite le trèfle , les vesces, etc. Pour les récoltes qui se coupent plusieurs fois , et spécialement pour la luzerne , on doit toujours commencer le fauchage de très bonne heure , c'est à dire aussitôt que les plantes ont quinze à dix-huit pouces de hauteur. Si l'on n'a pas eu cette précaution, les premières places fauchées ne seront pas encore assez avancées, lorsque le reste de la première coupe commencera à être trop dur, c'est à dire vers la fin de juin , et l'on éprouvera alors un grand embarras pour continuer la **nourriture** au vert, à moins que l'on n'ait d'autres récoltes, par exemple des vesces, pour y suppléer pendant l'intervalle des deux coupes.

Rien n'est plus important , dans une exploitation rurale , que d'adopter la méthode de nourrir le gros bétail à l'étable pendant tout l'été, et par conséquent d'arranger les choses de manière à avoir successivement et sans interruption des récoltes à faucher en vert. Cette importance ne vient pas seulement de ce qu'on peut , par cette méthode , nourrir le bétail avec le produit d'une bien moindre étendue

due de terrain, que lorsqu'on l'entretient à la pâture, mais aussi de ce que les bêtes s'entretiennent en bien meilleur état qu'on ne peut le faire ordinairement, en les nourrissant à la pâture, et **sur-tout** à la vaine pâture ; et principalement **aussi** de ce que **l'entretien** du bétail à l'étable est, *dans* presque tous les cas, **le seul moyen** d'obtenir une quantité de fumier suffisante pour faire produire à la terre **de** riches récoltes. Aussi remarque-t-on que cette méthode est adoptée **exclusivement** dans presque tous les cantons **où** la culture des terres est portée à un haut degré de perfection.

La distribution de la nourriture verte aux bestiaux exige quelques précautions, **sans** lesquelles **d** **pourrait en résulter de grands inconvénients**, surtout **lorsqu'il** est question de la luzerne, du **trèfle** et de quelques autres plantes de la même *famille*. *L'enflure* ou *la météorisation* des bêtes à cornes, et d'autres **accidens** pour les chevaux, peuvent **être** le résultat de la négligence avec laquelle on leur en laisserait manger à la fois une trop grande quantité, surtout lorsque ces plantes sont très jeunes ou mouillées. Dans ce dernier cas, qu'on ne peut pas toujours éviter dans les temps pluvieux, on doit redoubler de **soins** pour **n'en** donner au bétail que de *très* petites quantités à la fois, et, si on le peut., leur faire manger en lame temps de la paille, soit en la mêlant au fourrage mouillé, soit en la **don-**
nant à part, dans les **momens où les bêtes ont le plus** d'appétit. Il est nécessaire d'avoir, près de l'étable, un local un peu vaste, où **l'on** dépose le fourrage

vert lorsqu'il arrive des champs; les voitures (101.. vent être déchargées de suite , et le fourrage un peu étendu sans trop l'entasser ; sans quoi , il s'échaufferait promptement. Au reste , la précaution la plus essentielle pour prévenir les **accidens** de la météorisation est de donner les fourrages verts en petite quantité à la fois, en remettant du fourrage dans le râtelier, lorsque les animaux ont mangé la totalité de ce qu'on leur avait donné d'abord ; et surtout de faire en sorte que les animaux ne soient jamais pressés par la faim , car l'avidité avec laquelle ils mangent dans ce cas est la cause la plus fréquente de la météorisation. Ainsi le principal soin doit se porter sur la régularité dans la distribution des repas. Avec ces précautions, les **accidens** sont extrêmement rares; car ils **sont** toujours la suite de la négligence.

Lorsqu'il arrive qu'une vache ou un boeuf est **enflé**, ce qu'on aperçoit bientôt au gonflement de *ses flancs*, qui résonnent comme un tambour **lorsqu'on** les frappe, et à la tristesse de l'animal, on doit aussitôt le faire sortir de l'étable, et le faire marcher pendant quelques **instans** : souvent cela suffit pour dissiper tous les symptômes. Si **cependant** l'enflure paraît s'augmenter, on ne doit pas tarder de lui faire prendre les remèdes convenables; une once de salpêtre en poudre, délayée dans un verre d'eau-de-vie , réussit presque toujours ; on le fait avaler à l'animal, au moyen d'une bouteille. Je n'ai jamais employé d'autre moyen, et je l'ai vu produire des effets très prompts sur des bêtes à

cornes attaquées très gravement, et qui ne pouvaient plus se soutenir sur leurs **jambes**. Une saignée **abon-**
Jante est aussi très utile dans ce cas. On a indiqué récemment un autre remède, que quelques personnes assurent être d'une grande efficacité : c'est l'***ammoniaque liquide***. On en verse une cuillerée à bouche clans une bouteille d'eau, et on la fait avaler à la bête malade, en **continuant** toujours de la promener ; si l'on **reconnait** que ce remède est supérieur à tous les autres , chaque cultivateur fera bien d'avoir toujours chez lui une petite provision d'***ammoniaque liquide***, qu'on appelle aussi ***esprit de sel ammoniac*** ou ***esprit de corne de cerf***, car il serait presque toujours trop tard d'en envoyer chercher quand on en a besoin. Ce liquide , étant très volatil , ne peut se conserver que dans un flacon **parfaitement** bien fermé d'un bouchon de cristal, et l'on ne doit le déboucher que très rarement, et seulement un instant lorsqu'on a besoin d'en faire usage. Avec ces précautions, il peut se conserver **long-temps**.

S'il arrivait que le mal résistât à ces remèdes, ou qu'on ne pût pas liés employer à temps , et que rani-**mal** fat pris de périr, par l'extrême difficulté de sa respiration , il ne faudrait pas hésiter à faire la *ponction* , c'est à dire à percer la panse dans le flanc gauche , à trois ou quatre doigts des fausses côtes. On emploie ordinairement à cette opération un *trocart* garni d'une canule; lorsqu'on retire l'instrument, la canule reste dans l'ouverture qu'il a faite, et facilite la sortie du gaz qui causait l'enflure. Si

:06 **MAI -**

L'on n'avait pas de *trocart*, on aurait recours à un couteau bien pointu , ou à tout autre instrument de ce genre ; après avoir fait l'ouverture, on y introduirait une canule de bois, ou tout autre instrument ou petit tuyau du même genre, pour que les bords de la plaie, en se refermant, n'empêchent pas l'issue du gaz. Cette opération guérit le mal sur-le-champ et n'est nullement dangereuse ; avec quelques **pré-**cautions , et surtout la diète , la plaie se guérit promptement. Lorsqu'on nourrit les bêtes à cornes au pâturage dans des trèfles ou des luzernes, l'homme qui les garde devrait toujours être muni d'un trocart pour faire cette opération en cas de nécessité ; car les progrès du mal sont souvent si prompts, que **les secours** arriveraient trop tard , s'il fallait les aller chercher un peu loin.

Pour la régularité du service , il est nécessaire , dans une exploitation rurale, qu'un individu déterminé soit chargé de faucher et d'amener journellement le fourrage vert pour tous lès bestiaux ; sans cela, il en résulte beaucoup de désordre dans le **ser-**vice : c'est tous les jours un sujet de dispute entre les valets, pour savoir qui n'ira pas ; les bêtes manquent souvent de fourrage , et c'est , pour tous , un prétexte toujours prêt pour perdre beaucoup de temps. Lorsqu'on n'a pas beaucoup de bêtes à nourrir, on peut distribuer cette besogne à tour de rôle entre les valets, en sorte que chacun **en** soit chargé pendant une semaine ou pendant un mois. Celui qui est de service va *au vert* aussitôt que les attelages quittent le travail : de cette manière , on peut , au

moyen d'une surveillance facile, être assuré que les ordres donnés seront bien exécutés , parce que la responsabilité pèse toujours sur un homme en particulier. C'est un principe dont ne doit jamais s'écarter , pour toutes les branches du service , l'homme qui dirige une exploitation : on imaginerait à peine combien cette attention donne de facilité pour établir l'ordre dans tous les détails.

Si on nourrit au vert une quarantaine de têtes de gros bétail, le fauchage et la conduite du vert emploient, chaque jour , à peu près la demi-journée d'un homme : on doit alors en charger un ouvrier autre que les valets d'attelage , et lui assigner une autre besogne fixe , pour le reste de la journée.

Lorsqu'on a huit ou dix vaches, on peut très bien leur faire conduire le fourrage vert pour tous les bestiaux de l'exploitation. En attelant deux vaches à un petit chariot , et les changeant fréquemment cela fait , pour toutes , un exercice salubre , et qui ne diminue en rien la quantité de lait qu'elles donnent.

Lorsque les bestiaux quittent une nourriture sèche pour être mis au vert , on ne doit opérer le changement que successivement, en diminuant , tous les jours , la nourriture sèche pour la remplacer par du fourrage vert.

LES MOUTONS AU PÂTURAGE .

C'est aussi dans le courant de mai que les pâturages destinés aux moutons deviennent ordinairement assez **abondants** pour qu'on puisse cesser de leur dis-

tribuer la nourriture d'hiver. Les **dangers de l'enflure** ou météorisation sont les mêmes que pour le bétail à cornes, lorsqu'on leur fait manger sans précaution de la luzerne, du trèfle, etc. , soit qu'on les leur fasse pâturer, soit qu'on les leur donne dans des espèces de râteliers sur le champ même, comme cela se pratique quelquefois. Par cette dernière méthode il est assez facile de ne leur distribuer le fourrage qu'en assez petite quantité à la fois pour qu'il n'en résulte pas **d'inconvéniens**. Si on les fait pâturer, on ne doit pas les laisser long-temps dans le champ, mais le faire seulement traverser par le troupeau, en y revenant ensuite selon le besoin.

Lorsqu'il survient quelque accident, on ne peut employer ici les mêmes moyens qu'avec le bétail à cornes; la ponction, et encore bien moins **l'administration** des remèdes intérieurs, ne peuvent s'exécuter promptement sur un troupeau entier, ou même sur une grande partie des bêtes qui le composent. Le moyen qu'on emploie communément **lorsqu'on** se trouve à portée d'une rivière ou d'un étang est de faire sauter les bêtes **à l'eau**: cela réussit presque toujours.

Les bêtes à laine au pâturage sont exposées encore à un autre danger, c'est celui de la *pourriture* ou *cachexie aqueuse*. Cette maladie attaque les moutons qui ont été conduits dans des pâturages humides par leur nature, ou même dans des pâturages secs, au moment où l'herbe est mouillée par la pluie ou la rosée. C'est là un des points sur lesquels les propriétaires de troupeaux de cette espèce doivent

exercer la pins sévère surveillance sur les soins de leurs bergers. On ne peut pas toujours se dispenser de laisser sortir les troupeaux lorsque l'herbe est mouillée , surtout lorsque les pluies sont longues et continues ; dans ce cas, on doit toujours leur donner un peu de nourriture sèche , ne ~~fût-ce~~ que de la paille , avant de les envoyer au pâturage. La négligence des bergers , sons ce rapport , est très fréquemment la cause de pertes considérables dans les troupeaux de bêtes blanches.

SEMER ~~LES~~ RUTABAGAS ET CHOUX-NAVETS.

J'ai indiqué, dans le mois de mars, les motifs qui me font préférer la méthode de la transplantation aux semis en place , pour le rutabaga ou navet de Suède ; ils sont les mêmes pour le *chou-navet* , qui en diffère principalement parce que sa racine est blanche et allongée, tandis ~~que, dans le~~ rutabaga, elle est arrondie et jaune ou de couleur de beurre tant à l'intérieur ~~qu'à~~ l'extérieur. On peut cependant très bien semer ces plantes â demeure. Lorsqu'on en a formé des semis , la ~~semaille~~ en place présente une ressource dans le cas où les premiers auraient *été* détruits par la puce de terre, de même que le plant des pépinières offre la ressource de la transplantation dans le cas où les semis en place viendraient à man. quer. Il n'est pas hors de propos de se ménager ces diverses chances dans la culture de plantes qui sont si facilement détruites dans leur jeunesse.

Les rutabagas et ~~choux-navets~~ s'accoutument mieux que les navets d'un sol pesant et argileux

d'un autre côté , ils sont moins difficiles que les choux sur la fertilité du sol, Cependant, lorsque ces plantes germent dans un sol peu fertile, le danger de les voir détruites par la puce de terre est si considérable, qu'on ne doit jamais tenter de les cultiver dans un sol semblable , autrement que par la transplantation.

Lorsqu'on sème en mai , les plantes prennent ordinairement tout leur développement avant l'hiver, et on peut les consommer en octobre ou novembre ; lorsqu'on veut ne les faire consommer qu'à la fin de l'hiver ou en mars , il est préférable de ne semer qu'en juin. Les plantes qui n'ont pas pris tout leur accroissement résistent mieux aux gelées , et elles continuent de croître pendant l'hiver, excepté par les fortes gelées

Le rutabaga paraît être un peu moins dur aux gelées que le chou-navet ; d'un autre côté , sa croissance est un peu plus prompte , de sorte qu'on peut le semer plus tard ; cependant il ne peut pas être semé aussi tard que le navet.

On sème , soit à la volée , à raison de quatre à cinq livres de graine par hectare , soit en lignes au semoir, en espaçant les lignes de vingt-quatre à vingt-sept pouces. Cette dernière méthode est beaucoup préférable, parce qu'elle permet l'emploi de la houe à cheval entre les lignes.

Au second binage , on éclaircira les plants semés à la volée , en les laissant à quinze ou dix-huit pouces de distance , si le sol est très riche, et douze ou quinze pouces, s'il l'est moins. Le plant, dans les

lunes , sera laissé à huit ou quinze pouces de distance , selon la richesse du sol.

TRANSPLANTER LES RUTABAGAS , BETTERAVES ET CHOUX.

Le plant des pépinières semées en mars pourra être bon à repiquer vers la fin de mai ou dans le courant de juin. Les betteraves donnent rarement une récolte abondante lorsqu'on les transplante après le 5 de juin, si ce n'est dans les sols très riches et dans les saisons pluvieuses ; mais les autres plantes dont je parle dans cet article, peuvent très bien se repiquer plus tard. De toutes ces plantes , le chou est celle qui exige le sol le plus riche et le plus frais. Pour les transplantations faites à cette époque , on a en le temps de préparer complètement le sol par plusieurs labours, eu par un ou deux labours à la charrue, et autant de cultures à l'extirpateur ; ce qui fait une demi-jachère très efficace , si les cultures ont été données avec soin.

Les betteraves , choux , navets et rutabagas, seront plantés en lignes tracées au rayonneur, sur la terre bien hersée , et espacées de vingt-quatre à vingt-sept pouces ; on mettra les plants de huit à quinze pouces dans la ligne, selon la richesse du sol. Pour les plantations un peu tardives, on peut rapprocher un peu davantage les plants. Vingt ouvriers plantent aisément un hectare. dans la journée, en se servant du plantoir ordinaire des jardiniers.

Pour les choux de grandes espèces, on espacera

les lignes de deux à trois pieds , avec une distance proportionnée entre les plants dans les lignes, selon la grandeur des espèces.

Pour la culture de toutes ces plantes, on suit, depuis quelque temps, en Angleterre - une méthode qui a été imitée par quelques agriculteurs français , et qui présente quelques avantages : après les cultures préparatoires , et lorsqu'on veut planter ou semer, on dispose le sol en ados de vingt—quatre à trente pouces de largeur, au moyen d'une charrue à deux versoirs , sans avant—train : en faisant marcher un des deux chevaux dans la raie précédente, ou fait ces ados. avec beaucoup de régularité. On amène ensuite le fumier avec une voiture à deux roues, attelée d'un seul cheval , et dont la voie est de la largeur convenable pour que les deux roues passent exactement dans deux raies, en hissant une entre elles , dans laquelle marche le cheval. Un ouvrier tire le fumier par derrière la voiture , et le distribue dans les trois raies. Une seconde charrue, semblable à la première , vient ensuite refendre les ados par le milieu, et recouvre ainsi le fumier, qui se trouve placé sous les nouveaux ados qu'elle forme. Cette charrue est suivie d'un rouleau , qui aplatit légèrement le sommet de ces ados , et c'est au milieu de ce sommet qu'on transplante . ou qu'on sème au semoir , une ligne de plantes, qui prennent une végétation très vigoureuse, parce qu'elles se trouvent placées directement au dessus du fumier.

Il est certain qu'on peut, par ce moyen, obtenir des récoltes beaucoup plus considérables , avec une

moindre quantité de fumier ; mais il est certain, aussi que le sol se trouve moins bien amendé pour les récoltes suivantes, parce que la première récolte a absorbé une plus grande quantité d'engrais. Dans le système de culture pratiqué généralement en Angleterre pour les rutabagas et les navets (*turneps*), cela est indifférent, parce que ces récoltes sont ordinairement consommées sur place par des bêtes à laine qui y restent nuit et jour, ce qui enrichit considérablement le sol, et d'autant plus, que la récolte que les bêtes consomment est plus abondante. Dans ce système, l'essentiel pour le cultivateur est d'obtenir une helle récolte de racines. Il n'en serait pas tout à fait de même, si les racines devaient être enlevées hors du champ pour être consommées ailleurs : dans ce cas, il faut que le premier amendement produise ses effets pendant plusieurs années.

Il est extrêmement important, pour ces plantations, de choisir un temps de pluie, ou au moins au moment où la terre est encore fraîche, surtout lors-

n'a pas Peau à portée pour arroser. Si l'on n'emploie que de gros replants, qu'on saisisse les instans favorables., et que les planteurs travaillent avec soin, en pressant bien la terre contre les racines de chaque plant, il sera très rare qu'on ait besoin de recourir aux arrosements, surtout pour la betterave, dont le plant résiste long temps à la sécheresse, lorsqu'il est gros, et que la terre est serrée soigneusement à l'entour.

PARCAGE DES MOUTONS.

C'est ordinairement dans le courant de mai que l'on commence à faire parquer les moutons. C'est une pratique qui peut être utile dans les sols légers : là , outre l'engrais que laisse le parc , le sol profite encore du piétinement des animaux , qui tasse et consolide la terre. Dans les sols argileux , qui ont toujours besoin d'être ameublés plutôt que consolidés , le parcage peut souvent, au contraire, faire plus de mal que de bien , surtout si on le donne lorsque la terre est humide.

On doit, en général, faire les parcs plutôt petits que grands, et si l'on ne veut donner qu'un parcage léger , il vaut mieux donner deux coups de parc dans une nuit que de donner beaucoup d'étendue au parc. Lorsqu'il est trop étendu , la terre se trouve amendée fort inégalement, parce que les bêtes sont toujours disposées à se rassembler d'un côté de l'enceinte.

On doit toujours faire parquer les terres qui doivent être les premières ensemencées ; car l'engrais qui résulte du parcage est peu durable , et se laisse facilement entraîner par les pluies. On doit aussi labourer toujours immédiatement après le parcage , afin d'enfouir la surface du sol pénétrée de sucs **fertiles**. Sans cette précaution , ceux-ci peuvent éprouver une déperdition considérable par le lavage **occasionné** par les pluies.

Au reste , plusieurs agriculteurs expérimentés , et qui calculent soigneusement les résultats de leurs

opérations, prétendent que le parcage entrain^o une perte énorme d'engrais , c'est à dire que la quantité d'engrais qu'on fait à la bergerie dans le même espace de temps , fume une bien plus grande étendue de terre que celle qu'on peut amender par le parcage. Si cette opinion est fondée , comme il y a lieu de le croire , le parcage ne doit être employé que comme ressource temporaire en cas de disette de paille , ou pour l'amendement de terrains très **éloignés** ou placés de manière que le transport du fumier y serait très difficile.

COCHONS AU TRÈFLE.

Le trèfle, la luzerne et les vesces , conviennent parfaitement pour la nourriture d'été des cochons. Il n'y a pas de ferme **où** l'on ne puisse tirer un profit assez considérable de l'éducation de ces animaux en les nourrissant pendant l'été avec du trèfle , et pendant l'hiver avec les criblures et les **otons** de la grange . Il est probable que c'est là le meilleur parti qu'on puisse tirer de ces déchets des grains. Le profit qu'on peut tirer de l'éducation des cochons est plus variable que celui de tous les autres animaux qu'on peut' entretenir dans une ferme ; il y a des années où le prix qu'on peut les vendre est très bas, et , dans **d'autres momens** , il est peut-être deux ou trois fois plus élevé ; mais , en moyenne , c'est un article au moins aussi profitable , dans la plupart des circonstances , que toute autre espèce de **bétail**.

Le trèfle et la luzerne qu'on leur donne doivent

être fauchés et distribués, soit dans leurs loges, soit dans une cour y attenant.

LAITERIE.

Je crois devoir indiquer ici une méthode usitée en Hollande pour faire le beurre , afin d'engager quelques cultivateurs à en faire l'essai comparative-ment avec la méthode ordinaire.

Lorsque les yachts sont traites , on laisse refroidir le lait , et ensuite on le met dans des baquets , où on le remue deux ou trois fois par jour avec une spatule de bois, pour empêcher la crème de se séparer du lait ; on tâche de le remuer ainsi jusqu'à ce qu'il soit assez pris pour que la spatule ne s'enfonce plus. On met alors le tout dans la baratte , et on le bat pendant une heure ; lorsque le beurre commence à se former, on y verse une pinte d'eau froide, ou davantage , selon la quantité du lait , ce qui aide la séparation du beurre d'avec le lait. Lorsque le beurre est sorti de la baratte, on le lave, en le pétrissant pendant long-temps , jusqu'à ce que la dernière eau en sorte *parfaitement claire*..

On assure que , par cette méthode , on obtient plus de beurre de la même quantité de lait que le beurre est plus ferme et plus doux , et qu'il se conserve plus long-temps que lorsqu'on sépare la crème du lait.

SEMER DES VESCES.

On doit encore semer des vesces de printemps une ou deux fois dans le courant de mai . lorsque la

nourriture des bestiaux à l'étable est fondée , en tout ou partie , sur cette récolte ; ce qui doit presque toujours arriver lorsqu'on n'a pas ~~une~~ grande abondance de trèfle ou de luzerne.

PLUCHER LES VESCES D'HIVER.

Il arrive quelquefois que les vesces d'hiver peuvent être fauchées à la fin de mai ; mais le *plus* souvent c'est seulement dans le commencement de juin. Lorsqu'on les donne aux vaches, on les coupe lorsqu'elles sont à moitié en fleur; mais , pour les chevaux, il vaut mieux attendre qu'une partie des siliques soient déjà formées.

Comme, dans la culture des vesces d'hiver ou de printemps pour fourrage, il est fort important, pour le succès de la récolte suivante , de labourer la terre immédiatement après que la récolte est enlevée, on doit avoir soin que les hommes qui les fauchent ne prennent qu'un billon à la fois , *et* aillent de suite jusqu'à l'extrémité , afin qu'on puisse mettre la charrue dans chaque billon aussitôt après le fauchage. Si l'on n'y apporte pas d'attention, les ouvriers sont disposés à prendre dans la pièce un carré irrégulier en s'avancant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, ce qui ferme pour long-temps l'accès des charries dans la pièce. Cette observation s'applique également à toutes les récoltes qui sont fauchées pour être consommées en vert, mais surtout à celles qui ne se coupent qu'une fois , et après lesquelles la charrue doit suivre la faux.

PLANTER LES HARICOTS.

Le courant de mai est l'époque de la plantation des haricots. Les *variétés* naines sont à peu près les seules qui se cultivent en plain champ. Le sol qui leur convient le mieux est une terre meuble, fraîche et fertile. La meilleure manière de les planter ou plutôt defies semer, dans la culture champêtre, est en rayons espacés de dix—huit pouces , en mettant cinq ou six grains par pied de longueur dans k rayon ; le rayonneur et le semoir font très bien ce travail. Lorsque la saison est humide , et surtout *dans* les terres argileuses, le rayon doit être très peu profond ; car le haricot est très sujet à pourrir avant de lever. Dans les sols légers et dans une saison sèche , on peut enterrer à un pouce ou deux de profondeur.

SEMER LE COLZA DE PRINTEMPS (*Brassica oleracea arvensis*).

Dans les sols argileux et frais., le colza de printemps est en général plus productif que la navette ; cependant c'est toujours une récolte fort casuelle , de même que toutes les graines à huile qu'on sème au printemps. Les terrains très humides et marécageux , pourvu qu'ils soient égouttés, sont ceux où l'on peut se promettre les récoltes les plus abondantes ; c'est une des plantes les plus profitables dans le sol des étangs nouvellement desséchés. J'en ai cependant vu des récoltes fort abondantes , de vingt à vingt—cinq hectolitres par hectare . dans des terres

argileuses assez élevées , et qui ne sont pas très riches ; mais ces récoltes sont rares.

Le colza de printemps ne peut pas être semé aussi tard que la navette , sa végétation étant moins prompte. Dans une année assez favorable, des colzas que j'avais semés le 2 juin n'ont pu arriver assez tôt à maturité pour être récoltés.

Le sol doit être bien préparé par deux ou trois labours, et l'on sème à la volée à raison de dix à douze litres de graine par hectare. J'ai cultivé le colza aussi en lignes , à dix-huit pouces de distance, et en binant les intervalles avec la houe à cheval ; mais j'ai remarqué que les binages produisent des effets bien moins sensibles sur les récoltes qui occupent peu de temps le sol : de sorte que cette opération , que je regarde comme capitale pour le colza et la navette d'hiver, me paraît bien moins essentielle pour les variétés de printemps.

PLÂTRER LES VESCES.

Le plâtre produit d'aussi bons effets sur les vesces que sur le trèfle, la luzerne et le sainfoin ; le moment de l'appliquer est celui où les plantes commencent à couvrir la terre ; la manière de le faire est la même que celle que j'ai indiquée en mars pour le trèfle.

SEMER LE CHANVRE (*Cannabis sativa*).

C'est ordinairement dans la première quinzaine de mai qu'on sème le chanvre sur une terre très ri-

die , bien amendée , et préparée par plusieurs labours, dont le dernier doit être très profond. On regarde comme certain que , pour chaque pouce de profondeur de pins qu'on donne à ce labour , le chanvre prendra un demi-pied de hauteur de plus. On conçoit qu'il n'est question ici que de terrains qui ont un grand fonds de terre végétale : ce sont les seuls qu'on doive consacrer à cette récolte. Le sol des marais égouttés convient parfaitement à cette plante. On sème deux cent cinquante à trois cents litres par hectare , et l'on enterre la semence par un fort trait de herse.

Une très bonne pratique consiste à enterrer, par le dernier labour, la moitié du fumier que l'on *destine* au chanvre , et de répandre l'autre moitié sur la surface aussitôt après le hersage qui couvre la semence. Il est fort important de saisir pour la *semaille* un instant où la terre vient d'être trempée par une forte pluie, sans cependant qu'elle soit assez humide pour se pétrir par l'action de la herse.

Au moment où le chanvre lève , on doit le faire garder très exactement pour en éloigner les *moineaux* qui en sont très friands , et qui le tirent de terre brin à brin , souvent même plusieurs jours après qu'il est levé. Si le sol convient bien au chanvre, celui-ci aura bientôt pris le dessus, et ne permettra à aucune mauvaise herbe de croître.

Au reste, c'est une récolte qui exige trop de main-d'oeuvre pour qu'il convienne à un cultivateur de s'y livrer en grand , à moins qu'il ne soit placé convenablement pour la vendre sur pied à des ma-

nouvriers qui se chargent des **travaux** ultérieurs. De cette manière, elle peut être très profitable à celui qui a des terres qui lui conviennent.

SEMER LE MILLET (*Panicum miliaceum*).

Le sol qui convient au millet est à peu près le même que celui qui convient au maïs, c'est à dire un sol chaud, meuble et riche. Il ne doit être semé non plus que lorsqu'il n'y a plus de gelées à craindre, pas avant le 15 avril..

On cultive rarement le millet, pour sa graine-, dans le nord de la France ; mais il est probable qu'on pourrait le cultiver très avantageusement comme fourrage vert. M. Pictet l'employait fréquemment à cet usage à Genève, et c'est ordinairement avec du millet qu'il semait le trèfle incarnat, qui donne une coupe très abondante après que le millet a été fauché.

On a introduit depuis quelques années, en France, sous le nom de *moha*, une variété du *panicum italicum*, qui est cultivée en Hongrie comme fourrage. Les premiers essais que j'ai faits sur cette plante me font croire qu'elle sera très précieuse sous ce rapport. On la sème, en mai, sur un terrain léger et meuble, en mettant trente à quarante kilogrammes de graine par hectare. Deux mois après, on obtient une coupe extrêmement abondante d'excellent fourrage, qui peut se consommer en vert ou en sec.

Depuis que ceci a été écrit, j'ai cultivé comparativement, pour fourrage, le *moha* avec le millet que

cultivait M. Pictet , et dont il a bien voulu m'envoyer de la graine.

J'ai trouvé qu'au total le millet est supérieur au **moha** en quantité de produit pour fourrage , et sa supériorité est encore bien plus marquée pour la qualité de la graine.

MONTE DES VACHES.

La durée de la gestation des vaches étant ordinairement de neuf mois et quelques jours , c'est en mai qu'on les fait saillir dans les grandes **marcariés** , lorsqu'on veut avoir les veaux en février ; mais on ne choisit cette époque **qu'à** cause de la difficulté qu'on éprouve ordinairement de donner , pendant l'hiver, une nourriture **abondante** aux vaches **qu** nourrissent leurs veaux , et afin que les vaches se trouvent dans la plus grande abondance de leur lait, au moment de la plus grande force des pâturages. **Lorsqu'on nourrit** à l'étable, et qu'on a, pour l'hiver, une abondante provision de racines , il n'y a aucun inconvénient, et il y a beaucoup d'avantage , dans certains cas, à **obtenir** les veaux, soit à une époque moins avancée de l'hiver , soit même à l'automne. Cette dernière époque est bien plus avantageuse en particulier pour les vaches dont le lait se vend en nature, parce qu'il a toujours beaucoup plus **de** valeur en hiver. Il en est de même lorsque le lait est converti en beurre qu'on vend frais. Avec une bonne nourriture , formée en partie de racines, on peut obtenir, pendant tout l'hiver, d'excellent beurre, qui **se** vend beaucoup plus cher qu'en été. A l'automne,

les veaux se vendent toujours aussi à un prix **beau-**
coup plus élevé qu'au printemps.

Lorsque les vaches vont au pâturage avec le taureau , on n'a pas à craindre que le temps de la chaleur se **pass**e sans qu'elles soient saillies ; mais, pour celles qui sont entretenues à l'étable, cela exige beaucoup d'attention de la part de celui qui les soigne. L'époque de la chaleur se **reconnait** à la diminution du lait , aux **fréquens mugissemens** , à l'état d'**inquiétude** de la bête et au gonflement de la vulve. Comme elle dure peu de temps, ei souvent moins de vingt-quatre heures , on ne doit mettre aucune négligence à donner le- taureau aussitôt qu'on s'en aperçoit. La chaleur ne revient ordinairement qu'au bout de **vingt** jours environ ; **il** y a cependant des vaches chez lesquelles elle revient plus souvent , et même quelquefois au **bout** de sept jours ; mais c'est un mauvais signe, et qui indique ou la stérilité, ou une maladie du poulmon.

SEMER LA CAMELINE (*Myagrum sativum*).

La **cameline** est une plante à huile improprement appelée par quelques personnes *camomille*. Dans les sols légers et sablonneux , qui lui conviennent le mieux, il y a presque toujours à gagner à la semer tard , *c'est à dire* du 15 au 25 juin ; mais dans les terrains argileux où la végétation est plus lente , il convient de la semer dans la dernière quinzaine de mai ou dans les premiers jours de juin ; sans cela, on courrait risque qu'elle **n'arrivât** pas à maturité assez **tôt**

pour que l'on pat la récolter sans de grandes difficultés, et pour que l'on eût le temps de labourer le terrain pour l'ensemencer en froment , que l'on fait presque toujours succéder à la *cameline*.

Elle exige, de même que les autres plantes oléagineuses, un sol meuble et fertile; mais elle a sur les autres plantes du même genre le très grand avantage de n'être point attaquée, dans sa jeunesse, par la puce de terre (*altise*), ni, dans un âge plus avancé, par le puceron (*aphis*) ; du moins je l'en ai toujours vue exempte lorsque mes semis de moutarde , de colza ou de navette de printemps placés dans k voisinage étaient dévorés par ces insectes.

La graine, étant très fine, ne doit être que très peu enterrée , on en met huit litres par hectare.

L'époque de la maturité de cette graine étant la même que celle de la moutarde blanche, lorsqu'elles out été semées en même temps, il y a un grand avantage à les semer ensemble sur le même terrain. Le produit est beaucoup plus abondant que si on les avait semées à part, et la graine ne perd rien de sa valeur pour la fabrication de l'huile.



JUIN.

SEMER LA NAVETTE DE PRINTEMPS (*Brassica napus sylvestris*).

De toutes les graines à huile qu'on sème au printemps, la navette parait être celle qui peut se se-

mer le plus tard. J'ai semé dans la même pièce de terre, et en même temps, de la **cameline**, de la moutarde blanche et de la navette de printemps. C'est cette dernière qui est venue la première à maturité ; les deux autres ont mûri ensemble dix jours plus tard. Dans le département de la Meuse, où l'on cultive cette plante en très grande quantité, on ne la sème ordinairement que dans la dernière quinzaine de juin ; mais il faut des sols bien hâtifs pour qu'une **semaille** aussi tardive puisse parvenir à maturité, à une époque où les pluies d'**automne** ne rendent pas la récolte bien difficile. La première quinzaine de juin me paraît être l'époque la plus convenable pour la **semaille** ; cependant il est certain qu'on doit semer le plus tard qu'on le peut, eu égard à la nature du sol, attendu que les fleurs nouent beaucoup mieux lorsqu'elles se développent dans une saison déjà avancée, où les nuits sont déjà longues et **fraîches**.

Les terres légères, sablonneuses et surtout calcaires, sont celles qui conviennent le mieux à cette plante : elle se sème à la volée sur deux ou trois labours, en mettant sept à huit litres de graine par hectare.

BINER LES POMMES DE TERRE ET. LES AUTRES RÉCOLTES SARCLÉES.

Dans une exploitation. où l'on se livre à la culture des récoltes sarclées, la principale occupation du

mois de juin consiste dans les binages et **butages** : c'est, de tous les mois de l'année, celui où l'on sent le mieux les avantages de la culture en ligues et de l'emploi de la houe à cheval , à cause de la facilité qu'on obtient de répéter fréquemment les binages et de les exécuter promptement de la manière la plus économique.

Dans certains sols sujets à souffrir de la sécheresse, quelques personnes craignent de nuire aux récoltes en favorisant l'évaporation de l'humidité, par l'ameublissement de la surface du sol. C'est une grave erreur : au contraire, les plantes ne souffrent jamais autant de la sécheresse que lorsque la surface de la terre, battue et durcie , forme une croûte qui interrompt toute communication avec l'atmosphère ; mais lorsque cette croûte est brisée et ameublie , l'influence des rosées se fait sentir jusqu'aux racines des plantes, et suffit presque toujours pour entretenir leur végétation ; une pluie légère, dont l'effet se fait à peine sentir sur un sol durci , pénètre , au contraire, souvent à plusieurs pouces de profondeur , lorsqu'elle trouve une surface meuble. Je recommande aux personnes qui douteraient de cette vérité, de faire comparativement cet essai sur deux champs voisins ; je suis bien assuré qu'il ne leur restera aucun doute. Par ce motif, des récoltes sarclées réussissent souvent fort bien dans des sols où d'autres plantes qui ne reçoivent pas de sarclages sont sujettes à périr par la sécheresse. Dans les terres **argileuses** ou les terres blanches , on ne doit pas attendre, pour briser la croûte qui se forme, qu'elle

soit devenue trop épaisse et trop dure. Lorsque cela est arrivé , on ne peut plus que gratter la surface avec la petite herse triangulaire, ce qui , au reste , n'est pas moins tris utile.

Les pommes de terre devront presque toujours être binées deux fois dans le courant de ce mois ; ordinairement , c'est aussi le moment du **butage** , qui s'exécute sur les plantes placées en lignes , au moyen de la charrue à deux versoirs, avec un degré de perfection qu'il est impossible d'obtenir du travail de la houe à main , et avec une très grande rapidité , puisqu'une charrue peut buter environ un hectare et demi de pommes de terre dans une journée de travail de neuf heures. En général , le moment de procéder au **butage** est celui où les racines s'étendent pour former les tubercules ; si l'on attend que les tubercules soient formés , surtout pour certaines variétés , où ils se forment assez loin de la touffe et à fleur de terre , on en détruit beaucoup par le **butage**. Il y a d'autres variétés , au contraire , où les **tubercules** se forment plus **profondément** en terre ; d'autres où ils sont rassemblée comme dans un espèce de nid, au pied de la plante. Pour celles-là, on peut retarder davantage le **butage**. Mais cette opération est toujours nécessaire, non seulement parce qu'elle augmente beaucoup la récolte , en fournissant aux plantes de la terre meuble , dans laquelle elles végètent plus vigoureusement, et qui ~~les défend~~ contre les sécheresses, mais parce qu'elle couvre les tubercules qui se trouvent à la surface du sol , et qui , sans cela, se trouvent, à la récolte ,

d'une nuance verte, d'une saveur tris désagréable et de peu de valeur.

Toutes les autres plantes qu'on nomme communément *récoltes sarclées*, et que l'on cultive souvent pour tenir lieu de la jachère, telles que les betteraves, rutabagas, maïs, féveroles, etc., doivent être tenues parfaitement nettes de mauvaises herbes pendant tout le courant de ce mois et du suivant, et jusqu'à ce qu'elles couvrent entièrement le sol de leurs feuilles, de manière à étouffer toutes les herbes qui pourraient naître encore. Sans ce soin, on perd un des grands avantages de leur culture, qui est de nettoyer la terre pour les récoltes suivantes, sans compter une diminution considérable sur le produit de la récolte de l'année.

SEMER LES NAVETS.

Les navets se sèment ordinairement en juin, à moins qu'on ne les sème en seconde récolte; dans ce dernier cas, ils se sèment souvent en juillet et même en août; mais ils ne sont jamais aussi productifs que ceux qu'on sème plus tôt.

Les navets sont beaucoup moins fréquemment cultivés en France, si ce n'est dans un petit nombre de cantons, qu'en Angleterre, où on les nomme *turneps*. Cela est dû principalement à ce que le climat étant plus doux pendant l'hiver en Angleterre, que dans les provinces septentrionales de la France, ils se conservent plus facilement en les laissant en place, et qu'on peut, par la même raison, laisser

i

les bêtes à laine à l'air , jour et nuit , pendant tout l'hiver , pour consommer les racines sur le terrain ; cependant les gelées y détruisent assez souvent des récoltes entières. Dans la plupart des circonstances , je crois qu'on peut, en France, remplacer les navets par d'autres racines , dont le succès est bien moins casuel et la conservation plus facile ; cependant , dans les terrains très légers, sablonneux ou calcaires, qui leur conviennent particulièrement , ils offrent l'avantage de pouvoir être semés très tard.

La terre qu'on destine aux navets doit être fumée , à moins qu'elle ne soit très riche, et préparée par deux ou trois labours ou cultures à l'extirpateur. On sème ordinairement à la volée, à raison de six à huit livres de graine par hectare , et l'on recouvre par un trait de herse, qui ne doit pas enterrer la semence très profondément.

La semaine au semoir, en lignes espacées de vingt-quatre à vingt-sept pous, et l'emploi de la houe à cheval pour les binages, conviennent parfaitement bien à cette récolte.

On cultive plusieurs variétés de navets , qu'on appelle *raves* dans quelques cantons , et dont les unes , étant beaucoup plus hâtives que les autres, demandent d'être semées plus tard , lorsqu'on les destine à passer l'hiver.

FENAIISON.

C'est ordinairement vers la fin de ce mois qu'on fauche les prairies. J'ai remarqué qu'en général

dans les prés qui sont soumis à la vaine **pâturage** après la première coupe , on est disposé à faucher trop tard, on croit gagner, en quantité, et l'on perd beaucoup plus sur la qualité du foin. Le moment de faucher une prairie est celui où les plantes qui y abondent le plus; et qui , produisent le meilleur fourrage , commencent à être en pleine fleur ; lorsqu'elles sont à ce point , quelques jours de retard font une différence très considérable dans la qualité du fourrage , car toute plante qui a amené sa graine à maturité ne produit plus qu'un foin dur , peu savoureux, et peu nourrissant pour le bétail; et les meilleures plantes des prairies , principalement les graminées les plus précieuses, passent, avec une rapidité étonnante , de la floraison à la maturité.

On doit apporter une grande attention au travail des faucheurs , pour qu'ils fauchent le plus près de terre qu'il est possible ; un pouce de longueur de l'herbe près de terre produit bien plus de foin que plusieurs pouces en haut des tiges, parce que l'herbe y est bien plus garnie : c'est pourquoi l'on éprouve une perte considérable dans le fauchage des prés où le sol n'est pas bien uni , où l'on a négligé d'étendre les taupinières et fourmilières, où l'on a **laissé** des pierres , etc.

La fenaison exige un grand nombre de bras ; on compte ordinairement qu'il faut quatre femmes par faucheur ; ainsi . si l'on emploie une bande de six faucheurs , vingt-quatre femmes au moins seront nécessaires pour les travaux dans le pré, sans compter

les ouvriers qui seront occupés au déchargement sur les greniers ou sur les meules , travail auquel des hommes, et même des hommes vigoureux , conviennent mieux que des femmes. Ici , l'économie de quelques journées serait fort mal entendue ; il est nécessaire d'avoir , en quelque sorte , une ~~surabondance~~ d'ouvriers , car il arrive ~~très~~ souvent, dans les saisons où le temps n'est pas ~~fixement~~ au beau , que le salut de la récolte , ou au moins sa bonne qualité , dépend de la promptitude avec laquelle se fait la manoeuvre , soit pour étendre et retourner le foin lorsque le soleil se montre, soit pour le mettre en tas à l'approche de la pluie. Il est fort important que le foin soit ~~suffisamment~~ sec lorsqu'on le serre , mais il importe beaucoup aussi qu'il ne le soit pas trop : quelques heures d'exposition au grand soleil , lorsque le foin est déjà ~~suffisamment~~ sec, lui ôtent une grande partie de son parfum et de ses bonnes qualités.

Tant que l'herbe est verte, et pour ainsi dire encore vivante, les pluies ne lui enlèvent aucun ~~suc~~ et lui font peu *de* tort ; elle peut rester en ~~andains~~ pendant quelques jours , avec le soin de retourner seulement ~~les andains~~ sans les étendre, si l'on ~~s'aperçoit~~ que le ~~dessous~~ jaunit : c'est le parti le pins prudent lorsque le temps est à la pluie.

Lorsque les ~~andains~~ ont été étendus, et que l'herbe a un commencement de dessiccation, on doit apporter le plus grand soin à éviter qu'elle soit exposée à une ondée de pluie , ou à la rosée de la nuit, autrement qu'en tas. On fait les tas très petits lorsque

la dessiccation commence , et à mesure qu'elle s'avante , on en augmente le volume. A chaque intervalle de beau temps, on étend les tas petits et gros : on retourne fréquemment le foin, pour le remettre promptement en tas le soir , ou lorsque la- pluie s'annonce.

En mettant à cette manoeuvre de l'intelligence et beaucoup d'activité , un cultivateur pourra être assuré, non pas de faire du foin de première qualité dans certaines saisons où la fenaison est contrariée par des pluies opiniâtres, mais du moins de n'en avoir jamais- de gâté. Son foin pourra être de moins belle apparence-, mais il perdra peu, sous le rapport de la qualité nutritive pour le bétail.

Lorsque le temps est fixement au beau , l'opération marche pour ainsi dire seule.

Dans toutes ces opérations . un cultivateur peut bien rarement s'en rapporter aux soins de ses domestiques, et rien ne peut ici , comme dans tant d'autres détails de' culture ,. remplacer *l'œil du maître*.

Le travail des-attelages et des ouvriers pour rentrer le foin sec est peut-être , de tous les travaux agricoles , celui qui exige le plus d'activité pour celui qui a une fenaison un peu considérable. Lorsque qu'on travaille avec des chariots à quatre chevaux , la manière de faire le plus d'ouvrage possible est d'employer six chevaux pour trois chariots : l'un se charge attelé de deux chevaux pour le faire avancer, à mesure qu'un tas est chargé ; l'autre, dételé , se décharge dans la cour de la ferme ; le troisième

est en route avec quatre chevaux : aussitôt que ce dernier arrive sur le pré , on prend deux de ses chevaux, qu'on joint à ceux qui sont déjà attelés au chariot qui doit se trouver chargé, et l'on part. Le temps du chargement forme , pour deux chevaux , un moment de repos, qu'on a soin de partager entre les chevaux de l'attelage , dans le courant de la journée.

Cependant l'usage des chariots attelés d'un seul cheval présente, d'après mes expériences, le moyen d'améliorer encore cette besogne ; mais elle exige un plus grand nombre de chariots. Pour quatre chevaux attelés , il faut , si l'on veut que le service ne chôme jamais , employer six ou sept chariots : aussitôt qu'un chariot chargé est arrivé dans la cour de la ferme , on détèle le cheval et on l'attèle à un chariot vide pour retourner au pré. Depuis sept ans que j'ai adopté exclusivement cet usage , je suis tous les jours plus convaincu qu'il offre pour tous les travaux d'une ferme le moyen d'obtenir des chevaux la plus grande quantité d'ouvrage possible. En supposant une distance moyenne d'un demi—quart de lieue des champs à la maison , c'est à dire que chaque voyage exige pour l'aller et le retour quinze à vingt minutes, on peut très facilement , dans une journée de travail de dix heures , rentrer avec cinq chevaux quarante milliers de foin ou cinq mille gerbes de froment dont quatre-vingts ou cent forment une voiture. Pour faire la même quantité d'ouvrage avec des chariots attelés de quatre

chevaux , il faudrait employer au moins trois attelages.

Ces ~~jours-là~~ , et gens et chevaux doivent prendre leur repas *à la hussarde* ; il n'est pas question de dîner , il faut rentrer le foin. En organisant le service avec intelligence , on fait beaucoup d'ouvrage dans une journée : ce n'est pas l'activité seule qui est nécessaire ici , il faut mettre beaucoup d'attention à distribuer les ouvriers qu'on emploie , de la manière la plus convenable; le nombre de ceux qui chargent, qui déchargent, qui retournent le foin qui l'amassent en tas, les attelages , tout cela doit être proportionné de manière que rien ne chôme, et qu'un travail ne nuise pas à l'autre. Si l'on examine la manière dont ces travaux sont exécutés dans la plupart des exploitations rurales, on y trouvera bien rarement cet ordre qui peut seul assurer la célérité du service et l'économie de la main-d'oeuvre.

Il y a des pays où l'on conserve le foin en meules exposées à l'air; dans d'autres, on le met dans des granges ou des greniers , ordinairement au dessus des étables. La première méthode présente des avantages réels; non seulement elle exige beaucoup moins de dépense en ~~bâtimens~~ , mais le foin se conserve beaucoup mieux et plus long temps dans des meules bien faites que dans des ~~bâtimens~~ couverts. Dans les pays où l'une et l'autre méthode sont en usage , on sait distinguer à l'odeur le foin de meules de celui qui a été rentré à couvert ; le premier se paie toujours un peu plus cher sur les marchés.

Cependant on ne doit pas se dissimuler que la construction des meules exige plus de travail, et présente souvent de rembarras dans les saisons pluvieuses , parce que le foin n'est en sûreté contre la pluie que lorsque la meule est terminée, et qu'on n'est pas toujours assuré qu'il n'en surviendra pas pendant qu'on la construit.

On fait les meules rondes ou carrées , ou sous la forme d'un carré long, dont un des petits côtés est tourné du côté d'où vient ordinairement la pluie. Ce que je pourrais dire ici sur la manière de construire les meules ne pourrait suffire pour mettre le lecteur en état de l'exécuter convenablement ; les personnes qui voudraient introduire chez elles cette méthode ne peuvent mieux ~~faire que~~ de faire venir un homme exercé des pays où cette méthode est en usage.

Soit qu'on mette le foin en meules ou dans des greniers , il est fort important de presser et tasser la masse bien également, à mesure qu'on la forme. Souvent on fait faire cette opération par des ~~enfants~~, qui-s'en acquittent fort mal ; on doit , au contraire , confier cette besogne à des ouvriers soigneux ; le foin entassé subit toujours une fermentation plus ou moins forte , fermentation très utile pour sa bonne qualité, et qui s'opère très inégalement lorsque la masse est tassée plus fortement sur quelques points que sur d'autres. Si le foin n'est pas très sec , la moisissure , la pourriture ou ~~l'inflammation~~ se manifestent toujours, soit à la surface de la masse, qui, dans les greniers, est ordinairement mal tassée, soit

dans les parties qui n'ont pas été assez serrées et où l'air a pu pénétrer ; . lorsqu'au contraire la masse est tassée bien également, surtout si l'on a soin de la couvrir entièrement d'un lit de paille et de fermer les volets du grenier pour que l'air n'y joue pas, elle peut bien s'échauffer et *suer* ; mais elle se desséchera bientôt ; peut-être le foin brunira—t-il s'il â été rentré un peu trop humide , mais cela ne lui fera rien perdre de sa qualité ; la moisissure ni l'inflammation ne sont pas à craindre si l'air ne peut pénétrer dans la masse.

Autrefois on croyait qu'il était utile de ménager dans les masses de foin des **courans** d'air, au moyen de lits de fagots ou d'espèces de cheminées qu'on y pratiquait ; mais dans les pays où l'on apporte le *plus* de soin à la conservation du fourrage, comme en *Belgique* dans le *Palatinat*, le pays de *Hanovre*, et tout le nord de l'Allemagne, ou a reconnu, depuis plus *de* cinquante ans , que cette opération était fondée sur un faux principe : aussi on a soin d'intercepter le mieux qu'on le peut l'introduction de l'air dans les meules, en tassant très fortement le pourtour : on préfère, par cette raison . les toits *en* paille, qui recouvrent immédiatement la masse, aux toits mobiles , qui laissent de l'intervalle au dessous d'eux. Pour le foin qu'on rentre dans les greniers, ou prend des soins dirigés d'après le même principe.

Dans plusieurs cantons des mêmes pays , on fait même souvent ce qu'on appelle *du foin brun* : pour cela, on entasse le foin en meules bien serrées, lors—

qu'il n'est encore ~~qu'imparfaitement~~ sec ; il ne tarde pas à s'échauffer considérablement ; toute la meule sue et s'affaisse de manière à se réduire à un volume beaucoup moindre ; ~~elle~~ ne tarde pas alors à se dessécher , et le foin se trouve comprimé en une masse brune , dure , et qui ressemble à de la tourbe : on ne peut plus en tirer qu'en le coupant avec des couteaux , des bèches bien tranchantes, ou des haches. L'opinion d'un grand nombre de cultivateurs est que ce foin brun est plus profitable aux bestiaux que le foin vert ; tout le monde est d'accord qu'il vaut mieux pour l'engraissement des boeufs.

Sana pousser les choses aussi loin que dans ce ~~der-~~
~~nier~~ procédé , il est certain que la fermentation est toujours utile au foin ; elle se manifeste toujours , - dans les masses de foin ~~nouveau~~ , à un degré plus ou moins fort , excepté ~~peut-être~~ lorsque le foin a été rentré excessivement sec , car aucune fermentation ne peut s'opérer sans un peu d'humidité ; mais alors le fourrage est d'une qualité inférieure.

L'art de diriger la fermentation du foin est une partie importante des connaissances que doit posséder un cultivateur ; les principes de cet art se bornent à rentrer le fourrage au degré de dessiccation nécessaire pour produire le degré de fermentation qu'on désire, à tasser la masse- uniformément dans toutes ses parties, et , dans tous les cas , à empêcher autant que possible l'introduction de l'air dans la masse.

Les principes que j'énonce ici sont très ~~différens~~ de ceux. qui dirigent presque tous les agriculteurs français ; mais je les présente avec confiance, parce

qu'une longue expérience m'en a démontré la justesse.

FENaison DU TRÈFLE . DE LA LUZERNE , DES
VESCES ETC.

Le moment le plus convenable pour faucher ces plantes, lorsqu'on les destine à faire du fourrage sec , est celui où la plus grande partie des fleurs sont épanouies ; si l'on fauche plus tôt, on perd sur la quantité, et le séchage est plus difficile ; si l'on attend plus tard, les tiges deviennent dures , et le fourrage est de qualité inférieure. Cependant lorsqu'on destine le foin de vesces à la nourriture des chevaux , en peut attendre , pour faucher cette plante , qu'une partie des siliques soient déjà formées. Lorsque les vesces se couchent, ce qui arrive assez fréquemment dans les sols fertiles et dans les années humides , il ne faut pas tarder de les faucher, parce qu'alors les pluies les font bientôt pourrir par dessous, ce qui nuit beaucoup à la qualité du fourrage. Pour la luzerne , on est quelquefois forcé de faucher lorsque les fleurs commencent à peine à paraître ; c'est dans le cas où, après une sécheresse , on s'aperçoit que les feuilles du bas de la tige sont jaunes et commencent à tomber. Alors, si l'on tarde plus long-temps à faucher, les plantes repoussent du pied au lien de croître en hauteur , et l'on n'obtiendrait ensuite qu'un fourrage mêlé de tiges dures et de pousses trop tendres ; on perdrait beaucoup aussi sur la coupe suivante.

,

La conversion de toutes ces plantes en foin, ainsi que des autres plantes du même genre, exige une manoeuvre tout à fait différente de celle qui convient au foin des prairies. Les **feuilles** des graminées et des autres plantes qui sont les plus communes dans les prairies, sont longues, et se pelotonnent ensemble, de sorte qu'elles se laissent facilement amasser au râteau : au contraire, celles du *trèfle* et des autres plantes du même genre sont arrondies, et lorsqu'elles sont séparées des tiges, elles tombent à terre et sont perdues pour le fourrage ; cependant les feuilles sont la partie la plus savoureuse et la plus nourrissante de la plante : le traitement qu'on fait *éprouver* à ces fourrages doit donc avoir pour but principal de les conserver autant qu'il est possible. Le meilleur procédé pour arriver à ce but consiste à laisser le trèfle en **andains**, pendant un jour ou deux au plus ; on le met alors en petits tas, nommés, dans ~~quelq. v. cantons~~, **chevrottes** ou **de-cottes** ; si le temps est beau, on laisse subsister ces **chevrottes** sans y toucher, pendant deux ou trois jours ; si elles ont été aplaties par une forte pluie, - on se contente de les retourner en les **desserrant** le plus qu'on peut, de manière que l'air les pénètre bien. Aussitôt que ces **chevrottes** sont à moitié *sèches*, on les transporte une à une entre les bras, pour en former **des** tas coniques de cinq à six pieds de hauteur, que l'on ne presse pas. Si ces tas sont faits avec soin, c'est à dire bien régulièrement, et bien formés en pointe aiguë, le fourrage achève de *s'y* **des-sécher complètement**, sans qu'il soit besoin d'y **tou-**

cher jusqu'au moment du chargement , et les plus fortes averses ne les endommagent pas. C'est du soin avec lequel on forme ces tas que dépend tout le succès de l'opération , car des tas irréguliers et formés avec négligence se laissent facilement détremper par les pluies. Dès que le trèfle approche de la dessiccation , on ne doit jamais le toucher que le soir ou le matin , et jamais à la chaleur du jour, parce qu'alors il se brise trop facilement , et l'on perd beaucoup de feuilles. Ce procédé coûte très peu de main-d'œuvre , et l'on obtient un fourrage d'une excellente qualité , à moins que le temps ne soit excessivement pluvieux.

On a recommandé de mettre le trèfle en bottes coniques , pour le faire sécher , dans les années pluvieuses : pour cela, une femme prend une brassée d'herbe aussitôt après le fauchage , et en forme une petite botte conique ou en forme de pain de sucre ~~u poids d'environ cinq à six livres de foin sec~~, elle la dresse . et assujettit la pointe par le moyen d'un petit lien , qu'elle forme avec quelques uns des brins les plus longs. Les bottes restent ainsi sans les toucher, jusqu'à ce qu'elles soient sèches. Cependant après de très fortes pluies, il est bon de les renverser pour les redresser ensuite, afin de laisser sécher le terrain sous elles.

Il y a, pour faire le foin de trèfle , une troisième méthode , qui est généralement en usage dans plusieurs parties de l'Allemagne, où elle est connue sous le nom de méthode *Klapp.ayer*, parce que c'est cet agronome qui l'a indiquée le premier : elle con-

JUIN.



site à mettre l'herbe en gros tas, dès le lendemain du jour oit elle a été fauchée ; ainsi l'on mettra en tas , dans l'après-midi , toute l'herbe qui a été fauchée dans la journée de la veille. Les tas doivent être gros, et contenir chacun la charge de plusieurs chariots; on doit les fouler fortement et bien également dans toutes leurs parties. Ordinairement la fermentation commence à s'y établir peu d'heures après qu'ils ont été formés, et elle augmente rapidement. On doit alors observer avec soin et fréquemment l'état de la fermentation , et lorsqu'elle est parvenue au point où la chaleur ne permet plus de tenir la main dans le tas, et où il s'en échappe de la vapeur lorsqu'on y fait une ouverture , on démonte promptement le tas, et l'on étend le foin à l'entour. Quelques heures de soleil, ou même de vent, suffisent pour dessécher complètement le foin qui a subi cette fermentation, et pour le mettre en état d'être rentré ; les feuilles ne s'en détachent pas facilement. On conçoit qu'on ne doit pas manquer de démonte? le tas , aussitôt qu'il est parvenu au degré de fermentation convenable ; la pluie ne doit pas même faire retarder cette opération , sans laquelle tout se gênerait; mais aussitôt que le foin est refroidi , on petit le remettre en tas sans craindre qu'il s'échauffe de nouveau.

Lorsqu'il fait beaucoup de vent , il arrive souvent que dans le côté du tas qui y est exposé, une partie de l'herbe ne prend pas part à la fermentation ; cela peut arriver aussi , si on n'a pas foulé la masse bien également. On s'en aperçoit en démontant le tas ,

142 J U I N .

parce que cette herbe est restée verte , tandis que le reste est devenu brun. Dans ce cas, on met à part celle qui n'a pas fermenté, parce qu'elle ne peut pas sécher aussi promptement que l'autre , et on la remet dans d'autres tas pour la faire fermenter, ou on la fait sécher de toute autre manière.

Cette méthode est sans contredit la plus prompte par laquelle on puisse faire sécher le trèfle ; car dans trois jours, il peut être fauché et rentré ; mais elle est coûteuse , par le grand nombre de bras qu'elle exige pour les divers **déplacemens** du foin : elle peut être très précieuse dans une saison pluvieuse. Le foin préparé par cette méthode est sucré au goût, et pendant la fermentation le tas répand une forte odeur de miel; ce fourrage plaît aux bestiaux.

Ce que j'ai dit du trèfle dans tout cet article s'applique également aux vesces , à la luzerne , au sain-foin, à la lupuline et autres plantes du même genre.

Pour la conservation du fourrage produit par ces diverses plantes, soit dans des greniers, soit en meules, on peut consulter ce **que** j'ai dit, dans l'article précédent, sur le foin des prairies, et qui pent s'appliquer également à tous ces fourrages. Cependant le foin préparé par la méthode de *Klapmayer* n'a plus de fermentation à subir dans la masse : ainsi on peut le rentrer sans inconvénient , parfaitement sec.

TONTE DES MOUTONS.

Dans beaucoup de *pays*, l'usage est de laver la laine à dos, avant la tonte. Il serait à désirer qu'on

abandonnât cette coutume , qui n'est pas sans **inconvéniens** pour la santé des animaux , et qui est même peu profitable fi l'acheteur ; car un lavage aussi imparfait que celui qu'on peut exécuter ainsi, diminuant plus ou moins le poids de la laine, selon le plus ou moins de soin qu'on y a mis , on ne sait pas ce qu'on achète ; d'ailleurs le suint , dont on **enlève** une partie par ce lavage, est nécessaire pour faciliter les lavages **subséquens** : aussi les laines lavées **à dos** sont-elles plus **difficiles** à laver ensuite **complètement** , que celles qui ne l'ont pas été. Cependant **les** cultivateurs peuvent être forcés de continuer cette pratique, dans les cantons où les acheteurs refuseraient de prendre la laine autrement; elle est d'ailleurs **à** peu pris nécessaire dans les bergeries mal soignées , où la toison des animaux est souvent extrêmement sale.

Le lavage **à dos** doit toujours s'exécuter quelques jours avant la tonte, afin que la transpiration, qui a pu être arrêtée par cette opération , ait le temps de se rétablir.

Presque partout ce lavage s'exécute d'une manière fort incommode pour les ouvriers qui le font, et qui , par cette raison , y donnent peu de soin. On peut l'exécuter très commodément de la manière suivante . on creuse et élargit le lit d'un ruisseau, sur la longueur d'une vingtaine de pieds, et eu lui donnant huit **à** neuf pieds de largeur; on pave cette partie et l'on ferme les deux rives par de petits murs qu'on garnit de claies, si cela est nécessaire , pour empêcher les moutons de sortir de

cette espèce de canal. Au milieu de sa longueur, on place, pris de chacune des deux rives, un tonneau défoncé ou cuvier, fixé au fond de l'eau, laissant entre eux une distance de deux ou trois pieds au milieu du canal; un homme, se plaçant dans chacun de ces cuiviers, saisit les moutons, à mesure qu'ils passent entre les deux, et les lave ainsi fort à son aise et les pieds au sec. Entre les deux ouvriers, le canal est barré par une porte que ces hommes ouvrent ou ferment à volonté; le canal se trouve ainsi divisé en deux parties: la première, par où les moutons entrent par une pente douce qui se trouve à l'extrémité, doit être assez profonde pour que l'eau passe un peu au dessus du dos des moutons, et on les y fait entrer quelques minutes avant de les faire passer entre les mains des laveurs, afin que les ordures de leur toison se détrempent. A mesure qu'ils sont lavés, ils s'échappent par l'autre extrémité du canal, en traversant la seconde partie, qui doit être assez profonde pour qu'ils y nagent. A l'extrémité, se trouve un parc ou un pâturage bien sec, où les animaux se ~~ressuient~~ au soleil.

Dans la tonte, la laine doit être coupée très près de la peau, et le plus également possible, sans laisser des raies sur le corps de l'animal, comme cela ne se voit que trop souvent; on perd ainsi une quantité assez considérable de laine, et cela nuit à la recue de la nouvelle. On ne doit pas hésiter à payer plus cher un tondeur habile; les animaux en souffrent moins, et on regagne bien le prix sur la quantité de la laine. Au reste, une bonne tonte dépend

beaucoup aussi de la bonne construction des ciseaux ou fo ,ces avec lesquels elle s'exécute.

SEMER LE SARRASIN (*Polygonum fagopyrum*).

Le sarrasin est une récolte précieuse pour les sols pauvres, montagneux et froids; dans plusieurs cantons de cette espèce , c'est la récolte principale. Il présente aussi des avantages qui peuvent le faire admettre dans des sols de meilleure qualité ; son grain a autant de valeur que l'orge pour la nourriture et l'engraissement des cochons ; il vaut mieux que l'avoine pour les chevaux. Cette plante, fauchée en fleurs , forme un assez bon fourrage : sous ce rapport , elle est fort précieuse , parce que la promptitude de sa croissance la rend propre à remplacer d'autres plantes à fourrage qui n'auraient pas réussi. C'est une des meilleures récoltes que l'on connaisse pour former un engrais végétal, en l'enterrant A la charrue lorsqu'elle est en fleur.

Le sarrasin craint excessivement le froid , la moindre gelée le détruit; il ne doit donc pas être semé avant le 15 mai : le plus souvent c'est en juin qu'on le sème , et quelquefois même dans le commencement de juillet. On peut le semer encore plus tard, lorsqu'on veut le faucher pour fourrage. En général , deux mois et demi ou trois mois, A dater de la remaille, lui suffisent pour mûrir ses graines; on peut donc facilement le semer en seconde récolte, après du seigle , du colza , des vesces , etc. , et

même après du blé , lorsqu'on veut le faucher en vert ou l'enfouir pour engrais : c'est là sa place la plus convenable dans les bons sols. Cependant , on ne doit jamais oublier que le sarrasin exige un terrain parfaitement ameubli. Si quatre ou cinq labours sont nécessaires pour atteindre ce but, on ne doit pas les épargner.

Peu de récoltes craignent autant que le sarrasin une ~~semaille~~ trop épaisse ; on ne doit pas mettre plus d'un hectolitre de semence par hectare. Elle demande d'être enterrée très peu profondément.

Il y a une espèce qui craint moins le froid, mais dont le grain est de qualité inférieure ; c'est le *sarrasin de Tartane*.

PRAIRIES ARTIFICIELLES DANS LE SARRASIN .

Le trèfle , la luzerne , le sainfoin , et probablement aussi les autres espèces de prairies artificielles, réussissent parfaitement bien ~~dans~~ le sarrasin, peut être même mieux que dans toute autre espèce de récolte. Ce motif seul devrait suffire pour engager à cultiver cette plante, même dans les bons sols. Lorsqu'on tient beaucoup à la réussite d'une ~~se-~~
~~maille~~ de trèfle ou de luzerne , on ne peut mieux faire que de la semer avec du sarrasin. Cependant si le sol était trop riche , ou la saison très pluvieuse, le sarrasin pourrait se coucher , ce qui ferait périr la prairie artificielle , si l'on ne se hâtait de le faucher.

SEMER LES CARDÈRES (*Dipsacus fullonum*).

Les cardères , chardons à foulons , chardons à bonnetiers, qu'on destine à être transplantés en septembre, doivent se semer en juin , dans un carré de jardin ou autre terre bien riche et bien préparée. Ce mode de culture est infiniment préférable au semis en place : pour des plantes qui exigent un sol riche, comme la cardère , c'est une véritable dilapidation que d'occuper pendant deux années entières , pour une seule récolte , un sol semblable , dont on peut tirer facilement une riche récolte par année , et même souvent deux. Les frais de la transplantation ne sont rien auprès de cette perte , et même ces frais sont amplement compensés par la plus grande facilité de tenir le plant propre dans une pépinière, au lieu de sarcler, la première année, une grande étendue de terrain.

Lorsque le plant est levé dans la pépinière , on le sarcle proprement, et l'on espace les plantes à trois pouces environ , afin d'obtenir de gros replants ; on tient la pépinière parfaitement propre , jusqu'au moment où les plantes couvrent le terrain de leurs feuilles.

ÉBOURGEONNER LES CARDÈRES.

Lorsque les cardères plantées en . automne montrent cinq ou six têtes , il est bon de supprimer celle de la tige principale, qui prend ordinairement plus de grosseur que les autres ; le reste en sera

'3.

plus beau et d'une qualité plus égale. Plus tard, lorsque le nombre de têtes qu'on veut conserver sur chaque pied se sera développé, on supprimera toutes celles qui se montrent encore. Le nombre qu'on doit en conserver dépend du but qu'on se propose , de l'état de la terre et de la distance des pieds. Pour l'usage des bonnetiers, on doit chercher à avoir de grosses têtes , qu'ils paient ordinairement un bon prix ; mais pour l'Apprêt des draps, les têtes moyennes ont à peu près autant de valeur que les grosses. Moins on en laissera sur chaque pied , plus elles deviendront grosses. Dans un sol argileux , mais meuble et extrêmement riche, j'ai obtenu, par mille pieds , plus de dix mille têtes , toutes fort belles , et dont plus de moitié étaient propres à l'usage des bonnetiers ; les plants étaient espacés de dix-huit pouces en tous sens. Dans un terrain moins riche , ou si les pieds étaient plus rapprochés , on ne devrait laisser que quatre ou six têtes sur chaque pied.

Quinze jours ou trois semaines après ce premier ébourgeonnage , il est ordinairement nécessaire d'y repasser encore pour couper les têtes qui ont repoussé.

COUPER LES SOMMITÉS DES FÉVEROLES.

Dans les jardins, on coupe ordinairement les sommités des fèves *de marais* lorsque ces plantes sont en fleur ; cette opération est aussi utile aux féveroles ; non seulement il noue plus de fruits, et les siliques se nourrissent mieux et mûrissent plus tôt , circon-

tance fort importante' lorsqu'on doit semer du froment immédiatement après la récolte , mais c'est un excellent préservatif contre les ravages du puceron, qui est le plus dangereux ennemi de cette récolte. Cette opération n'est guère praticable sur les féveroles semées à la volée , à moins qu'on n'en ait qu'une petite quantité ; mais lorsqu'elles sont semées en lignes, on peut l'exécuter assez promptement. Un homme , en passant entre deux lignes, peut pincer de ses deux mains les sommités à droite et à gauche ; mais il ira beaucoup plus vite en se servant adroitement d'une faucille ou d'une serpe légère avec laquelle il abat les sommités. Le moment le plus favorable à cette opération est celui où les premières siliques sont déjà nouées ; car si on la fait plus tôt , il poussera de nouveaux jets ; cependant on ne doit pas la retarder aussitôt qu'on s'aperçoit de l'apparition du puceron. Après s'être montrés seulement sur les pousses tendres des sommités, la multiplication de ces insectes est extrêmement rapide, et en peu de jours toutes les plantes en sont infestées. Les insectes qu'on fait tomber avec les sommités qu'on abat périssent, et ordinairement la récolte est garantie ; on doit donc , à cette époque , visiter exactement, tous les jours, les champs de féveroles ; car il n'est pas rare que les ravages de ces insectes diminuent la récolte des trois quarts. On assure que les féveroles, semées en mélange avec l'avoine ou d'autres céréales, sont toujours exemptes des ravages du puceron , et diverses observations me donnent lieu de croire que cette assertion est fondée.

MONTE DES BREBIS.

Les brebis portent ordinairement cent ~~cinquante~~-trois jours, et rarement plus de deux ou trois jongs de plus ou de moins. Ainsi, si l'on veut avoir les agneaux en décembre, on doit commencer la monte dès la fin de juin ou au commencement de juillet. Dans les bergeries où la provision d'hiver est peu considérable, on retarde la monte, afin que les agneaux ne viennent qu'en janvier ou février, et j'avoue que cela me paraît préférable dans tous les cas, parce qu'il est bien plus facile de procurer une nourriture abondante ~~aux~~ mères et aux agneaux au printemps qu'en hiver. Jusqu'ici j'ai retardé, chaque année, l'époque de ^{1^a} monte du troupeau de **Roville**, et je m'en suis toujours bien trouvé. Je ne mets plus les béliers à la monte que dans le commencement de septembre.

Les brebis reviennent en chaleur tous les dix-sept jours, A peu près ; mais il paraît qu'elles ne viennent en chaleur que lorsque les béliers sont dans le troupeau : ainsi, si l'on tient les béliers séparés jusqu'au moment de la monte, comme on devrait toujours le faire, le plus grand nombre des brebis du troupeau ne sont en chaleur que quinze à vingt jours après qu'on a introduit les béliers. On ne doit, en conséquence, mettre d'abord avec les brebis qu'un petit nombre de béliers : sans cela, le nombre des brebis en chaleur étant très petit dans les premiers jours, il en résulterait des combats ~~fré-~~quens entre les béliers. On augmente le nombre de

ceux—ci à mesure qu'on s'aperçoit qu'il y a plus de brebis en chaleur. Cette pratique a l'avantage de présenter aux brebis des béliers frais et dans toute leur vigueur, pendant les *cinq* ou six jours que dure te fort *de la* monte. Ensuite on diminue encore le nombre des béliers, jusqu'à la fin de la *monte*, qui doit durer au moins soixante jours, afin que les brebis *qui* n'auraient pas retenu, ou qui n'auraient pas été saillies I leur première on même à leur seconde chaleur, puissent être saillies une troisième fois.

Cent brebis exigent au moins trois béliers, si l'on ne veut pas fatiguer ceux—ci. On peut les employer, mais avec modération, dès l'*âge* de dix—huit mois; et il est rare que, passé l'*âge* de six ou sept ans, ils conservent assez de vigueur pour faire le service du troupeau; car il est fort important de n'employer que des béliers assez vigoureux pour ne pas laisser passer l'instant de la chaleur *des* brebis, qui ne dure que douze ou *dix-huit* heures, et beaucoup moins dans les seconde et troisième chaleurs.

M. de *Morel-Vindé* est le premier qui ait fait des observations très exactes sur cet objet, et c'est à lui que j'ai emprunté ce que j'en dis ici.

~~~~~

~~~~~

n

JUILLET.

RÉCOLTE DU COLZA ET DE LA NAVETTE.

C'EST ordinairement dans le commencement de juillet, et quelquefois même dès la fin de juin, que

la navette et le colza d'hiver arrivent à maturité , la navette presque toujours huit ou dix jours avant le colza. Comme ces plantes s'égrènent avec beaucoup de facilité , il est nécessaire de les couper avant leur complète maturité. Le moment le plus convenable. est celui où un tiers environ des siliques commence à jaunir et à devenir transparent , et où les graines qu'elles contiennent sont d'un brun foncé, quoique encore tendres. Quoique les grains de toutes les autres siliques soient encore verts , le plus grand nombre arrive à une parfaite maturité dans les meulons comme je le dirai ci—après. Si la maturité est un peu trop avancée au moment où on les faucille , on ne doit couper que le soir ou le matin , à la rosée, ou pendant la nuit, s'il fait clair de lune. Vingt—quatre heures après le **faucillage** , ou même immédiatement après, si les plantes étaient déjà un peu mûres, on met le colza en *meulons* en transportant les javelles sur une place élevée et bien sèche du champ , et en les plaçant circulairement , le sommet au centre , en sorte que le meulon a pour diamètre deux fois la hauteur des tiges du colza. On continue d'ajouter de *même* des javelles en les croisant un peu l'une sur l'autre au centre, ce qui diminue graduellement le diamètre du meulon que l'on monte ainsi jusqu'à la hauteur de cinq à six pieds. Dès que le meulon a deux ou trois pieds de hauteur , les tiges ont ainsi une pente de dedans en dehors , qui **s'accroît** successivement jusqu'en haut, et le sommet en est entièrement conique. Les meulons restent en cet état jusqu'à l'**entière** maturité du grain , ce qui

exige ordinairement huit à douze jours, et s'ils ont été faits avec soin, ils sont à l'abri de toutes les intempéries, si j'en excepte des pluies très abondantes ~~et très~~ durables, qui causeraient encore beaucoup plus de dommage à la récolte dans toute autre ~~situation~~.

Lorsqu'on ne cultive qu'une petite quantité de ces plantes, on les rentre ordinairement pour les battre à la grange; il est nécessaire de les ~~transporter~~ au chariot dans des draps, et que le chariot lui-même soit garni de toile; *sans* quoi, on perdrait beaucoup de graine.

Mais partout où l'on cultive de grandes quantités de colza ou de navette, le battage se fait dans le champ même, sur de grandes *bâches en forte* toile de chanvre, et par les pieds des chevaux. Après avoir égalisé la place et en avoir *ôté* toutes les pierres, on y étend une *bâche* de quarante ou cinquante pieds en carré, sur laquelle on apporte le colza dans des draps. Si le colza est resté en javelles, on le porte sur- la *bâche*, soit dans des draps noués et portés à dos, soit sur des ~~traîneaux~~ de huit ou dix pieds de longueur sur cinq de largeur, portant à leurs quatre angles des ~~montans~~ de trois pieds de hauteur, et ~~garnis~~ de toiles. Un cheval mène ce ~~traîneau~~, et ~~lors-~~qu'il est arrivé près de la *bâche*, on y renverse toute la charge d'un seul coup. Si le colza a été mis en meulons, on transporte le meulon tout entier sur une toile de huit pieds en carré, que quatre hommes portent au moyen de deux perches de bois léger de onze pieds de longueur, et fixées à deux des côtés de la toile. Pour cela, après avoir étendu la toile à côté

du meulon, on passe sous celui—ci deux autres perches de même longueur que celles dont je viens de parler, et les ouvriers, saisissant les extrémités de ces perches, enlèvent le meulon tout entier, le déposent sur la toile et le transportent ensuite à la *bâche*, en portant les extrémités des perches sur leurs épaules. Lorsque la *bâche* est couverte de colza réparti bien également à deux pieds d'épaisseur environ, et déjà foulé aux pieds des ouvriers qui l'arrangent, on fait entrer sur la *bâche* trois chevaux déferrés, ou trois poulains de deux ans, qu'on fait trotter circulairement autour d'un homme qui occupe le centre, et qui les tient par une longe. Lorsqu'ils ont fait quelques tours, on retourne le colza avec des fourches et l'on y ramène encore les chevaux. Le battage se fait de cette manière très promptement. Si l'on avait une récolte très considérable, il serait bon d'établir deux *bâches*, afin que l'une se chargeât pendant qu'on bat et décharge l'autre.

Lorsque le colza est suffisamment battu, on le secoue avec des fourches, et l'on achève d'enlever la paille avec des râteaux; on amasse les graines mêlées aux siliques qui se trouvent sur la *bâche*, et l'on peut les transporter ainsi à la maison. Si l'on veut éviter l'encombrement sur les greniers, on peut nettoyer grossièrement le grain sur place, ~~au moyen~~ de cribles qui le laissent passer, et retiennent la *menue* paille formée des siliques.

Lorsque la graine est transportée sur les greniers, on doit l'étendre en couches minces, et la remuer fréquemment pendant les premiers temps, car elle

est sujette à s'échauffer , et alors elle perd beaucoup de sa valeur. Il est bon de ne la nettoyer **complètement** que lorsqu'elle est parfaitement sèche , ou mime lorsqu'on veut la vendre, parce qu'elle se conserve mieux, lorsqu'elle est mêlée d'un peu de menue paille.

J'ai eu des récoltes qui ont produit jusqu'à quarante hectolitres par hectare ; mais on doit considérer vingt à **vingt-cinq** hectolitres comme formant déjà une belle récolte , **qn'on** obtiendra cependant très souvent dans un bon sol , et avec une bonne culture.

J'ai essayé cette année (1829) , pour la première fois , de battre le colza au moyen de la machine à battre , et j'**en** ai été très satisfait : on peut battre facilement dans la journée dix à douze voitures de colza , et l'on est ainsi à l'abri de tous les **accidents** de température , qui dérangent si souvent cette opération, lorsqu'on la pratique dans les champs.

SEMER LE COLZA (*Brassica oleracea campestris*).

On croit généralement qu'un sol riche, **reuble** , frais, bien amendé, et préparé par plusieurs cultures . est absolument nécessaire au colza ; cependant l'expérience m'a appris , depuis quelques années , qu'au moyen d'une bonne culture on peut en obtenir des récoltes très satisfaisantes sur des sols légers et graveleux; il ne craint pas une terre un peu argileuse, c'est même celle qui lui convient le mieux ; mais

c'est à condition qu'elle soit parfaitement ameublie. Il est indispensable, de plus, que le sol où on le met puisse, par sa position, être parfaitement égoutté pendant l'hiver; les gelées lui sont ordinairement fatales, lorsqu'il se trouve dans un sol qui retient l'eau.

Le colza peut se semer de trois manières : 1°. en place à la volée; 2°. en place en rayons; 3°. en pépinières pour être repiqué; on peut même encore semer les pépinières, soit en rayons, soit à la volée. Le semis en place, soit à la volée, soit en lignes, est certainement le plus économique et le plus convenable, toutes les fois que le terrain est préparé assez tôt pour le recevoir. La remaille en lignes espacées de dix-huit pouces présente l'avantage d'admettre les binages avec la houe à cheval. Ainsi, sur une jachère, c'est toujours en place qu'il convient de semer le colza, et il en sera ordinairement de même soit après une récolte de vesces ou autre faite dans le courant de juin., soit même après une récolte de seigle ou de froment, lorsque le terrain n'a besoin que d'un labour pour la préparation, et lorsqu'on a le fumier nécessaire pour l'amender, ce qui est presque toujours nécessaire en plaçant ainsi le colza. La transplantation s'emploiera sur les terrains qui n'ont pu être ensemencés avant le 15 août, époque passée laquelle les semailles de colza sont beaucoup plus incertaines dans nos climats.

On doit calculer qu'un hectare de pépinière peut fournir du plant pour trois ou quatre hectares, si elle a été semée à la volée, ou en lignes à neuf pouces de

distance : dans ce dernier cas , on peut enlever une ligne entière entre deux an moment de la transplantation , et éclaircir les ligues qui restent. Il vaut encore mieux, comme cela se fait ordinairement en Flandre , arracher la totalité du plant , labourer le terrain , et l'employer à une autre destination. On a de plus beau plant en semant les pépinières en lignes à dix-huit pouces de distance ; mais alors on ne doit pas compter qu'un hectare fournira plus de plant qu'il n'est nécessaire pour en planter trois ; dans tous les cas, le terrain qu'on emploie ainsi pour pépinière est bien plus fortement épuisé par la production du replant *que* celui dans lequel le colza porte sa graine. Il est presque toujours nécessaire de le fumer fortement , aussitôt qu'on a arraché le plant.

Les semis en pépinière doivent se faire dans la dernière quinzaine de juillet , parce qu'il est fort important d'avoir .de gros replant. Par la même raison, on doit laisser le plant très clair dans la pépinière lorsqu'on le sarclera, opération qui est presque toujours nécessaire. Lorsqu'on sème en place, l'époque ordinaire est du 15 juillet au 15 août.

Le semis en place à la volée exige environ huit litres de graine par hectare ; on en emploie beaucoup moins en le semant en lignes ; on doit faire en sorte qu'il y ait environ une douzaine de graines par pied de longueur des lignes.

Le colza peut aussi se cultiver très avantageusement comme fourrage , pour le faire pâturer au mois de mars ou avril.

La puce de terre (*attise*) est un ennemi redoutable pour le colza au moment où il lève, ainsi que pour les navets, rutabagas, choux, etc. : de tous les moyens qui ont été indiqués jusqu'ici pour arrêter les ravages de cet insecte, je n'en connais aucun auquel on puisse avoir confiance ; la seule manière de s'en garantir est de semer une plus grande étendue de pépinières qu'on n'en a rigoureusement besoin ; de semer toujours sur la terre fraîchement cultivée, et s'il est possible, lorsque le temps est à la pluie ; d'enterrer les graines un peu **profondément** (deux pouces ne sont pas trop pour le colza) et enfin de ne faire ces semis que dans des sols très riches ou fortement amendés, de manière que les jeunes plantes prennent un accroissement très prompt ; car les ravages de la puce de terre ne sont ordinairement dangereux que jusqu'au moment où les plantes prennent leur troisième feuille, c'est à dire la feuille qui pousse entre les deux cotylédons, que les cultivateurs appellent ordinairement *oreilles*. J'ai cependant vu quelquefois ces insectes si nombreux, qu'ils dévoraient les plantes pourvues de trois ou quatre feuilles ; mais cela est extrêmement rare. En **général**, pour toutes les plantes de cette famille, le cultivateur doit employer tous les moyens qui sont en son pouvoir, pour leur procurer une végétation très active dans leur jeunesse.

RÉCOLTER LE SEIGLE.

C'est ordinairement dans ce mois que le seigle

arrive à maturité. Cette récolte ne présentant rien de particulier, je renvoie ce que j'ai à dire sur les récoltes des céréales à l'article *moisson*, qui se trouvera dans le mois d'août.

HERSER LES NAVETS.

Lorsque les navets semés en juin ont cinq à six feuilles, un hersage leur est fort utile. Si l'on doit les biner ensuite, ce qui est toujours très avantageux, on ne doit pas négliger ce hersage, qui prépare très bien la terre pour le travail de la houe ; et si le défaut de bras empêche de donner ces binages, le hersage y supplée, quoique très imparfaitement. Les personnes qui ne sont pas habituées à cette opération craignent ordinairement de faire du tort aux navets en hersant trop fortement ; mais si on en détruit un petit nombre, cela est infiniment plus que compensé par l'activité que donne cette opération à la végétation de la récolte. Dans la Flandre, où l'on en sème beaucoup, les cultivateurs disent ordinairement que *celui qui herse les navets ne doit pas regarder derrière lui*.

Tout ce que je viens de dire se rapporte aux navets semés à la volée : quant à ceux qui ont été semés en lignes, on les bine à la houe à cheval deux ou trois fois dans le courant de juillet et août.

HERSER LES CAROTTES.

Les carottes qui ont été semées dans le seigle,

160 JUILLET.

dans le colza ou dans toute autre récolte , doivent aussi recevoir un fort hersage , aussitôt que la première récolte est enlevée ; l'action de la herse leur fait encore bien moins de mal qu'aux navets : aussi l'on peut la passer plusieurs fois en long et en travers, de manière à enlever toutes les éteules , et une grande partie des mauvaises herbes. Une huitaine de jours après, lorsque les carottes sont bien relevées , on donne un binage soigné à la houe à main , en les laissant espacées à huit ou neuf pouces.

SEMER LES NAVETS EN SECONDE RÉCOLTE.

Après le seigle , le colza , la navette , les vesces et toute autre récolte qui s'enlève dans le courant de juillet, ou même souvent dans le commencement d'août , on peut semer des navets , si la terre est bien meuble. On doit cependant faire attention que les navets, pris ainsi en seconde récolte , épuisent beaucoup le sol : ainsi l'on ne doit tenter cette culture que dans une terre suffisamment riche, et dans tous les cas on doit s'attendre à une diminution sur le produit de la récolte de l'année suivante , à moins qu'on ne fume de nouveau.

Lorsqu'on veut cultiver des navets en seconde récolte , il est extrêmement important de labourer la terre immédiatement après que la première récolte est enlevée, afin de profiter de la fraîcheur que la terre conserve toujours lorsqu'elle est couverte, et qui se perd promptement après l'enlèvement de la récolte. Lorsque cela est possible , on

doit même enlever la récolte à mesure qu'elle est **faucillée**, pour la faire sécher sur un champ voisin, et labourer immédiatement.

Les navets n'exigent pas un labour profond, et dans les **sols légers**, l'**extirpateur** peut très bien remplacer la charrue.

Pour toutes les autres observations, on peut consulter ce que j'ai dit sur la semaine des navets dans le mois de juin. Le **hersage** et les binages seront presque aussi nécessaires aux navets cultivés ainsi en seconde récolte, qu'à ceux qui sont semés en place de jachère.

Au reste, quoiqu'il puisse être avantageux, dans beaucoup de circonstances, de prendre, dans la même année, une récolte de navets, de sarrasin, de millet, de carottes, etc., après une récolte qui a laissé le terrain libre de bonne heure dans la saison, il faut toujours prendre en considération, pour cela, l'état dans lequel se trouve la terre. Si elle n'est pas très riche, et qu'on ne puisse pas lui consacrer une surabondance d'engrais, la seconde récolte doit toujours être destinée à être enterrée au vert; et si le sol n'est pas bien net de mauvaises herbes, il vaut bien mieux, dans tous les cas, consacrer le temps où le terrain est libre, à lui donner des cultures répétées qu'à produire une seconde récolte. En général, la méthode des secondes récoltes, qu'on a appelées aussi *récoltes dérobées*, ne convient qu'à une agriculture très active et très vigoureuse, sur un terrain mis de longue main en bon état. Si on les applique mal, elles occasionent bien plus de perte

sas

JUILLET.

sur les récoltes qui suivent , qu'elles ne produisent de bénéfice.

RÉCOLTER LA GAUDE.

Le moment le plus favorable pour récolter la gaude est celui où les graines sont noires dans les capsules, à un tiers ou un quart de la hauteur des tiges, en partant du bas, et où l'on cesse de voir des fleurs à la sommité des tiges. A cette époque , les feuilles et les tiges sont encore vertes ; mais par l'exposition à l'air pendant la **dessication** , elles deviennent d'un beau jaune. Les teinturiers et **fabri-**
cans rebutent ordinairement la gaude qui est restée verte : c'est un pur préjugé , car je me suis assuré, par des expériences nombreuses et exactes, que la gaude qui a conservé sa couleur verte en séchant est tout aussi riche en teinture . et donne d'aussi belles nuances que celle qui est devenue jaune ; mais enfin les cultivateurs doivent se conformer à ce goût , quoique la couleur verte soit l'indication la plus certaine d'une **dessication** parfaite, c'est à dire prompte et opérée par un beau temps. **Lors-**
qu'on ne craint pas de pluie, le plus simple est de déposer la gaude , à mesure qu'on l'arrache , en javelles peu épaisses, qui couvrent tout le sol. Le **so-**
leil , joint à l'action des rosées , a bientôt jauni le dessus des javelles : alors on les retourne , pour laisser sécher et jaunir également le dessous. Par un beau temps , la **dessication** complète s'opère ordinairement ainsi en cinq ou six jours.

Lorsque le temps n'est pas an beau fixe , on ne doit pas laisser la gaude étendue sur terre , car une seule pluie suffirait pour la faire brunir et lui faire perdre presque toute sa valeur. Si l'on n'en a qu'une petite quantité , on peut la dresser contre des murs , des haies ou d'autres appuis, en l'y laissant jusqu'à ce qu'elle soit suffisamment sèche et jaune. Pour des cultures plus étendues , le moyen qui m'a le mieux réussi est le suivant : on prend des baguettes flexibles, un peu moins grosses que le petit doigt, et longues de trois ou quatre pieds ; on en forme des couronnes de huit pouces environ de diamètre, en entrelaçant la baguette sur elle-même ; on fait entrer dans chacune de ces couronnes une poignée de gaude, qu'on dresse sur le sol , en écartant les pieds et en plaçant la couronne aux trois quarts à peu près de la hauteur des plantes. La poignée ne doit pas être assez forte pour être serrée dans la couronne , autrement la dessication se ferait mal à cet endroit. La dessication est un peu plus lente par cette méthode qu'en étendant les plantes à terre ; mais aussi elles risquent très peu de chose du mauvais temps ; les plus modérées accélèrent même beaucoup le jaunissement de la gaude , et elle ne s'endommage pas, si ce n'est par des pluies longues et opiniâtres ; lorsque le temps est ainsi disposé, de quelque manière qu'on s'y prenne , il est presque impossible de sauver cette récolte.

Lorsque la gaude est parfaitement sèche , on la lie en bottes de dix livres : on, fait cette opération sur

des draps, pour recueillir ta graine qui tombe , et qui fournit une bonne huile à brûler.

RÉCOLTER LE PASTEL.

C'est ordinairement en juillet qu'on fait la première récolte du pastel destiné aux usages de la teinture. On connaît qu'il est temps de Je prendre , lorsque les premières feuilles commencent à prendre une nuance jaune. On les coupe avec des faucilles par un beau temps, et on les laisse exposées au soleil pendant une demi-journée ou une journée, en les retournant, si la récolte est très épaisse , afin qu'elles soient toutes bien flétries. Sans cette précaution , elles donneraient trop de *jus* au moulin , ce qui les rendrait très difficiles à écraser. Lorsqu'elles sont au point convenable , on les transporte au moulin , qui est ordinairement formé d'une meule verticale , tournant sur une meule horizontale, de même que ceux où l'on écrase les graines à huile. On fait mouvoir la meule sur les feuilles de pastel, en les retournant continuellement, jusqu'à ce qu'elles soient réduites en pâte. On place cette pâte sous un hangar exposé à l'air, en en formant un monceau élevé, dont on unit la surface en la battant avec des pelles , et on l'abandonne ainsi à la fermentation, pendant une douzaine de jours , plus ou moins, selon la température de l'atmosphère. Il est difficile de donner une indication certaine sur l'époque où la fermentation est assez avancée ; quand

on a fait cette opération une seule fois, on reconnaît facilement cette époque , à un changement total dans l'odeur qui s'exhale du monceau. Si l'on a attendu trop long-temps, il se forme bientôt des 'vers d'une espèce particulière dans la croate du tas. On mêle ensemble toutes les parties du tas, et l'on en forme des pelotes de la grosseur du poing , soit en les pressant entre les mains, soit au moyen d'un moule fait exprès. On place ces pelotes sur des claies, dans un lieu où l'air circule librement . **mais**

l'abri du soleil et de la pluie. Lorsqu'elles sont parfaitement sèches, elles forment ce qu'on appelle le *pastel en coques*. Dans les pays où l'on ne cultive pas habituellement le pastel , les cultivateurs pourront éprouver beaucoup de difficultés pour se débarrasser de cette marchandise. J'en avais récolté et préparé , en 1818 , une quantité assez considérable ; mais aucun teinturier ne voulut en faire usage. Un an après , un négociant se chargea de le vendre comme pastel étranger ; tous les teinturiers en furent aussi contents que du pastel d'Albi, et si j'en avais eu vingt fois davantage, je m'en serais défait facilement.

Malgré cela , je n'ai pas repris la culture de cette plante, parce que la préparation en est fort embarrassante, à une époque où tous les travaux pressent dans une exploitation rurale.

On parle souvent de trois ou quatre coupes , ou même davantage dans une année ; quant à moi , dans les deux années que j'ai cultivé cette plante , je n'ai pas remarqué qu'il fût possible d'en faire

168 JUILLET.

plus de deux coupes, encore la dernière est-elle peu considérable. Cependant -elle était placée dans un sol extrêmement riche. Je crois que c'est seulement dans les provinces méridionales qu'on peut espérer d'en obtenir davantage.

BINER LES RÉCOLTES SARCLÉES.

Dans tout le courant de ce mois , on doit avoir l'œil sur toutes les espèces de récoltes sarclées, afin de n'y laisser croître aucune mauvaise herbe , et de ne pas laisser la terre se durcir par les sécheresses. La houe à cheval, dans les récoltes plantées ou semées en lignes, ou la houe à main , pour celles qui sont semées à la volée , doit être employée à temps et avec diligence, pour prévenir ces deux inconvénients.

SEMER DU SARRASIN APRÈS LES VESCES.

Les vesces qui ont été semées les premières , et qui ont été fauchées pour fourrage , laissent maintenant le terrain libre , et il reste encore un espace de temps suffisant pour y faire une récolte de sarrasin ; si le terrain est destiné à recevoir à l'automne du blé ou du colza , le sarrasin devra être fauché en vert pour la nourriture des bestiaux, ou, mieux encore, si le sol n'est pas très riche , enterré par un seul labour , pour recevoir la semaille ou la plantation. Cette méthode d'amender les terres par des récoltes enterrées en vert présente une ressource très précieuse pour des terrains éloignés de la

ferme , ou situés de manière qu'il serait difficile d'y conduire de l'engrais.

AOUT.

LA MOISSON DES BLÉS , DES ORGES ET DES AVOINES.

Les conventions que font les cultivateurs avec les **manouvriers** , pour l'exécution des divers travaux de la moisson, varient beaucoup d'un pays à l'autre ; je ne dirai rien ici des avantages ou des **inconvéniens** qu'elles peuvent présenter , parce que je crois que c'est un article sur lequel chacun est à peu près forcé de suivre les usages du pays ; on risquerait trop souvent, en voulant s'en écarter , de se trouver sans ouvriers. Il n'y a d'exception à cette règle que dans les localités où les **manouvriers** dépendent tellement d'un cultivateur, qu'il peut les forcer à consentir à des conditions qui, seront peut-être plus avantageuses pour eux, mais qu'ils rejetteront infailliblement, par le seul motif qu'ils n'y sont pas habitués , s'ils peuvent trouver de l'ouvrage ailleurs.

L'usage le plus ordinaire est de couper les céréales à la faucille ; dans quelques cantons , on coupe , à la faux, les orges et les avoines , et même on étend quelquefois cette méthode au blé. Ordi-

nairement les grains coupés à la faux laissent l'éteule moins longue qu'à la faucille, c'est un avantage assez important, à cause de l'augmentation de paille qui en résulte. Un ouvrier peut faire une bien plus grande étendue de terrain dans sa journée, avec la faux qu'avec la faucille; mais aussi des hommes forts et exercés peuvent, seuls, faire ce travail, tandis que les vieillards, les femmes et les jeunes gens, peuvent manier la faucille: aussi le prix qu'on paie ordinairement pour une étendue donnée de terrain, dans l'une ou l'autre de ces deux méthodes, ne présente—t—il pas une très grande différence. Il est certain qu'un faucheur habile, avec un instrument bien disposé, peut abattre les céréales sans les égrener plus qu'avec la faucille; mais il faut pour cela que la récolte soit à pleine faux, un peu élevée, et nullement versée; dans les autres cas, l'emploi de la faucille est nécessaire. Au total, je ne trouve pas, à l'une ou à l'autre de ces deux méthodes, des avantages assez ~~im-~~**portants** pour qu'on doive s'écarter de l'usage du pays qu'on habite. L'emploi de la faucille présente le grand avantage de donner de l'occupation à un grand nombre d'individus; il est certain qu'elle s'applique mieux aussi à toutes les circonstances, et qu'il faut une grande habileté de la part des faucheurs, pour que les épis soient disposés aussi régulièrement dans la gerbe qu'ils le sont après le **faucillage**, ce qui n'est pas sans inconvénient pour le battage.

Il est d'usage, dans plusieurs cantons, et dans

diverses parties de l'Europe , de moissonner les grains, et spécialement le froment, quelques jours avant sa parfaite maturité, et lorsque le grain cède encore sous le doigt en le pressant fortement.

Il est certain qu'on prévient , par ce moyen, une perte souvent considérable produite par l'égre-nage , surtout dans quelques variétés de froment ; et partout où l'on cornait cette pratique , on s'ac-corde à dire que le blé ainsi récolté *prématurément* est de meilleure qualité pour la mouture. On peut , en général , couper le froment six ou huit jours avant sa complète *maturité*, c'est à dire lorsque la paille ne conserve presque plus cette teinte verdâtre , et que les grains ont acquis une consistance analogue à celle de la cire ; mais il faut alors que le grain reste , soit en javelles, soit en meulons, jusqu'à son entière *dessication* , car il s'altérerait infailliblement si on l'entassait dans les granges , dans cet état de maturité incomplète.

Il est ordinairement avantageux de couper l'avoine un peu sur le vert , surtout certaines variétés , avec lesquelles on courrait risque de *perdre* beaucoup de grains par l'effet des grands vents, si on les laissait mûrir parfaitement sur pied. L'avoine qui a été ainsi coupée avant sa complète maturité doit rester pendant une huitaine de jours au moins sur le sol , pour que le grain arrive à sa perfection. Il est bon même qu'elle reçoive, dans cet intervalle, une ou deux ondées; une trop longue exposition à l'air et à la pluie peut *seul* nuire au grain, et surtout à la paille, comme on le voit dans les récoltes

de presque tous les cultivateurs , qui poussent à l'extrême la pratique du javelage de l'avoine.

Ou pourrait croire que le gonflement que produit sur le grain la pluie qu'il reçoit en cet état , ne doit être que momentané , et qu'en se desséchant , il reviendra au même état où il était auparavant ; mais on se tromperait beaucoup : ce n'est pas de l'eau seule qui est entrée dans le grain ; les tiges ramollies par la pluie on les rosées, en transmettant cette eau au grain , par l'effet d'un reste de vie qui anime encore la plante , leur transmettent en même temps des principes nutritifs , qui augmentent le poids , ainsi que le volume du grain.

Lorsqu'une récolte est versée , on doit aussi ne pas tarder à la faire couper au premier beau temps , sans quoi les grains courraient risque de s'altérer.

La moisson est un des travaux rustiques qui exigent le plus d'activité et de célérité, surtout dans les années où le temps est pluvieux ou incertain. Le cultivateur qui met de la négligence on trop peu d'activité à cette partie si importante de ses opérations , doit s'attendre à éprouver des pertes considérables. Chaque jour de beau temps doit être employé comme si l'on comptait avec certitude sur la pluie pour le lendemain , et même pour le soir. Celui qui a toujours ce principe devant les yeux , aura bien rarement quelque perte notable à déplorer; car il n'arrive presque jamais, même dans les saisons les moins favorables, qu'il ne se rencontre, dans le courant de la moisson , quelques journées , ou du moins quelques demi—journées de

beau temps , qui , employées avec activité et intelligence , permettent de rentrer les récoltes sans accident ; mais pour cela, il est nécessaire que le cultivateur ait sous la main un grand nombre de bras. En commençant sa moisson , il doit toujours calculer qu'il peut arriver telle circonstance où faudra , dans une demi-journée , faire la besogne ordinaire d'une ou deux journées. L'intelligence avec laquelle on distribue les ouvriers aux divers travaux , influe aussi , autant que leur nombre, sur la célérité de l'exécution ; il faut à chaque chantier un nombre de bras suffisant pour expédier l'ouvrage , de manière à ne pas faire attendre un autre chantier : ainsi , le nombre des ouvriers qui doivent lier les gerbes , charger les voitures, les décharger, doit être proportionné , en sorte que tout marche sans confusion, et sans que personne reste un seul instant sans rien faire. Les attelages et les chariots doivent aussi être en nombre suffisant pour que jamais les ouvriers ne les attendent. Ce que j'ai dit , à l'article de la fenaison , sur les moyens d'expédier le plus d'ouvrage possible , avec un nombre déterminé de chevaux, s'applique également ici.

De toutes les céréales , l'orge est celle qui court le plus de danger , lorsqu'il survient de longues pluies pendant qu'elle est en javelles, parce que c'est celle qui germe le plus facilement dans ce cas. C'est donc vers cette récolte qu'on doit diriger ses principaux soins , dans une saison semblable : aussitôt que le dessus des javelles est ressuyé , on doit les retourner, pour empêcher la germination de se

déclarer dans les grains qui touchent la terre. Une méthode très recommandée dans les années pluvieuses est de lier l'orge , aussitôt qu'elle est coupée, en petites gerbes , en ne faisant le lien que d'une longueur de paille de seigle , et de dresser- ces gerbes en écartant un peu le pied. Le lien doit être placé près des épis, à peu près aux deux tiers de la hauteur des tiges. Pour ne pas le serrer trop fortement , l'ouvrier qui lie la gerbe ne la presse pas de son genou, comme on le fait communément, mais la serre seulement entre ses bras. Des gerbes faites ainsi et dressées sur le sol peuvent y rester long-temps sans souffrir des plus mauvais temps. Cette méthode s'applique également au blé.

Quant à l'avoine , c'est le grain qui a le moins à souffrir de l'humidité de la saison , à moins que la récolte ne soit excessivement tardive , comme je l'ai vu eu 1817. Les avoines n'ayant pu être coupées cette année, pour la plus grande partie, qu'en octobre et même en novembre , des pluies continues . et ensuite des neiges qui sont survenues, ont entraîné des pertes immenses. Dans un cas semblable, la conduite qu'on doit tenir est fort embarrassante ; mais je crois qu'on aurait pu en sauver une grande quantité en la mettant en petites gerbes, comme je viens de le dire. Ce n'est au reste qu'une présomption; car j'ai perdu mes avoines , cette année-là, comme le plus grand nombre des cultivateurs du nord-est de la France.

Dans les étés excessivement pluvieux de 1828 et 1829 , je me suis très bien trouvé de l'adoption d'une

méthode usitée dans quelques cantons de la Normandie, et qui consiste à mettre le blé, après le **fau-**
cillage , en *meulons* ou *moyettes*, qui se font de la manière suivante : on place sur un endroit sec et élevé des champs une javelle, que l'on replie sur elle-même vers le milieu de la longueur de la paille , en sorte que les épis ne posent pas à terre , mais viennent s'appuyer sur l'extrémité opposée de la javelle. Un homme , auquel cinq ou six femmes apportent successivement des javelles , construit les meulons, en les plaçant circulairement autour de la javelle repliée, tous les **épis dirigés** au centre et reposant sur cette javelle , en sorte que le meulon a pour diamètre deux fois la longueur des tiges du froment. Sur le premier rang de javelles il en pose un second placé de même , et ainsi , **en** montant d'aplomb les parois circulaires du **meu-**
lon , jusqu'à ce que celui-ci soit parvenu à la hauteur d'environ trois pieds. Tous les épis se trouvant au centre, ce point se trouve plus élevé que le **pour-**
tour , circonstance fort essentielle , parce que tous les brins de raille ayant ainsi une pente vers le dehors du **meulon** , l'eau qui pourrait s'y insinuer tend toujours à s'écouler au dehors. Lorsque le **meu-**
lon est arrivé à cette hauteur, on continue de l'élever de même, mais en croisant toujours un peu davantage les épis au centre, ce qui diminue graduellement le diamètre du meulon. Lorsque celui-ci est arrivé à la hauteur de cinq pieds environ, le centre se trouve fortement bombé et en forme de cane. On le couvre alors **d'une** gerbe liée près de son extrémité

inférieure , eu la renversant sur le sommet du cône , et l'on arrange. avec soin les épis tout autour , afin que toute la surface du cône soit également couverte. Lorsque les grains ne ~~contiennent~~ pas beaucoup d'herbes vertes, et qu'ils ~~ne~~ sont pas mouillés au moment où ~~on~~ les faucille, on peut les mettre en meulons immédiatement après qu'Us ont été coupés; *dans* le cas contraire, il faut attendre qu'ils soient passablement ~~ressuyés~~, ou que l'herbe soit du moins amortie ; mais *on peut toujours* mettre le grain en meulons beaucoup avant l'instant où il serait possible de le serrer dans les granges. Une fois qu'il est eu meulons , il peut y rester pendant huit ou quinze jours, ou même davantage , jusqu'à ce que le temps et les autres travaux , , permettent de s'occuper à le rentrer , il n'y souffre d'aucune intempérie, la maturité du grain s'y achève très bien , et celui-ci y prend une très belle qualité. Je crois que de tous les ~~moyens~~ qui ont été proposés jusqu'ici pour sauver les récoltes de céréales dans les saisons pluvieuses , celui que je viens de décrire , mérite ~~décidément~~ la ~~préférence~~ , quoique qu'il entraîne certainement une légère augmentation de ~~main-d'œuvre~~.

Dans beaucoup de pays., on ~~conserve les grains~~ en ~~gerbes dans~~ des granges; dans d'autres , on eu fait des meules ~~exposées à l'air~~. Cette dernière méthode présente des avantages qui devraient la faire ~~adopter~~ partout. Lorsqu'une ~~meule~~ est bien faite , le grain est entièrement à l'abri des ~~ravages~~ des ~~sou-~~ris, qui font tant de dégâts dans les granges; il s'y ~~conserve sain pendant beaucoup plus long-temps~~

et peut, sans inconvénient, y rester pendant deux années; il court aussi beaucoup moins de risques de s'altérer, lorsque la récolte a été rentrée sans être parfaitement sèche. L'usage de loger les gerbes dans les granges présente cependant l'avantage de les avoir plus sous la main pour le battage, et évite la main-d'oeuvre nécessaire pour transporter les gerbes à la grange pour les battre, ce qui ne peut se faire par les mauvais temps; mais aussi la dépense qu'il entraîne pour la construction des bâtimens est très considérable. Si l'on pèse exactement les avantages et les inconvéniens de chacune des deux méthodes, on trouvera que la balance penche beaucoup en faveur des meules. Depuis quelques années, on élève en Angleterre la plate-forme en bois sur laquelle repose la meule, sur six piliers en fonte : de cette manière, le grain est entièrement à l'abri des souris.

Tout cultivateur qui aime à se rendre compte à lui-même des résultats de ses opérations, doit tenir une note exacte du nombre des gerbes qu'il a récoltées pour chaque espèce de grain, en faisant en sorte que les gerbes soient aussi égales entre elles qu'il est possible. Par ce moyen, dès qu'il a commencé à faire battre, il peut déjà se faire une idée approximative assez exacte du produit de ses récoltes, ce qui peut lui être fort utile pour diriger sa conduite.

Il est quelques cantons où l'on charge l'orge et l'avoine sans les lier en gerbes; mais c'est un usage qu'on doit laisser aux négligens.

SEMER LA. NAVETTE (*Brassica napus sylvestris*).

La navette passe pour être moins exigeante que le colza sur la richesse du sol on on la place. Dans un terrain qui n'est pas très riche, sa réussite est donc plus assurée que celle du colza ; mais , dans un très bon sol, son produit est toujours moindre. Comme on peut la semer plus tard que le colza , c'est à dire pendant tout le courant du mois d'août , et même jusqu'au 15 septembre, on a plus de temps pour préparer la terre qu'on lui destine , que pour le colza , lorsqu'on saine celui—ci en place.

La terre qu'on destine à la navette doit être préparée par deux ou trois labours, et fumée, si elle n'est pas assez riche. On sème à la volée huit à dix litres de graine par hectare, et on l'enterre, soit à la herse , soit par un trait d'extirpateur, en prenant deux pouces environ de profondeur. On peut aussi la semer en rayons à dix—huit pouces de distance. La semence à la volée n'a pas autant d'inconvénient pour cette plante que pour le colza, parce qu'elle peut mieux se passer des binages, qui lui sont cependant fort utiles. Elle ne peut pas se repiquer.

SEMER LE TRÈFLE INCARNAT OU FAROUCH
(*Trifolium incarnatum*).

Le trèfle incarnat se cultive depuis très longtemps dans les provinces méridionales de la France ,

comme un fourrage précieux. Depuis quelques années , il a été introduit dans quelques uns des **départemens** septentrionaux du royaume , et il y **réussit** bien. Il n'est pas plus sensible aux gelées que le trèfle commun , surtout lorsqu'il a été semé d'assez bonne heure pour être bien enraciné avant l'hiver. Il a très bien résisté , à *Rouille*, à l'hiver très rigoureux de 1822 à 1823; tandis que les vesces d'hiver, que j'avais semées à côté, ont été **complètement** détruites. *Les* semailles les plus hâtives sont celles dont le succès est le plus assuré; ainsi dans nos climats, on ne doit guère passer la fin d'août.

La propriété la plus précieuse de *ce fourrage* est de pouvoir être coupé au printemps, une quinzaine de jours avant le trèfle commun , et ordinairement même avant la luzerne. Elle ne donne qu'une coupe , lorsqu'elle est fauchée en fleurs ; mais lorsqu'on la coupe avant l'apparition des premiers boutons de fleurs, ce qui peut convenir dans le cas où l'on a besoin de fourrage de très bonne heure au printemps, on peut encore en obtenir une seconde coupe : elle est peu **difficile** sur le choix du terrain. Cependant les sols légers , sablonneux et graveleux lui conviennent **beaucoup** mieux que les terrains argileux.

Cette plante se sème seule, après une **céréal**e ou récolte d'un autre genre; j'ai essayé de la mettre avec de l'avoine semée clair; et qu'on a fauchée deux fois en vert pour fourrage. Malgré cela, le trèfle incarnat a été étouffé , quoiqu'il ait très bien *levé* , et qu'il ait bien réussi dans les champs voisins, où

il avait été semé seul. Dans les environs de Genève, M. Pictet le semait ordinairement en juillet ou en août , avec du millet qu'il coupait à l'automne pour fourrage , et il récoltait le trèfle incarnat au commencement du printemps suivant. On obtient ainsi deux bonnes récoltes de fourrage dans un intervalle où la terre n'eût rien produit; car ces plantes peuvent se semer ainsi après une récolte de navette, de colza , de seigle , d'escourgeon , etc. , et le terrain est libre , l'année suivante , assez tôt pour le planter en pommes de terre , en haricots , en betteraves repiquées, ou même pour y semer de l'orge , etc.

Le trèfle incarnat consommé en vert forme un bon fourrage. Cependant je le crois inférieur au trèfle commun ; mais à l'époque où on le donne aux bestiaux , ils ne sont pas difficiles sur le fourrage vert. On peut aussi le faire sécher; mais de cette manière il est décidément inférieur au trèfle commun , à la luzerne , aux vesces , etc.

On doit semer par hectare cinquante livres de graine nettoyée , ou l'équivalent de graines non ~~dépouillées de~~ leurs balles. On préfère souvent cette dernière méthode, et il m'a paru en effet, ainsi qu'à M. Pictet , que la levée est plus assurée , probablement parce que l'enveloppe de la graine conserve l'humidité qui en facilite la germination. Cette plante aime à trouver un fonds ferme ; ainsi , dans un sol léger et qui n'est pas trop infesté de mauvaises herbes , le mieux est de ne pas labourer après la récolte de céréales , mais de semer à la volée

et de gratter ensuite la surface ~~du~~ sol par un bon hersage. Si cependant le terrain était trop sale , on donnerait un labour superficiel , et l'on herserait ensuite avant et après la **semaille**.

RÉCOLTER LE LIN.

Le moment de récolter le lin est celui où les feuilles jaunissent le long de la tige; on l'arrache **alors** , on le lie par poignées qu'oc réunit , par ~~pa-~~quets de trois , par un seul lieu placé près des têtes , et l'on dresse les paquets sur le sol , en écartant les poignées par le pied. J'ai trouvé cette méthode beaucoup préférable à celle de laisser le lin en ~~ja-~~**velles** sur le sol , parce que , lorsqu'il survient ~~des~~ pluies , une partie des tiges éprouvent déjà une ~~es-~~**pèce** de rouissage, qui fait que, lorsqu'on, fait rouir le tout , l'opération marche fort inégalement , en sorte qu'une partie est déjà trop avancée, lorsqu'une autre n'est pas encore assez rouie.

Au moment où l'on ~~arrache~~ le lin , les graines sont encore vertes et tendres dans les capsules; lorsqu'elles sont bien sèches , ~~ce~~ qui arrive ordinairement au ~~bout~~ de huit ou dix jours, on les sépare , ~~soit~~ eu battant la tête de chaque poignée sur un ~~billot~~ avec un morceau de bois un peu pesant , soit ~~en la~~ faisant passer entre les dents ~~d'un~~ peigne de ~~bois~~. La première méthode est beaucoup préférable pour les variétés de lin dont les capsules ne s'ouvrent pas facilement , parce que le peigne détache beaucoup de capsules entières , qui donnent eu.

suite beaucoup de travail pour les séparer des graines et les briser.

Après la séparation des graines, le lin est propre à passer au rouissage.

RÉCOLTER LE CHANVRE.

Dans quelques pays, on arrache ou l'on coupe à la faucille le chanvre mâle et femelle avant la maturité des graines, et aussitôt que les fleurs mâles ont répandu leur poussière fécondante; et l'on sacrifie ainsi la graine pour obtenir une filasse de meilleure qualité. Dans d'autres, on les recueille aussi ensemble, mais seulement après la maturité des graines; la filasse est alors de qualité bien inférieure. Enfin, dans beaucoup de cantons, on arrache brin à brin le chanvre mâle, aussitôt que la floraison est passée, et on laisse sur pied la femelle jusqu'à la maturité des graines. Chacune de ces méthodes présente des avantages et des inconvénients; on doit se diriger selon le but principal qu'on a en vue, soit pour recueillir la graine, soit pour obtenir une filasse de bonne qualité. Par la dernière des méthodes que j'ai indiquées, on ne sacrifie la qualité de la filasse que sur une moitié de la récolte, et l'on obtient peut-être une plus grande quantité de graine que si l'on eût laissé tous les brins sur pied; mais aussi elle exige beaucoup de main-d'oeuvre. Elle convient spécialement aux personnes qui ne cultivent qu'une petite quantité de chanvre, et qui exécutent les travaux eux-mêmes.

Au reste, dans les cantons où l'on entend le mieux la culture du chanvre, on n'emploie comme semence que la graine que l'on a récoltée sur des pieds spécialement destinés à cet usage , et que l'on cultive isolément dans les champs de pommes de terre ou de maïs. Les pieds ainsi isolés produisent une grande quantité de graine , et celle-ci est d'une bien meilleure qualité, pour la reproduction, que celle qui a été produite par des plantes serrées entre elles , comme cela est nécessaire pour obtenir de belle filasse. A cet effet , on répand , à la volée , quelques grains de chanvre sur les terrains qui viennent d'être **implantés** en pommes de terre ou en **maïs** , et l'on détruit encore , par la suite , les plantes trop nombreuses , de manière à n'en laisser qu'un très petit nombre qui ne nuisent pas sensiblement à la récolte principale.

SEMER LA SPERGULE.

Dans les sols sablonneux et frais , la spergule est une des plantes les plus précieuses pour fournir une récolte de fourrage après une récolte de grain. Elle peut se semer en août, et procurer, à l'automne, un excellent pâturage pour les bêtes à cornes, et même quelquefois une récolte propre à être fauchée. Aussitôt que la récolte de **grains** est *enlevée* , on donne un léger labour ou une culture à l'extirpateur, et l'on sème la spergule comme je l'ai indiqué au mois de mars.

R COLTER LES CARDÈRES.

Chaque tête de cardère ne montre pas ses fleurs toutes à la fois ; celles du sommet sont les premières qui se développent; ensuite il s'en montre une couronne immédiatement au dessous, et ainsi successivement jusqu'au has de la tête. Lorsque la dernière couronne est tombée , les têtes ne tardent pas à prendre une teinte blanchâtre , c'est là l'instant le plus favorable pour les couper. La récolte se fait ordinairement en deux ou trois fois, à mesure que les têtes mûrissent. On les coupe en leur laissant une tige d'environ un pied de longueur , qui sert à les lier en paquets de vingt-cinq ou cinquante, qu'on suspend à l'ombre dans un lieu tris aéré, pour les faire sécher. Cependant il paraît que , dans le midi de la France, on ne leur laisse pas une tige aussi longue , car les têtes en arrivent ordinairement emballées dans des tonneaux , et avec des tiges de 2 ou 3 pouces seulement de longueur. Je ne sais pas si c'est seulement après la dessication qu'on les coupe à cette longueur pour la facilité de l'emballage.

Les têtes les plus estimées des bonnetiers et des fabricans de draps sont celles dont la forme est cylindrique , ou plutôt légèrement conique et bien proportionnée , et dont les crochets sont raides , fins et rapprochés. Les bonnetiers , en particulier, recherchent les plus grosses têtes.

On ne doit jamais employer pour semence les

graines qui tombent des têtes qui ont été recueillies pour l'usage, parce que leur maturité n'est pas assez avancée. Les personnes qui désirent s'assurer de beaux produits doivent réserver pour graine -les pieds qui portent les têtes les mieux formées, et surtout dont les crochets sont les plus fins ; on les laisse mûrir complètement sur pied.

RÉCOLTE R IL MOUTARDE NOIRE.

Il n'y a peut-être aucune récolte qui exige aussi impérieusement que celle - ci l'attention la plus exacte pour la couper dans l'instant le plus convenable. Aussitôt qu'on s'aperçoit que les tiges, quoique encore vertes, commencent à prendre une teinte jaunâtre, et que les graines contenues dans les siliques du bas de la plante, commencent à brunir, il est temps d'y mettre la faucille. Si la maturité est un peu trop avancée, on ne doit y toucher qu'à la rosée, et l'on ne doit pas négliger d'utiliser le temps de la nuit, si le clair de lune le permet. A mesure que les plantes sont coupées, on les dépose le plus doucement qu'il est possible, en grosses javelles, ou, mieux encore, en forme de meulons coniques de cinq ou six pieds de hauteur, en plaçant au centre le sommet des tiges, et les racines à l'extérieur. On couvre le tout d'une espèce de chapeau en paille, pour empêcher les fortes pluies d'orage de pénétrer le tas, et surtout pour empêcher les dégâts des oiseaux, qui sont tris friands de cette graine. Les plantes ainsi placées mûrissent très bien leurs graines

dans l'espace de quinze jours ou trois semaines, et elles ne courent aucun danger. Celles qui sont en javelles sont ordinairement bonnes à battre six ou huit jours après qu'elles ont été coupées : on doit saisir avec soin ce moment, les battre dans le champ même , ou ne les transporter que dans des draps. Malgré toutes ces précautions, il s'échappera toujours beaucoup de graines, qui pourront empoisonner le terrain pour long-temps , surtout s'il survient un grand vent pendant que les plantes sont en javelles. Les siliques ont tant de disposition à s'ouvrir que , lorsqu'elles se dessèchent au soleil , après avoir été mouillées par la pluie ou par la rosée , elles laissent échapper beaucoup de graines , même sans qu'on les touche et par le temps le plus calme. Ce sont ces motifs qui me font préférer l'usage des meulons.

RÉCOLTER LES PAVOTS.

On n'éprouve nul embarras pour récolter les pavots blancs , dont les têtes restent fermées après la maturité ; mais les pavots gris , dont la tête s'ouvre à cette époque, exigent beaucoup de précaution ; on doit les arracher aussitôt que les têtes jaunissent , et les dresser sur-le-champ en gros faisceaux que l'on assujettit au pourtour avec un lien de paille. Quant aux pavots gris , on coupe les têtes sur place lorsqu'elles sont mûres, et on les met dans des sacs pour les transporter sur un grenier dont le plancher soit bien joint ; on les met en couches le plus minces

possible , et on les remue de temps en temps jusqu'à entière **dessication**.

L'usage le plus ordinaire dans les campagnes est d'égrener les têtes des pavots une à une , en les secouant sur un linge , après avoir coupé avec un couteau la sommité des têtes de la variété qui ne s'ouvre pas naturellement. C'est un moyen d'occupation pour toute la famille dans les longues soirées de l'hiver. Cependant on peut très bien briser les têtes au fléau , et la graine se sépare facilement par le **ventement** : cette **méthode** est la seule qui convienne , lorsqu'on a une récolte un peu considérable.

SEMER LA GAUDE.

La gaude destinée à être récoltée dans le mois de juin suivant doit être semée en août ; plus tard, elle se trouverait trop petite pour passer l'hiver, et serait facilement déracinée par les gelées. Comme il n'est pas nécessaire , pour la réussite de cette plante , que le sol soit **frûchement** labouré , on peut la semer avec beaucoup d'avantage dans une récolte sur pied, au moment où on lui donne le dernier binage , pourvu que cette récolte n'exige pas qu'on fouille le terrain , pour l'enlever : par exemple , dans des haricots ou du maïs. On sème à la volée , à raison de quinze livres de graine par hectare.

La gaude semée en cette saison exige beaucoup moins de main - d'oeuvre de sarclages que celle

qu'on sème au printemps ; les mauvaises herbes poussant avec bien moins de vigueur eu ~~automne~~, on peut, pourvu que la terre soit un peu propre , se dispenser de sarcler jusqu'au printemps ; et alors les plantes étant déjà fortes, le sarclage est bien moins dispendieux , que lorsqu'on est forcé de l'exécuter dans un moment où l'on voit à peine les jeunes plantes de gaude , ce qui arrive pour celle qui est semée au printemps.

ROUISSAGE DU LIN ET DU CHANVRE.

Les fibres qui forment la filasse qu'on extrait du lin et du chanvre, sont contenues dans l'écorce de ces plantes , où elles sont agglutinées par une matière gommeuse et résineuse , dont il faut les débarrasser, non seulement pour pouvoir les extraire , mais pour qu'elles acquièrent la souplesse nécessaire aux usages auxquels on les destine.

Le moyen qu'on emploie partout pour débarrasser la filasse de cette substance ~~gommo-résineuse~~ , est la décomposition par une espèce de fermentation putride : c'est là le but du *rouissage*.

Le plus souvent, le rouissage s'exécute en plaçant en masses, dans l'eau courante ou stagnante , le chanvre ou le lin lié par bottes , qu'on maintient plongées dans l'eau, soit au moyen de pierres ~~pesantes~~ dont on charge le tas, soit par des traverses horizontales qui entrent dans des mortaises pratiquées dans de forts pieux placés des deux côtés du tas.

AOÛT.

Dans quelques cantons , le rouissage s'exécute , pour le lin principalement . en l'étendant sur un pré, où on le retourne fréquemment, jusqu'à ce que les pluies, les rosées, etc. , aient achevé la décomposition putride de la substance ~~gommo-résineuse~~ , et que les fibres se détachent facilement.

Il y a aussi des cantons où l'on opère le rouissage en enterrant le chanvre ou le lin dans des fosses qu'on recouvre de terre, et sans l'intermède de l'eau.

De quelque manière qu'on exécute le rouissage , le soin le plus essentiel doit être que la fermentation putride marche bien également dans toutes les tiges, et qu'elle soit arrêtée au moment où la matière ~~gommo-résineuse~~ est entièrement décomposée ; car si on ne l'arrête pas à ce point , la fermentation s'exerce sur les fibres elles—mêmes , ce qui les affaiblit beaucoup.

Lorsque les plantes ont été placées sous l'eau, l'on doit surveiller l'opération pour s'assurer que la fermentation s'établit bien également dans toute la masse , et dans le cas contraire ; la démonter pour la construire de nouveau. On extrait de temps en temps un échantillon de l'intérieur de la masse , pour reconnaître l'instant où le rouissage est terminé, et alors on ne perd pas de temps pour retirer le tout de l'eau, et étendre les poignées sur un Pré, ou , mieux encore , les placer debout en les écartant par le pied , afin de les faire sécher promptement.

Pour le lin roui sur le gré , on doit avoir le plus

grand soin d'étendre les tiges en couches minces et d'une épaisseur bien égale; chaque fois qu'on les retourne , on met le plus grand soin à ne pas entremêler les tiges, et à conserver la plus grande égalité dans les couches. Sans cela , une partie des tiges sont rouies avant les autres , et pendant qu'on est forcé d'attendre que le rouissage- de celles-ci soit terminé , les premières s'affaiblissent et ne donnent plus que des étoupes au peignage.

Le rouissage sur le pré mériterait peut-être la préférence sur le rouissage à l'eau , si sa réussite ne dépendait en grande partie des circonstances atmosphériques; lorsqu'il pleut par intervalles, ou même qu'il fait tous les jours d'abondantes rosées, le rouissage marche bien , et l'on obtient de la filasse de très belle qualité , si l'opération est bien conduite ; mais par des temps très secs , il est impossible d'obtenir de belle filasse par ce procédé. Le rouissage à l'eau est donc plus sûr , mais il exige d'être exécuté par des ouvriers très exercés. Dans quelques cantons de l'Allemagne, on vante beaucoup une méthode mixte, qui consiste à commencer le rouissage dans l'eau, et à l'achever sur le pré.

Depuis quelques années , on a fait beaucoup de tentatives pour opérer sans rouissage la préparation du chanvre et du lin. D'après les essais auxquels je me suis livré sur ce sujet . je doute beaucoup que l'on parvienne jamais à obtenir , par ces procédés , une filasse assez souple pour pouvoir être soumise à une bonne filature.

DÉCHAUMAGE.

Le déchaumage est une opération qui n'a été pratiquée jusqu'ici que dans un petit nombre de cantons, mais dont l'usage doit être adopté partout où les cultivateurs ont à coeur d'entretenir leurs terres nettes *de* mauvaises herbes : après une récolte de céréales, et même presque toujours après une récolte de graines oléagineuses , il se trouve sur le sol une quantité plus ou moins considérable de semences de plantes nuisibles , qui ont mûri avant la récolte ou en même temps qu'elle , et qui se sont répandues sur la terre ; si l'on laisse ces semences dans cet état, un très grand nombre d'entre elles pourra s'y conserver pendant fort long-temps sans germer, et si on les enterre par un labour de cinq à six pouces ; la plus grande partie de celles qui seront enterrées à cette profondeur , pourront s'y conserver pendant plusieurs mois et même plusieurs années , et elles infesteront le sol lorsque de nouveaux labours, les ramenant à la surface , les placeront dans des circonstances favorables à la germination. Le déchaumage a pour but de déterminer une prompte germination dans ces graines , afin qu'étant détruites par le premier labour qui suivra le déchaumage, le cultivateur en soit débarrassé pour toujours.

On atteint ce but au moyen d'une culture superficielle qui ne doit pas dépasser deux pouces de profondeur, et dans laquelle on doit chercher à ameublir autant qu'il est possible la surface remuée , afin de faci-

'go **SEPTEMBRE.**

liter la germination de toutes les semences : cette opération doit s'exécuter aussitôt que la récolte est enlevée , et l'on y emploie selon l'état du sol , soit une charrue travaillant très superficiellement , et que l'on *fait* suivre de la herse si cela est nécessaire , soit l'extirpateur , soit une herse à dents de fer , que l'on passe à plusieurs reprises s'il le faut, afin de gratter et ameublir toute la surface *du* terrain. Ordinairement huit ou quinze jours suffisent , à moins que le sol ne soit excessivement sec , pour qu'on soit assuré que toutes les semences ont germé ; on peut alors donner le premier labour qui fera périr à coup sûr les jeunes plantes en les enterrant.



SEPTEMBRE.

SEMER LE FROMENT (*Triticum hybernium*).

C EST ordinairement dans ce mois que l'on commencé les semailles du froment ; on les continue en octobre et même en novembre , *et* quelquefois encore plus tard. Il y a peu de pratiques en agriculture qui présentent moins de certitude - que les avantages des semailles hâtives ou tardives- pour Le blé. Quelquefois , et c'est en général le cas le plus fréquent , les semailles hâtives ont l'avantage ; mais dans d'autres années , c'est le contraire. Cependant un cultivateur actif ne doit jamais négliger de

SEPTEMBRE. **L e t**

mettre à profit les beaux jours du mois de septembre , parce qu'on a souvent beaucoup de peine ensuite de retrouver des temps favorables.

Le froment exige un sol qui ait un peu de consistance , sa réussite est plus assurée et son produit plus considérable dans les terres argileuses ; cependant il ^y a peu de sols qu'on ne puisse rendre propres à sa culture , en y cultivant auparavant, pendant plusieurs années , des prairies artificielles , qui, par l'humus qu'elles laissent dans le terrain , lui donnent un certain degré de consistance.

Dans l'ancien système de culture, c'est toujours sur la jachère qu'on sème le blé , et après trois ~~la-~~ **bours** au moins ; dans les terres fortes et argileuses, on ne peut, *sans* négligence, se dispenser de donner à la jachère ce nombre de labours. Depuis qu'on a admis dans la grande culture une plus grande variété de récoltes , on a trouvé que , dans la plupart des cas, il est plus économique de semer le blé, soit ~~sur~~ un trèfle rompu par un seul labour, soit après une récolte de féveroles, sarclée , qui n'exige aussi qu'un labour , ou quelquefois aussi après du colza , des pavots, du ~~maïs~~ , du sarrasin , etc. Lorsqu'on sème sur un trèfle , il est ~~en-~~ **tendu** que le trèfle n'était pas infesté de chiendent, ou d'autres plantes à racines vivaces. C'est pour cela que , dans un bon système de culture , le trèfle ne doit subsister qu'un an , car , à la seconde année , ordinairement le *trèfle* s'éclaircit , et le chiendent , ou les autres plantes à racines vivaces, s'emparent du terrain. Les cultivateurs anglais trouvent que ,

192 SEPTEMBRE.

dans la plupart des cas, une récolte de féveroles ou de vesces est la meilleure de toutes les préparations pour le blé, et qu'après un trèfle l'avoine est plus profitable.

D'après mon expérience, le colza et la navette sont ordinairement suivis d'une très belle récolte de blé. Depuis quelques années je place aussi le froment après les pommes de terre, et la récolte est ordinairement belle, quoiqu'en général inférieure à celle qui suit le colza. Les avis sont très partagés sur la complète réussite du froment après les betteraves, peut-être parce que l'époque de l'arrachage retarde beaucoup la **semaille** du blé.

Dans ces systèmes de culture, le terrain n'est jamais fumé immédiatement pour le blé; mais lorsqu'il succède à des féveroles, des vesces, du colza, des pommes de terre, etc., le sol doit avoir été fumé pour ces récoltes. Si le trèfle a été semé dans une récolte d'orge ou d'avoine succédant immédiatement à une récolte sarclée et fumée, on peut presque toujours être assuré d'une belle récolte de blé. Dans ces deux cas, on a rarement à craindre un excès de richesse dans le sol, qui donne au blé une disposition à verser; mais lorsqu'on sème sur une jachère fumée, il y aurait beaucoup d'inconvénients à donner une trop grande quantité de fumier; l'excès en ce genre peut être aussi nuisible que le défaut contraire.

Pour la **semaille** du blé, on ne doit pas chercher à **pulvériser complètement** la surface du sol, comme on le fait pour les semailles de printemps;

il est avantageux, au contraire, que la surface soit couverte de mottes, pourvu toutefois qu'il y ait assez de terre meuble pour couvrir les grains et assurer leur germination. Les mottes qui se trouvent à la surface sont utiles sous plusieurs rapports : elles empêchent que la neige soit enlevée en **totalité** par les vents, de la partie supérieure des billons ; ~~et~~ l'on remarque fréquemment, par cette raison, que les champs dont la surface était très unie souffrent beaucoup plus des gelées de l'hiver que ceux dont la surface était couverte de mottes. D'ailleurs ces mottes, en se fondant par l'effet des gelées, procurent une espace de **butage** aux plantes, **surtout** si l'on a soin de faciliter cette opération par un hersage donné au printemps.

Aussitôt qu'une pièce de terre est semée en blé, on doit relever exactement les sillons ou raies d'écoulement : c'est une opération extrêmement essentielle, surtout dans les sols argileux et sujets à retenir l'eau.

Tous les cultivateurs connaissent aujourd'hui l'importance de la préparation qu'on donne aux semences du froment, pour préserver les récoltes de la *carie*. Le plus souvent, c'est la chaux qu'on emploie à cet effet; quelquefois on lui associe d'autres substances, mais elles ne sont nullement nécessaires; la chaux seule détruit infailliblement les germes de cette maladie, lorsqu'elle est employée convenablement. Les méthodes employées par les cultivateurs de divers cantons pour le *chaulage* du blé varient considérablement; il est fort essentiel

194 **SEPTEMBRE.**

d'employer une assez grande quantité de chaux , et que son action soit prolongée pendant un temps suffisant. En employant une quantité de chaux égale en poids au vingtième de celui du blé , on peut être assuré qu'il y en a plus qu'il n'en faut ; mais dans quelques cantons on en emploie une beaucoup trop petite quantité: Quelquefois on fait tremper le grain dans l'eau dans laquelle on a fait dissoudre la chaux , et de manière que l'eau surnage le grain de quelques ponces ; c'est la méthode la plus sûre , pourvu qu'on laisse séjourner le grain dans l'eau pendant vingt-quatre heures au moins , et mieux encore pendant trente-six heures, en agitant la masse de manière que le tout soit bien mélangé. Après ce temps, on tire le grain du cuvier . et on le met en monceau pour qu'il s'égoutte, en ayant soin de le remuer fréquemment , de peur qu'il ne s'échauffe.

Dans d'autres cantons, on se contente de réduire la chaux en bouillie claire, dont on arrose le tas de blé , en le remuant à la pelle. Ce moyen peut réassir , pourvu qu'on ait soin qu'il n'y ait pas un seul grain qui ne soit couvert de chaux sur toute sa surface, et qu'on laisse agir la chaux pendant vingt-quatre heures au moins; mais le premier moyen est beaucoup plus certain.

On a recommandé, à diverses époques, quelques substances qui produisent le même effet que la chaux, et en les employant en bien moins grande quantité; mais ordinairement ces substances. sont de violens poisons , . tels sont l'arsenic et le sulfate

de cuivre, ou 'vitriol bleu: c'est la base de quelques poudres dont on fait des secrets, et qu'on propose souvent aux cultivateurs. Les effets de ces substances, pour la destruction de la carie du blé, ne sont pas douteux; mais leur emploi est beaucoup trop dangereux pour qu'on puisse les recommander aux cultivateurs.

L'utilité du changement des semences pour le blé est une question qui est loin d'être résolue. Des cultivateurs très expérimentés, qui sont dans l'usage de semer toujours le blé de leur proue récolte, mais en apportant un grand soin à choisir le plus beau et le plus net, regardent comme un pur préjugé les avantages qu'on prétend trouver à changer de semence, et ils appuient leur opinion sur une longue expérience, et sur la beauté des récoltes qu'ils obtiennent. L'opinion contraire est plus généralement répandue; mais il n'est pas à ma connaissance qu'elle ait jamais été appuyée sur des faits bien positifs. Il y a deux circonstances qui peuvent exercer une influence évidente sur les résultats des ~~changemens~~ de semence: d'abord, lorsqu'un cultivateur cherche ses semences hors de chez lui, il choisit toujours ce qu'il y a de plus beau; tandis que, dans le cas contraire, il ne peut semer que ce qu'il a, et qu'il est par conséquent beaucoup plus limité dans son choix; ensuite, chaque espèce de sol favorisant particulièrement la croissance de certaines mauvaises herbes, il est certain que les graines qui peuvent se trouver mêlées dans le blé doivent moins prospérer, lors—

qu'on le sème dans un sol différent de celui dans lequel il a cru. Je suis porté à penser que c'est principalement à ces deux causes qu'on doit attribuer les avantages qu'on trouve à changer les semences. Dans ce cas, il n'y aurait aucun avantage à les changer, pour le cultivateur qui aurait chez lui du blé bien nourri, et exempt de mauvaises semences.

On cultive plusieurs variétés de froment, avec ou sans barbes, à tiges pleines ou creuses, et à grains de diverses nuances. Je n'ai pas de raison de croire que l'une de ces variétés soit, d'une manière générale et pour toutes les localités, préférable aux autres. Il ne faut pas non plus que chaque cultivateur regarde comme certain que celle que l'on cultive dans son canton est celle qui y convient le mieux. Ce n'est que par des essais faits en petit, sur les variétés auxquelles on donne la préférence dans d'autres cantons, qu'il pourra connaître les avantages que chacune d'elles présente. Ces essais sont peu coûteux, et n'exigent qu'un peu de soin. Leurs résultats peuvent être très importants; car, sans augmentation de frais, il est souvent possible d'augmenter assez considérablement les récoltes, en adoptant une variété de blé qui convient mieux au sol.

On sème ordinairement à la volée environ deux cents litres par hectare, et souvent, lorsqu'on sème en lignes à neuf pouces de distance, on n'emploie que la moitié de cette quantité. Un des plus habiles agriculteurs anglais, M. Coke, d'Holkam, qui est dans l'usage de semer toujours les céréales en lignes

au semoir , a cependant émis récemment l'opinion qu'on ne doit pas penser à diminuer la quantité de semence ; il en emploie constamment la même quantité que s'il semait à la volée , et cette opinion a fait beaucoup de progrès, depuis quelques années, parmi les cultivateurs anglais ; mais il faut dire que cette pratique , c'est à dire la **semaille** des céréales en lignes , loin de s'être étendue dans l'Empire britannique , semble , au contraire, avoir perdu des partisans , et le plus grand nombre des praticiens lui préfèrent la **semaille** à la volée.

Le blé demande d'être recouvert d'un pouce de terre au moins, deux pouces valent mieux, et si le sol est léger , trois ou même quatre pouces ne sont pas trop. Sur un labour frais , la semence s'enterre à la herse ; et lorsque le labour est déjà vieux , l'emploi de l'extirpateur ou de la rite remplace celui de la herse. Souvent on enterre la semence par un léger labour à la charrue, ce que l'on appelle *semer sous raies*. Cette pratique convient aux sols légers.

SEMER LE SEIGLE.

Le seigle supporte moins que le blé les semailles tardives, aussi l'on ne sème ordinairement le blé que lorsque la **semaille** du seigle est terminée. C'est surtout dans les sols trop légers ou trop peu fertiles pour le blé, que l'on cultive le seigle. Dans les bonnes terres à blé , on ne sème ordinairement du seigle que pour sa paille , qui sert à faire des liens pour les gerbes de blé , pour empailler les chaises , pour faire des

paillassons, lier la vigne , et pour quelques autres usages. On prépare ordinairement la terre par deux ou trois labours , et l'on sème à la volée cent cinquante à deux cents litres par hectare.

Le seigle présente une ressource précieuse pour la nourriture des bestiaux au vert , parce que c'est le premier fourrage qu'on peut faucher au printemps, et comme la terre se trouve débarrassée de très bonne heure, cette récolte ne coûte que la semence qu'on y emploie. Cependant les sols riches peuvent seuls fournir une bonne coupe à la faux.

On cultive dans quelques cantons , sous le nom de *seigle de la Saint-Jean*, une variété qu'on sème dans le mois de juin , pour la couper en fourrage vert à l'automne , ou la faire pâturer pendant l'hiver ; ensuite on la laisse monter à graine , et l'on en obtient de bonnes récoltes. Il est probable que le seigle commun pourrait être traité de même. J'ai fait plusieurs fois faucher en vert, au moment où les épis se montraient, du seigle commun semé à l'automne ; il a repoussé ensuite et a donné des récoltes de grain peu inférieures à celle des champs voisins qui n'avaient pas été coupés. Dans de bons sols , de consistance moyenne, je crois qu'on trouverait plus d'avantages à cultiver le seigle qu'on ne le croit communément ; les récoltes de seigle y sont beaucoup plus considérables que celles de blé ; dans beaucoup de cantons, la paille de seigle a une valeur qui rend cette récolte importante, et le seigle en produit beaucoup plus que le froment. Au reste,

l'avantage dépend toujours du prix relatif des deux récoltes dans la localité.

RÉCOLTER LES FÉVEROLES.

La récolte des féveroles se fait rarement avant le mois de septembre ; il est bon de les faire couper avant la maturité complète des semences , parce que la paille est ainsi de meilleure qualité pour le bétail. C'est une considération fort importante dans la culture de la féverole ; car cette paille, lorsqu'elle est bien récoltée, forme un excellent fourrage pour les chevaux , les vaches et les moutons. Lorsque la récolte était épaisse , le bétail mange presque toutes les tiges ; si elle était plus claire , il laisse les plus fortes, et n'y trouve pas moins une nourriture abondante, et peu inférieure en qualité au foin des prairies naturelles.

Les tiges des fèves ont besoin de rester assez long-temps sur la terre, pour se dessécher complètement ; lorsqu'on veut faire succéder du blé à cette récolte, il est bon , lorsqu'on le peut, de transporter les fèves , aussitôt qu'elles sont coupées , sur un champ ou sur un pré voisin, afin de pouvoir labourer de suite le terrain.

Les féveroles forment une excellente nourriture pour tous les bestiaux ; mais , dans la plupart des cas , on ne doit les faire consommer qu'après les avoir détrempées dans l'eau , ou les avoir concassées. Ainsi administrées, elles augmentent beaucoup le lait des vaches .. et engraisent parfaitement le

200 SEPTEMBRE.

bétail cornes. Elles sont bonnes aussi pour l'en-
graissement des cochons , quoique inférieures, sous
ce rapport , aux pois et au maïs. Pour les bêtes à
laine , c'est une des meilleures provendes qu'on
puisse leur donner pendant l'hiver. Elles rempla-
cent parfaitement bien l'avoine pour les chevaux ,
en les faisant concasser et les mêlant avec de la
paille hachée. Les féveroles ont une faculté nutri-
tive à peu près double de celle de l'avoine , -c'est à
dire qu'un hectolitre peut remplacer presque deux
hectolitres d'avoine.

PLANTER LES CARDÈRES.

Le mois de septembre est l'époque la plus conve-
nable pour la transplantation des cardères ; celles
qui sont plantées plus tard courent beaucoup plus
de risque pendant l'hiver. Un sol riche , profond,
fortement amendé , préparé par plusieurs bonnes
cultures, et surtout parfaitement égoutté, est celui
qui convient à cette plante. Le procédé le plus expé-
ditif est de tracer au rayonneur, sur le terrain bien
hersé, des lignes à dix—huit pouces de distance ; on
plante ensuite avec le plantoir ordinaire des jardi-
niers , en espaçant également les plants à dix—huit
pouces dans la ligne. Les plants doivent être au
moins de la grosseur du petit doigt.

SEMER LES VESCES D'HIVER.

C'est une plante fort précieuse pour la nourriture

en vert du bétail à l'étable ; elle peut se faucher ordinairement avant le trèfle, lorsqu'elle a été semée de très bonne heure.

Elle se sème en septembre , ~~avec~~ la même préparation du sol, et les mêmes précautions qui ont été indiquées pour les vesces de printemps; Les hivers tris rigoureux lui font souvent beaucoup de tort , surtout lorsqu'elle a été semée trop tard.

On mêle ordinairement à la semence un sixième ou un quart de seigle ou d'escourgeon , parce que ces céréales soutiennent les tiges des vesces et les empêchent de se coucher.

FAIRE LES REGAINS.

C'est ordinairement dans ce mois que l'on coupe les regains des prairies naturelles. Le mode de dessication est le même que pour le foin de première coupe ; mais elle est plus lente, parce que la saison est plus avancée , et que l'herbe est plus aqueuse. Il y a beaucoup plus d'inconvénient aussi , pour le regain que pour le foin, de le rentrer avant une dessication complète, parce qu'il est beaucoup plus sujet à s'échauffer dans la masse. Il est bon , par ce motif , de ne le rentrer, quoique suffisamment sec , qu'après l'avoir laissé pendant quelque temps en gros tas sur le pré. Dans le pays que j'habite , il est assez commun que les cultivateurs fassent le regain à moitié avec les faucheurs ; c'est à dire que les faucheurs sont chargés de tout le travail de cette fenaison , jusqu'à la mise en tas, inclusivement, et

qu'ils reçoivent, pour leur salaire, la moitié de la récolte, le propriétaire prenant sur le pré la moitié des tas à son choix. Cette méthode est ordinairement avantageuse aux deux parties : il est rare que le propriétaire n'ait pour sa moitié autant de fourrage qu'il en aurait eu s'il eût fait faucher à la tâche ; car, surtout lorsque le regain est court, le faucheur peut facilement en perdre la moitié par sa négligence. Les soins que celui-ci donne à ce travail et aux autres opérations de la récolte se trouvent, d'un autre côté, richement payés pour lui.

Lorsque la coupe est belle, et les fourrages recherchés par les habitants des campagnes, il arrive même assez souvent que je puis faire faucher au tiers ou même au quart, c'est à dire que les faucheurs reçoivent pour salaire de la main-d'oeuvre, le tiers ou le quart de la récolte.

On fauche souvent encore en septembre une dernière coupe de trèfle, ou des vesces tardives, et presque toujours une coupe de luzerne. Les observations que j'ai faites sur la dessication du regain s'appliquent également ici. On peut déjà avoir de la paille de seigle, de blé, ou même d'avoine hâtive ; c'est une excellente opération que d'en mêler, couche par couche, avec les dernières coupes de légumineuses, ou avec le regain, qu'on peut, par ce moyen, rentrer, sans inconvénient, avant une parfaite dessication ; ces couches doivent être tassées fortement et également, et la masse tenue le plus possible à l'abri du contact de l'air. La paille qu'on emploie ainsi acquiert une saveur et une

qualité nutritive qui la rendent très précieuse pour le bétail.

RÉCOLTER LA GRAINE DE TRÈFLE.

C'est toujours sur une seconde coupe de trèfle qu'on récolte la graine. Il est bon de faire la première coupe de bonne heure dans la saison, afin que la graine n'arrive pas trop tard à maturité. Lorsqu'on s'aperçoit que la plupart des têtes sont mûres, on fauche, et si le temps est beau, on laisse le trèfle se sécher en andains, en les retournant une fois. Dans les temps pluvieux, il est bon de lier le trèfle en petites bottes, qu'on dresse pour les faire sécher. Au reste, la dessication est bien plus prompte alors que lorsqu'on le fauche lorsqu'il est en fleur. Dans plusieurs cantons de la Flandre, il est d'usage de cueillir les têtes à la main, pour les transporter dans des sacs à la maison : c'est du moins un moyen de sauver la récolte dans une saison très peu favorable. On fauche ensuite la paille.

Lorsqu'on rentre les têtes avec la paille, on bat aussitôt le tout au fléau, pour séparer les têtes, dont on extrait ensuite la graine à loisir. Cette dernière opération est la plus difficile de toutes, et ne peut s'exécuter que lorsque les têtes ont été complètement desséchées, soit par l'exposition à un grand soleil sur des draps, soit pendant les fortes gelées d'hiver, soit en les mettant dans un four modérément chauffé. Cette dernière méthode, usitée dans quelques cantons, est fort dangereuse,

204 SEPTEMBRE.

parce que , si le degré de chaleur est un peu trop considérable , les graines , ou au moins une bonne partie , perdent leur faculté germinative. Avec un peu d'habitude , on distingue assez facilement la graine qui est dans ce cas, à sa nuance terne et tirant un peu sur le brun.

Lorsque les têtes ont été parfaitement desséchées par l'un ou l'autre de ces procédés , on peut faire sortir la graine en les battant au fléau ; mais c'est une opération longue et coûteuse. Lorsqu'on en a une grande quantité , on emploie pour cela , soit un moulin à bocard , soit une meule de pierre verticale, comme celle dont se servent les huiliers pour écraser les graines oléagineuses. La graine de trèfle, étant fort dure et très glissante, ne s'écrase pas, et les capsules se réduisent en poussière.

Au reste , quel que soit le mode que l'on emploie pour cette opération, la facilité dépend entièrement de la parfaite dessiccation de la graine : lorsqu'elle a été exposée à un soleil brûlant , en couches très minces, pendant plusieurs heures; on en extrait davantage dans une heure de travail, si on la traite encore toute chaude, que dans six heures lorsqu'elle n'est pas complètement desséchée.

PLANTER LE COLZA.

Souvent on ne transplante le colza qu'en octobre ; cependant, lorsqu'on le peut, il est préférable de le faire en septembre, parce que le plant, ayant déjà formé de bonnes racines avant l'hiver, est bien moins en danger d'être déraciné par les gelées.

On ne doit placer cette récolte que dans **un** terrain riche ou abondamment fumé , et préparé par plusieurs bons labours. Les argiles sablonneuses ou les terres argileuses , pourvu qu'elles soient bien ameublées par la culture , sont celles où la réussite de cette plante est le plus assurée , et où elle donne les produits les **plus considérables**. Elle réussit bien aussi sur un trèfle rompu et sur un seul labour , pourvu que le sol soit bien riche.

Après avoir bien hersé la terre , l'on plante au plantoir à main, en espaçant les plants à neuf pouces en tout sens.

On peut aussi planter derrière la charrue. Des femmes placent le plant le **long** de la raie ouverte , en le couchant contre la terre labourée, et la raie suivante le recouvre. On doit , dans ce cas, planter dans toutes les raies , et je me suis assuré que l'on éprouve généralement une diminution dans la récolte , lorsqu'on ne plante que de deux raies l'une , comme je le faisais autrefois. Je n'en excepte que des sols excessivement riches, dans lesquels on peut espacer davantage les plants, parce qu'ils y forment de très fortes touffes. Avec cette méthode, il est encore plus important que le plant soit gros et bien enraciné.

On ne doit jamais négliger de tirer des raies d'écoulement en grand nombre , aussitôt que la plantation est finie , et de les entretenir bien nettes pendant tout l'hiver ; le colza ne craint rien davantage qu'un sol pénétré d'eau , lorsque les gelées surviennent.

SEMER L'ÉPEAUTRE (*Triticum spelta*).

L'épeautre est la récolte principale dans quelques cantons froids, montagneux et peu fertiles. Il est beaucoup plus rustique que le froment , et craint moins les terrains humides pendant l'hiver. On le sème quelquefois aussi dans des terrains trop riches pour le froment, et où l'on craindrait que ce dernier versât. En général, dans beaucoup de pays, on préfère cette récolte au froment , quoiqu'elle soit à peu près inconnue dans d'autres. Il se sème en même temps que le froment, et à la quantité d'environ quatre cents litres par hectare, parce que les balles qui sont adhérentes aux grains ~~en~~ augmentent beaucoup le volume.

On peut aussi le semer pour être fauché en vert, et il convient parfaitement pour cet usage , A cause de sa rusticité , et aussi parce que son fanage est très touffu ; il est même préférable au seigle , parce qu'on peut le faucher plus long-temps , les épis ne se développant pas aussi vite ; mais il est un peu moins hâtif.

RÉCOLTE ET CONSERVATION DES POMMES DE TERRE.

La récolte des pommes de terre est une des opérations les plus coûteuses de leur culture; on ne peut guère ici remplacer le travail des mains. On a bien proposé de les arracher à la charrue ; mais il

est très **difficile** de le faire sans en perdre une très grande quantité. Les frais de l'arrachage à la main varient considérablement , selon *que* la terre est plus ou moins meuble ou argileuse , selon qu'il est fait par un beau ou par un mauvais temps, dans une saison plus ou moins avancée, selon que la récolte est plus ou moins abondante , les tubercules plus ou moins gros. J'ai vu quelquefois six à sept hectolitres de pommes de terre arrachés, triés, nettoyés et chargés , par chaque journée de femme. Dans d'autres circonstances, elles ne faisaient pas la moitié de cette **quantité**. Il est fort important d'expédier cette besogne le plus lestement qu'il est possible , aussitôt que les pommes de terre sont parvenues à leur maturité, pour ne pas se laisser surprendre par les pluies. Comme elle se rencontre ordinairement avec, la **semaille** des blés , il faut que le cultivateur développe, en ce moment, tous ses moyens d'action et toute son activité. S'il peut faire exécuter cet arrachage A la *tâche*, il ^y trouvera beaucoup d'avantage ; mais il est nécessaire alors d'exercer une grande surveillance sur les ouvriers , pour qu'ils ne laissent pas de tubercules en terre : car ils peuvent en arracher une bien plus grande quantité dans la journée, s'ils négligent de rechercher les tubercules qui n'ont pas été amenés par le premier coup d'instrument. Si la terre est labourée immédiatement après l'arrachage , on peut retrouver une partie de ces tubercules; 'en faisant suivre la charrue par un enfant muni d'un panier, qui les amasse à mesure que la charrue les découvre.

soi

SEPTEMBRE.

On emploie à cette opération, soit la bêche, soit un crochet à deux ou trois dents plates. Des hommes ramènent à la surface les tubercules de chaque touffe , et des femmes qui suivent les démêlent , les nettoient, et les mettent dans des paniers, et ensuite dans des sacs , ou sur des voitures disposées pour cela. Si la terre est humide , il est bon de laisser pendant quelques heures les pommes de terre sur le sol , avant de les amasser; elles s'y **ressuient** , et se conservent beaucoup mieux.

Lorsqu'on peut loger la récolte de pommes de terre dans des caves , des celliers , ou d'autres lieux à l'abri de la gelée , c'est le moyen d'en disposer le plus commodément pour la consommation ; mais lorsqu'on a une récolte un peu considérable , on est forcé de les conserver dans des fosses, qui se font de la manière suivante : on ouvre une tranchée d'un pied de profondeur sur cinq pieds de largeur environ , et d'une longueur indéterminée, à peu près comme si on voulait faire une couche de jardin. On **amoncèle** les pommes de terre dans cette fosse , à la hauteur de quatre pieds environ , en disposant les deux côtés en talus , ou en forme de toit ; on les couvre ensuite avec un peu de paille sur laquelle on jette la terre qu'on a tirée de la fosse. On ouvre des deux côtés de la fosse , dans sa longueur, et à dix-huit pouces environ du pied du tas de pommes de terre, deux fossés de dix-huit pouces de profondeur , sur deux ou trois pieds de largeur , et dont on rejette encore la terre sur le tas, de manière que les pommes de terre soient recouvertes partout

de dix-huit pouces de terre au moins. On unit la terre sur les côtés du talus, et on la bat avec des pelles. On ménage d'espace en espace, sur la crête du tas, des ouvertures ou espèces de soupiraux, qu'on ne ferme que lorsque les fortes gelées commencent.

Le tas étant ainsi disposé, il n'est pas possible que l'eau séjourne jamais dans la fosse, puisque les fossés extérieurs sont plus profonds que la fosse; quelle que soit la nature du sol dans lequel elle est placée, la pomme de terre se conservera bien, pourvu que les fossés aient un écoulement suffisant pour que l'eau ne puisse s'y arrêter.

Le lit de paille que je conseille de placer entre les pommes de terre et la terre est destiné, bien moins à garantir les premières de la gelée qu'à faciliter l'extraction des pommes de terre de la fosse, en empêchant que la terre s'introduise dans les interstices des tubercules. Si le sol est argileux ou de consistance moyenne, une épaisseur de dix-huit pouces de terre suffit, pour garantir les tubercules de quelque gelée que ce soit; mais dans les terrains graveleux ou très sablonneux, il est plus prudent de porter l'épaisseur de la terre à deux pieds, parce que ces sortes de sols se laissent pénétrer bien plus facilement par la gelée. Les soupiraux que l'on doit ménager sur la crête ou sommet du tas de pommes de terre se construisent facilement en dressant l'une contre l'autre deux tuiles creuses qui forment ainsi une espèce de cheminée, autour de laquelle on élève la terre. L'extrémité in-

féricure des tuiles doit reposer sur les pommes de terre mêmes et non sur le lit de paille qui les recouvre, afin que les vapeurs se dégagent facilement. Un mois ou six semaines après que les tas ont été formés, c'est à dire à l'époque où les fortes gelées surviennent communément, on bouche avec soin les soupiraux, en les emplissant de paille fortement tassée.

Au reste, on ne doit négliger aucun soin pour ne rentrer les pommes de terre que bien sèches ; car autrement on ne peut guère compter sur leur parfaite conservation, de quelque manière qu'on les loge.

Si les tubercules étaient un peu humides, il serait prudent de faire les fosses plus étroites, en ne leur donnant qu'une largeur de trois ou quatre pieds, parce que la fermentation est d'autant plus craindre que la masse est plus considérable.

ARRACHAGE ET CONSERVATION DES BETTERAVES. ET DES CAROTTES.

Ces deux espèces de racines sont moins sensibles à la gelée que les pommes de terre : ainsi c'est toujours par cette dernière récolte qu'on doit commencer les arrachages ; cependant on doit prendre ses mesures pour que les autres soient encore arrachées en bonne saison, quand ce ne serait que pour éviter les journées courtes et froides, dans lesquelles les ouvriers font peu de besogne.

Ces racines se conservent très bien par la même